

LA FAMILLE CALDERON • Maurice CARACO

LA FAMILLE CALDERON

ou

Chronique de la vie juive de Constantinople
au début du 20^e siècle

MAURICE CARACO

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

2004

SA

809

ISIS

LA FAMILLE CALDERON

LA FAMILLE CALDERON
Chronique de la vie privée
de la famille Calderon
de 1800 à 1850
www.calderon.com

LE SYNDICAT DES
LIBRAIRES

LA FAMILLE CALDERON

© 2002 Les Editions Isis
Publié par
Les Éditions Isis
Şemsibey Sokak 10
Beylerbeyi, 81210 Istanbul
Tel.: 0216 321 38 51
Fax.: 0216 321 86 66
isis@turk.net
www.theisispress.com

ISBN: 975-428-222-6



MAURICE CARACO

LA FAMILLE CALDERON

OU

Chronique de la vie juive de Constantinople au début
du 20^e siècle

roman autobiographique

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL





04 SA 809

LA FAMILLE CALDERON
Publié par
Les Editions Isis
61, Avenue de la République
92160 Châtillon
Tel : 01 47 32 11 38
Fax : 01 47 32 11 39
www.isispress.com

ISBN 975-425-222-6

LES EDITIONS ISIS
ISTANBUL



PREFACE

Ce livre est dédié à la mémoire de Simantov et Vida Caraco, parents de l'auteur, à son frère aîné Robert Caraco, à sa belle-sœur Régine Caraco, ainsi qu'à son neveu Gilbert T. (J. Carmy) Caraco, lesquels étaient liés par des liens de parenté et d'affection profonde à Maurice Caraco.

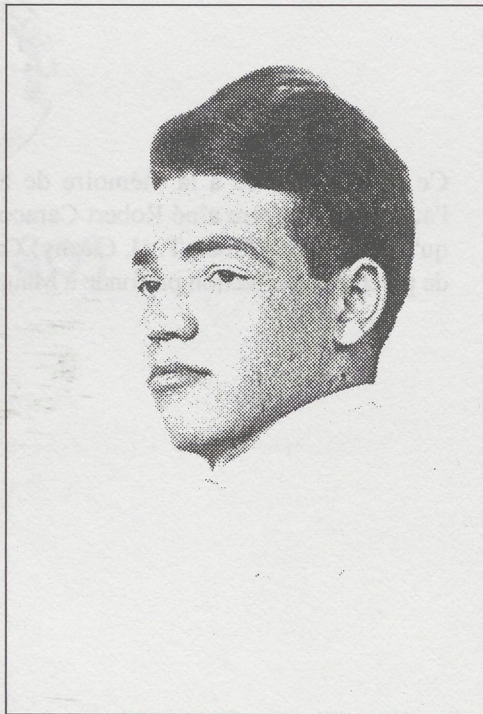
H. S. Carmy-Caraco

Maurice Caraco, membre de la Société des Sciences de France, a obtenu plusieurs prix de poésie, donné des conférences à la radio française et écrit un grand nombre d'articles et ouvrages dans des revues et journaux français des plus importants.

Professeur au Collège de France, et après avoir fait les études nécessaires, il reçut le diplôme de Docteur National de France, ce qui lui procura une reconnaissance après étude de l'histoire et de l'art français.

Maurice Caraco est décédé à Paris le 2 novembre 1975 et fut inhumé au cimetière de Thiais.

André et Jean Carmy-Caraco



PRÉFACE

Maurice Caraco est né le 14 novembre 1900, à Constantinople, Istanbul.

Après avoir terminé ses études secondaires au Collège des Frères St. Joseph de cette ville, il poursuivit ses études en Suisse, où il obtint le diplôme d'ingénieur mécanicien de l'Institut Polytechnique de Zurich.

Ayant été dès son jeune âge séduit par la beauté de la langue française et de sa littérature, il décida de suivre son penchant et de se consacrer uniquement aux lettres.

C'est ainsi qu'il s'installa finalement à Paris où il vécut la majeure partie de sa vie.

Il fit en 1934 un séjour en Palestine, Israël, où il enseigna le français, travailla la terre, fonda La Tribune Libre de Tel-Aviv, tribune de débats, très active en son temps, dans le but de propager la culture et la langue française dans ce pays.

Au cours d'un second séjour en Palestine, lors de l'occupation allemande en Europe, il collabora à plusieurs revues et journaux de langue française au Proche-Orient, et organisa des conférences pour l'Association de la France Combattante.

De retour en France, Maurice Caraco reprit ses activités littéraires et produisit divers écrits et romans dont *La Famille Calderon*, basé sur ses souvenirs d'enfance, fut le principal.

Maurice Caraco, membre de la Société des Gens de Lettres de France, obtint plusieurs prix de poésie, donna des conférences à la radio française et écrivit un grand nombre d'articles et reportage dans des revues et journaux français des plus importants.

Pour assurer son existence, et après avoir fait les études nécessaires, il reçut le diplôme de Guide National de France, ce qui lui procura une connaissance approfondie de l'histoire et du patrimoine français.

Maurice Caraco est décédé à Paris le 2 novembre 1975 et fut inhumé au cimetière de Thiais.

Abel et Joël Carmy-Caraco

Notre reconnaissance est donnée à M. Rifat N. Bali qui, par son initiative et infatigable labeur, a essentiellement contribué à la parution de ce livre.

Gilbert (J. Carmy) Caraco

Sidney (H. Carmy) Caraco

La Chine et l'Espagne ont toujours eu part dans mes visions. Il y a toujours eu de la laque et du taureau dans mon âme. J'ai du plaisir à regarder au Chinois, de la peine à cesser de regarder une Chinoise. Leurs traits bandent mon attention comme un arc. On a beaucoup parlé des supplices chinois ; j'ai toujours en vue la douceur chinoise, frison sur le satin d'une joue de jade ou de porcelaine. J'en conclus qu'un Chinois devait être de mes aïeux.

Quant à l'Espagne, c'est une autre histoire, et il me reste à régler bien des comptes avec elle. Ses rois, tels que les Velasquez les ont peints, m'ont paru pourrir vivants sur la toile ; ses infantes nourries d'un sang mourant, bêtes à faire bailler. Leurs coiffures, ornées de pompons me rappellent les filets bariolés dont on recouvre les montures des toréadors qui défilent dans l'arène. Ils sentent la corne brûlée. La vraie Terre de Feu ne se trouve pas à l'extrême pointe de l'Amérique du Sud, mais bien en Espagne, patrie des bûchers. C'est faveur du ciel que les Maures y aient vécu pour laisser émerger de tant de cendres des Alhambras souriants à des christes en croix. Depuis qu'ils sont partis, l'Espagne est bien malade, Pourtant, je n'ai cessé d'être hanté par elle. J'en conclus que mes ancêtres, ont beaucoup bourlingué en Espagne.

Nous nous souvenons vaguement de ce que nous fûmes. Pour revenir à nos jeunes années ne nous faut-il pas un peu retomber en enfance ? Bien que décimé par les orages, je ne me sens pas encore assez vieux pour écrire l'histoire de ma vie. C'est certainement là un raisonnement simpliste issu d'un besoin de quiétude ou de paresse. A la réflexion, il me semble avoir fauté pour n'avoir pas entrepris cette œuvre vingt ou trente années auparavant. Mes souvenirs étaient alors vivaces. Aujourd'hui, il me semble exhumer d'une armoire de vieux habits dévorés par les mites. Ce sont les clochards que je vois dormir par les nuits d'hiver dans les bouches des métros qui m'ont mis la puce à l'oreille. Un jour je serai leur pareil. Je leur ressemblerai trop pour avoir l'envie d'écrire.

Je suis né à Constantinople, Istanbul aujourd'hui, Dersaadet au temps des padischahs. Mais à tous ces noms éclatants qui sentent les *tchiro*s et les *palamuths* de mon pays, je préfère le nom de Byzance qui, seul évoque pour moi une ère de magnificence que j'eusse voulu décrire sur ce papier avec des lettres d'or. Les murs qui entourent la ville d'Istanbul, ses citernes antiques, ces mosquées sont là pour témoigner d'une époque où il faisait bon vivre pour la seule gloire des aurores rougeoyantes dans les feuilles de vigne et jusqu'au cœur de la figue mûre. Je voyais d'un balcon le soleil incendier l'horizon. Les flammes du ciel empourpraient les pins agrippés à la falaise. La terre en était injectée. Sur une mer de granit et d'huile dansait un tronçon de ville dessinée à l'encre de Chine où les ombres de *Karagöz* escaladaient des dômes mûrissant comme des melons sous des cloches et des minarets efflanqués faisant

resplendir leur croissant d'or face au croissant de la lune. Le parfum du chèvrefeuille montant du jardin embaumait la maison. Dans mon lit, dressé devant la mer, j'étais, dès l'aube, réveillé par les sirènes des navires qui s'annonçaient à l'horizon courbé par un peu de fumée. Les yeux alanguis de sommeil, je voyais se préciser leur forme à mesure qu'ils avançaient vers moi. Ils s'intégraient à mes rêves de la nuit en me montrant mâts, cheminées et proues. Ils glissaient avec une majestueuse lenteur, conscients de leur importance, inquiets me semblait-il de trouver vite un refuge. Bientôt ils m'apparaissaient énormes et pansus, crachant une fumée qui s'évanouissait dans l'or du matin.

En ces temps-là, je ne songeais pas que l'on pût voyager, ni qu'il y eût dans le monde d'autres villes que Byzance. J'avais bien entendu colporter que la terre était ronde mais j'avais peine à me l'imaginer. La pensée ne m'était point venue que je pouvais monter sur un de ces bateaux dont l'un, particulièrement ventru, portait en lettres énormes sur la proue le nom de *Corcovado*. Et pourtant, j'avais le désir de fuir, de m'évader hors du monde. Je devais être bien malheureux.

Il m'arrive souvent de vivre, en songe, notre embarquement d'un port d'Espagne pour une de ces régions du bassin de la Méditerranée d'où l'on rapportait que les Juifs, fuyant l'Inquisition, étaient reçus humainement. Nous allions chez les Turcs pour qui Allah est puissant et miséricordieux. Ils nous reçurent à bras ouverts, nous assignèrent des quartiers où nous pouvions nous relever. Libres de garder notre culte, notre langue, nous fûmes même protégés contre la malignité de ceux qui cherchaient à nous forlancer sous des cieux nouveaux. Nous connûmes honneurs et dignités.

La traversée fut un coup de malheur. Entassés dans des canots, livrés à l'agitation de l'eau, aux corsaires, aux affres de la faim, beaucoup d'entre-nous périrent. Seuls les mieux trempés arrivèrent à bon port.

Ce qui fut à point, c'est la reconnaissance que nous témoignâmes dans nos cœurs aux Turcs, les seuls à nous venir en aide en ces heures pitoyables. Bien que les événements où ils fussent mêlés nous touchâssent de près, nos relations avec eux étaient celles de protégés à protecteurs. Nous les plaignions s'ils s'usaient dans des revers, et le mot qui nous venait spontanément sur les lèvres quand ils avalaient des poires d'angoisse était : "zavali", les infortunés ! Mais n'ayant pas à donner nos fils par la défense d'une patrie commune, leurs désastres ne pouvaient être les nôtres.

Quelques-uns d'entre nous, se prévalant d'un passeport étranger, jouissaient d'immunités rendant leur personne sacrée. Mais la pluralité des juifs espagnols vivaient sans la moindre notion de politique, attachés au pays par cet amour candide de la tradition et des habitudes.

Le faste des padischahs, le protocole de la cour, la splendeur des fêtes musulmanes flattaient leur vanité, leur sens inné de la beauté et de la forme. Fidèles aux prescriptions mosaïques, ce n'était point sans ravissement qu'ils goûtaient aux premiers fruits de la saison, savouraient une spécialité culinaire,

un vieux dicton, une mélopée transmise de père en fils qui leur faisait venir les larmes aux yeux, confondant dans un même élan les jeux, la musique, la passion du négoce, leur honneur, leurs amours et leur vaste ignorance du monde.

C'est qu'ils vivaient dans une béatitude voisine de la torpeur, mêlant à leurs ébats la nostalgie de leur secrète origine. Chargés d'un passé lourd et ténébreux, les considérations de préséance pour lesquelles ils se montraient pointilleux ne les empêchaient pas de se donner du plaisir. Ils goûtaient les rencontres d'amis, les félicité champêtres, les collations au milieu d'un potager ou d'un verger. Attachés à leur foyer, leur bonheur cadrait en tout point avec celui de leur famille. On ne leur connaissait point de maîtresse.

On pourrait plus difficilement expliquer notre attachement sinon à l'Espagne, du moins à la langue espagnole, fait qui prouve l'importance du verbe sur l'œuvre d'art. Une langue oubliée peut, par l'étude d'un seul savant, nous parler d'un monde englouti. Mais allez ressusciter les monuments de leurs cendres ! L'espagnol était la langue de nos mères, de nos nourrices. C'était, en dehors des quelques bribes de grec et de turc apprises dans la rue, le langage des masses juives et leur doux-parler. Et ce ne m'est plus un mystère de démêler pourquoi nous nourrissions un culte fervent pour le jargon d'un pays qui nous avait brûlés sur des bûchers et qui, ayant ruiné notre vie jusque dans ses fondements, nous avait fait prendre le chemin de l'exil. Cette anomalie s'est vue de nos jours chez les juifs polonais et allemands. Ignominieusement traités dans leur patrie d'origine, ils continuent à répandre les idiomes de leurs persécuteurs dans les pays où la fatalité les a conduits. C'est que la fidélité (attachement à la Torah comme aux peuples parmi lesquels nous fûmes dispersés) est une vertu juive par excellence. Justement honnis pour leur messianisme dont ils sont inconscients, les Juifs demeurent un instrument entre les mains de Dieu. Ils sont ces graines ailées que le vent enlève et qui fécondent la terre où elles se posent. Le juif s'attache avec son sang, avec son âme. Bien plus, cette faculté de ralliement qu'on lui dénie est la seule qu'il pratique d'instinct avec ardeur, avec fièvre. Il a soif d'aimer, d'être aimé. Trait d'union des peuples, arc-en-ciel des âmes, traité partout d'étranger, il est de fait le seul citoyen authentique de la nation à laquelle il s'est intégré. On ne lui pardonne pas d'avoir institué le premier code d'amour et d'en être un témoin vivant. "Patience dans l'azur" est bien une vertu juive.

Ces précisions n'ont paru nécessaires pour situer le milieu social où vivait ma famille et pour en saisir le caractère qui pourrait sembler extravagant à mes lecteurs.

*

Nous habitons Galata, dans la rue Büyük Hendek, une maison de quatre étages tout en marbre. Ma mère, Zimbul Calderon avait eu déjà neuf enfants lorsque je vins au monde. Lasse de ces maternités successives, elle décida de

me mettre en nourrice. Sitôt que je fus né, mon père, Elias Calderon, prit le bateau à l'un des embarcadères du vieux pont et se rendit à Balat puis à Hasköy, faubourgs de Constantinople, pour me confier à une maman-nourrice qui voulût bien me garder auprès d'elle. Il ne se doutait point certes, qu'il implantait dans mon sang, avec les premières gorgées d'un lait mercenaire, un penchant très marqué pour les femmes qui allaitent, passion commune à tous les hommes vraiment virils et carrés des épaules. Et j'ai trouvé que les enfants qui têtent un sein étranger sont tôt plus inflammables, plus vulnérables aux orages de la passion, plus ensorcelés par les femmes et, en un mot, plus "coureurs" que ceux qui, dévotement, prosaïquement, ont sucé sous la chaleur des couvertures, le lait maternel. Et le plus illustre exemple à l'appui de cette thèse est bien la royale personne de Louis XIV épuisant trois nourrices et qui, dès qu'il put bander un arc, ne cessa de tirer au vol et de crier : "Taïaut ! taïaut !" dans les taillis de Versailles.

Balat et Hasköy, fort prospères au dix-neuvième siècle, n'étaient alors habitées que par des juifs pauvres : colporteurs, portefaix, vendeurs de marée. Les autres ayant fait fortune dans le commerce, habitaient Galata, dans les rues avoisinant la fameuse tour construite par les Génois, ou bien Péra, siège de la colonie franque et des ambassades. Mon père ne prononçait pas sans attendrissement le nom de ces deux localités où s'était écoulé sa jeunesse, séjours préférés de l'aristocratie juive de Constantinople. Mais à l'époque où j'y fus transporté, ces bourgades n'abritaient que des gens vivant de la grâce de Dieu, confinés dans des cabanes fouettées des vents marins, à demi calcinées par des incendies et plantées dans la vase. Malgré ce dénuement philosophiquement accepté, les intérieurs étaient tenus aussi propres que possible. Avec la tombée du crépuscule, une veilleuse s'allumait le vendredi en l'honneur du sabbat. Et la flamme fumeuse de la petite lampe à pétrole qui éclairait ces humbles ménages où l'on entrevoyait souvent une mère allaitant un enfant, devenait ce soir-là moins hésitante. Et le chef de famille, le *çelebi*, endossant un *entari* à larges rayures par dessus ses longs caleçons bouffants, chaussé de *terlik*, le fez écarlate sur l'oreille priait, les pieds joints, à tue-tête, la prière étant son seul délassement.

Lorsqu'un étranger s'aventurait dans ces ruelles embourbées, des yeux curieux, des nez interrogateurs venaient s'appliquer contre les carreaux des fenêtres branlantes. Et tout un monde demi-vêtus, superbes dans leur misère grandiloquente, assaillaient l'intrus pour savoir ce qu'il était venu faire dans leur royaume. Ils ne se doutaient pas combien leur tenue frôlait l'inconvenance ou le ridicule, tant est saisissante la vérité de ce proverbe turc : *Fukaralık maskaralık*, la pauvreté frise la caricature et le carnaval.

*

* *

A force d'interroger toute cette cohue, mon père parvint enfin à dénicher une nourrice qui, moyennant un salaire substantiel et un cadeau à l'apparition de ma première dent voulut bien me prendre chez elle.

Les femmes d'Orient ne connaissent pas ces méthodes d'allaitement qui fixent à quatre heures le temps entre deux tétées. Leurs mamelles, toujours à la portée de leurs mains ne sont ni comprimées par le corset, ni prisonnières du soutien-gorge. Deux ou trois boutons noyés dans leurs larges boutonnieres, parfois même une seule agrafe les cache sous la robe. Et, quand l'enfant crie, le remède est toujours à leur portée. Elles saisissent un de leurs seins et le pressent contre la bouche de leur nourrisson sans s'inquiéter de l'entourage. Et cette passion qu'elles apportent dans leur fonction nourricière est pour beaucoup dans le débit et la qualité de leur lait.

En Occident, le zèle des docteurs, une alimentation savamment combinée ne parviennent pas toujours à augmenter la sécrétion lactée. Les précautions d'hygiène n'empêchent pas les mères de contracter des mammites. Les femmes de nos campagnes qui croquaient de l'ail et mastiquaient tout le jour de la résine de lentisque sentaient le lait tourbillonner dans leur gorge comme la houle. Lorsqu'elles ne pouvaient nourrir normalement un ou deux poupons, elles remplissaient de leur lait de grandes coupes qu'elles allaient vider dans les latrines.

*

La nourrice que mon père me donna était une lavandière qui allaitait encore son nourrisson. On me transporta chez elle une dizaine de jours après ma naissance et c'est ainsi que je connus presque en même temps que mes yeux s'ouvrirent à la lumière, ces deux plaies de notre monde : l'injustice et la tyrannie.

C'était la coutume alors d'embander étroitement les enfants dans leur maillot. Ficelé comme un saucisson je demeurais accroché à un crampon du mur, pendant que ma lavandière allait blanchir les bourgeois. Quand elle rentrait le soir, elle donnait d'abord une bonne tétée à son marmot qui, de beaucoup plus âgé que moi, se comportait en glouton. J'hurlais de colère, de désespoir — le désespoir de l'innocence est bien le plus déchirant. Comme mes gémissements et mes clameurs troublaient le sommeil de la lavandière et de son mari le *balıkçı* ou vendeur de marée, on m'administrait du suc de pavot. Je sombrais dans un engourdissement voisin de la torpeur.

C'est depuis lors que les peines des autres m'affligent plus que les miennes et qu'en proie à des colères rentrées je manque de patience pour plaider ma cause qui serait convaincante si je voulais me donner la peine de la défendre, que mes réponses apparentées à des cris sont prises pour des bordées d'injures. La moindre contrariété met à nu cette blessure de mon enfance et j'ai perdu l'habitude de parler posément comme ceux qui n'ont pas souffert.

*

Quand je n'étais pas suspendu à ce crampon de fer, on me laissait vagir dans une auge de bois, les pieds en haut, la tête en bas. Les crispations des muscles de ma face avaient fait de moi un poupon tout ridé, un vrai crabe ébouillanté. Je bavais comme ces escargots qui dégorgent dans du sel. Si j'avais pu mourir alors, je n'aurais emporté que le souvenir de mes rages et de mes colères. Je n'aurait point eu notion de mon corps dont les fonctions se résumaient à vomir et à s'oublier.

Quelques semaines après, mes parents vinrent me voir. Ils furent touchés de la souffrance qu'ils lurent sur mon visage. Ils ne reconnurent point leur fils ; leur fils ne les reconnut point. Ils m'emportèrent dans leur grande maison de marbre de la rue Büyük Hendek où je perdis pour un temps tout souvenir.

*

Mon père passait ses nuits à veiller ses enfants. Il les arrachait à leur sommeil de peur qu'ils ne souillent leur couche. Il ramenait sur eux les couvertures, prévenait leurs cris afin que le repos de sa femme dormant près de lui n'en fût point troublé. Je crois utile, avant que de poursuivre, de rapporter les circonstances heureuses qui la lui firent connaître.

Il était pauvre, mais d'honnête descendance. Il n'avait point fréquenté d'école, mais un "héder" où les enfants apprenaient sous la férule d'un rabbin de village à lire l'hébreu sans le comprendre et à réciter des prières. C'est ainsi que, dès ma cinquième année, il avait essayé de m'enseigner ces mêmes prières en me faisant lire dans un psautier qui sentait le rance et dont il tournait les pages de son pouce court qu'il humectait de salive. Je n'avais d'attention que pour le coin de cette page où son doigt s'était posé et qui persistait longtemps à reluire à la lumière. J'en éprouvais des haut-le-cœur qui me faisaient prendre en grippe mon père et sa diabolique piété. Comme il m'arrivait de confondre certaines lettres, il appliquait sur mes joues des soufflets qui les mettaient en feu. Je brouillais tout.

Pour me punir de n'avoir pas appris à distinguer ces caractères carrés qu'il m'enseignait, il m'enfonçait d'un coup bien asséné, la tête dans le livre. Collant son visage contre le mien, il répétait colérique, les mots que j'avais estropiés. C'est alors que je sentais, à la fétidité de son haleine, ce qu'est la décomposition de la matière. Le texte sacré que nous déchiffrions était un fragment de la prière du matin. Il devait être récité à jeun. De là cette odeur cadavéreuse qui me paraissait plus insupportable encore quand je la comparais au parfum des lys qui montait du jardin.

*

Tout jeune encore, il connut la surcharge et l'humiliation. Ses parents l'avaient mis en apprentissage chez un boutiquier de la rue Yüksek Kaldırım, artère pavée de pierres pointues, serpentant comme une piste de toboggan entre Galata et Péra. Son travail consistait à balayer le plancher sur lequel on répandait en fine pluie le contenu d'une bouteille d'eau, à faire des paquets, à effectuer les livraisons. Il déjeunait d'un morceau de pain noir et de *kaşkaval* l'été, d'une languette de *helva* l'hiver. C'est ainsi qu'il fut dans le devoir et contracta l'amour de la besogne bien faite et cette déférence mêlée d'envie pour les gens haut juchés qui s'étaient hissés à force d'entregent au sommet de la fortune. Il eut toujours mauvaise opinion de lui-même et le ressentiment d'avoir raté sa vie. Ce crève-cœur, joint à la conviction d'avoir engendré une ascendance inepte et stupide précipita sa fin, survenue à l'âge de quatre-vingt-six ans. Sans ce chagrin vivement éprouvé, il eut pu mourir centenaire.

Je ne sais rien d'autre sur cette époque de sa vie que ce qu'il nous conta lui-même un soir au coin du feu tout en couvant ma mère d'un regard attendri.

Mon père avait été beau. Il avait la peau blanche, presque laiteuse, les épaules larges, un cou d'athlète, le corps magnifiquement proportionné. Ses cheveux d'un gris cendré retombaient en épis lourds sur son front sous lequel brillaient deux yeux céruléens et tristes.

Lorsque de sa chambre il regardait la rue, une femme qui se mourait d'amour pour lui et qui l'épiait de derrière ses rideaux, apparaissait à sa fenêtre, avec de longs pendants d'oreille et des colliers serrés autour du cou. Très épris de ma mère dont il convoitait la main, mon père feignait de l'ignorer. Mais le regret d'avoir fait souffrir cette voisine romanesque a dû le peiner beaucoup. Je l'ai souvent entendu plaindre les filles qui montaient en grains. Il était trop sensible pour ne pas imaginer ce cauchemar qu'est pour une femme la dure épreuve du célibat.

En épousant Zimbul Chinchon qu'il aimait, ne faisait-il pas aussi un mariage de raison ? Il était flatté d'entrer dans une famille qui avait du bien. Mais il ne toucha point de dot. Simon Chinchon le prit seulement dans son affaire. Il ne lui donnait qu'un salaire dérisoire. Par contre, il subvenait à tous les besoins du ménage. En ces temps-là, une jeune fille qui se méritait ne quittait pas ses parents pour fonder un foyer nouveau. On lui affectait seulement une chambre, on mettait un couvert de plus à la table commune, en attendant que d'autres couverts, souvent nombreux, marquent la place des petits enfants. Une famille naissait à l'ombre d'une autre. Lorsque la maison devenait trop petite pour abriter les nouveaux-venus, on en prenait une plus grande. Aussi voyait-on plusieurs lignées vivre patriarcalement autour d'un chef dont l'autorité inspirait une crainte révérencielle.

Mon père, n'ayant pour tout état que ses yeux bleus et son honorabilité, reçut, selon l'expression consacrée, *mesa, silla y almenara*, c'est-à-dire le vivre et le couvert. Il avait eu la femme de ses rêves. Il s'estimait heureux. Et, tout à sa flamme, ne pouvant rien faire de mieux et de plus agréable, il se mit à faire des enfants.

Mon grand-père, Simon Chinchon, n'avait pour toute descendance que deux filles : Rosa et Zimbul. Rosa, la cadette, trouva un mari en la personne de Salvador Peñafiel, homme aussi dissimulé et sournois qu'Elias Calderon était expansif et crédule.

Les deux sœurs étaient deux brunes piquantes aimant les bijoux et la toilette. Zimbul, bien qu'affectée de plusieurs maternités, n'eut jamais porté un costume qui ne fût du meilleur tailleur, ni chaussé une paire d'escarpins qui ne sortît des mains du plus sélect bottier de la ville. En revanche, elle ne savait ni lire ni écrire et sa vie se passait à élever ses enfants, à reprendre, à coudre, à diriger le travail des domestiques et à recevoir cousines et amies, tirées comme elle à quatre épingles.

Ces réceptions avaient lieu entre quatre et sept heures du soir. Les belles amies de ma mère, vêtues de *scherbasti*, de pongé blanc, de velours mauve, coiffées de boucles postiches ou portant une fausse natte enroulée dans le chignon, les doigts ruisselant de bagues, tirant sur la longue chaîne de montre en or massif tendue sur leur buste bombé, après avoir joué au poker, mangé des confitures avec des cuillères de vermeil, bu du café dans de mignonnes tasses de porcelaine et goûté de chocolat et de biscuits, prenaient presque toutes congé ensemble. Elles regagnaient leur logis à l'heure où leur mari rentrait. Elles embrassaient ma mère sur les deux joues, l'accablaient de mille souhaits et compliments.

— *Veni por aqui*, ne manques pas de revenir, leur disait Zimbul Calderon, touchée par tant de marques de sympathie.

— *Para bueno y para alegria* !, pour des occasions de joie et d'allégresse, lui criaient les belles visiteuses qui s'empressaient vers la sortie où déjà le gaz flambait dans les lampes, où le domestique et la bonne jetaient sur leurs épaules des manteaux fourrés d'hermine.

*

Tante Rosa Peñafiel était une personne irritable et sensible. Je crois que le secret de ses malheurs était dû au fait de s'être mariée sans amour. Elle était, pour comble de maux, frappée de stérilité et enviait Zimbul qui ne cessait de procréer.

Elle habitait de l'autre côté de la rive, à Scutari, livrée aux rêveries de l'oisiveté, sans société, sans lecture ; n'ayant pour interrompre ses heures de morne assoupissement que la rentrée d'un époux despote et fielleux qui lui demandait des jouissances étranges et qui, défiant la psychologie féminine, ne pensait qu'à ses plaisirs sans rien lui donner en retour.

La monotonie du lieu où elle vivait qui aurait pu être pour un intellectuel une source de pensées fécondes et de création, les nécropoles qui l'entouraient et où dormaient des morts de plusieurs générations, le vent, tantôt plaintif, tantôt déchirant qui, changeant les cyprès en quenouilles de houles, s'imprégnait de leur odeur âcre et funéraire, les stèles fichées dans un sol

mouvant couvertes d'inscriptions azurées et dorées, lui mettaient dans l'âme une mélancolie qui la rendait comme hébétée. Pour descendre à l'embarcadère ou se rendre au village riverain, il lui fallait traverser des allées où la mer rissolait entre les branches, où les tombes d'un jour s'ouvrant à côté d'autres, plusieurs fois centenaires, avaient craché des vertèbres enrobées d'humus sur des touffes d'herbes hautes et de marguerites, dont les corolles éclatantes de pureté, enfermaient chacune un petit soleil d'or.

N'ayant point d'enfants à promener par la main, sans un amour qui pût rassasier son âme avide de sensations fortes, elle se sentait inutile, inconsistante comme de la fumée. Elle se transportait une ou deux fois par an chez Zimbul où elle venait passer une quinzaine. La compagnie de ses neveux et nièces qui semblait la déridier au début, finissait vingt-quatre heures après à lui donner sur les nerfs. Elle distribuait, aux grands surtout, quelques menus cadeaux que je trouve aujourd'hui bien futiles. Mais en ce temps-là où nous n'étions habitués à recevoir ni jouets ni gâteries, ces libéralités, qui se réduisaient parfois à la distribution d'un unique bonbon, nous semblaient extraordinaires.

C'est pourquoi l'arrivée de tante Rosa produisait une joie difficile à imaginer. Elle était jeune et sa beauté irradiait. Je vois encore sa robe de satin luisant mouler une taille de sylphide. Elle avait le visage oblong et les paupières creusées d'ombre. Ses cheveux qui frisaient naturellement, faisaient sur sa tête un nuage crêpé. Quand elle nous soulevait de terre pour nous embrasser, elle nous pressait contre sa poitrine qui fleurait bon comme un Eden.

*

Je ne sais pourquoi des disputes éclataient le soir quand son mari, l'artificier, rentrait de sa boutique.

Enviant mon père, dont la nombreuse famille était entièrement à la charge de Simon Chinchon, il pleurait misère, jurant que son commerce périssait et qu'il ne pouvait plus entretenir sa femme. Celle-ci, menacée d'une prompte répudiation, pressait ma mère d'intervenir auprès de Simon Chinchon afin de soutirer de lui des avances importantes sur son héritage. Elle pleurait, criait, tempêtait, et son hystérie communicative se propageait comme un feu de salpêtre à toute la maisonnée.

Mais Simon Chinchon, dont la lucidité d'esprit n'avait d'égal que le désespoir de sa fille, ne se laissait pas prendre à ses débordements, ni à ses cris, ni à ses larmes, la sentant travaillée par la cupidité d'un époux. Il essayait, par des paroles douces mais fermes, de lui faire entendre raison.

Rosa, tyrannisée par un mari qui aurait tiré de l'huile d'un mur et qui la menaçait à tout moment du divorce, avait fini par considérer sa vie comme une tragédie et à prendre son rôle de tragédienne au sérieux. Elle s'emportait jusqu'à perdre le sentiment et à s'évanouir pour de bon.

On la ranimait en lui faisant respirer de l'éther. Je n'ai jamais vu de famille faire un usage aussi immodéré de cette drogue. Les flacons d'éther se vidaient chez nous comme des flacons d'eau de Cologne. Et, à peine revenue, suffoquée par ses sanglots, inondée de sueur et trempée de ses larmes, elle ramassait les quelques effets de toilette qu'elle avait apportés et quittait la maison comme poursuivie par les Furies.

Ni les baisers de Celina, sa mère, ni les supplications de Zimbul qui l'étreignait à l'étouffer, ne pouvaient la retenir. Elle s'arrachait, fulgurante, des étreintes en hurlant : "Laissez-moi partir !" Il aurait fallu, pour la calmer, qu'elle sentit dans sa turbulente vie, vouée au néant et à l'intempérance d'un mari libidineux, un cri d'enfant qu'elle aurait écouté comme une mélodie séraphique.

Il est certain que, si pareil bonheur était arrivé, Salvador Peñafiel qui la méprisait pour sa stérilité, lui aurait rendu la vie plus supportable.

Elle reprenait le bateau, retraversait le cimetière lugubre, livré, la nuit, aux accouplements de la populace et regagnait son *yali*, face à l'eau clapotante. Un silence d'éternité se faisait autour d'elle. On n'entendait plus rien sur sa personne. Notre tante, après cette annuelle apparition, devenait un personnage mystérieux mais néanmoins sympathique, tant le prestige de sa beauté, doublé du romanesque de sa nature, avait de prise sur notre imagination.

A côté de l'odeur de l'éther qui rappelait l'atmosphère des salles d'opération, flottait dans l'air une odeur trouble et persistante d'œillet et de jasmin qu'elle communiquait aux objets dont elle s'était servie : aux coussins des sièges où elle avait posé sa tête paresseuse, embellie par la tristesse, aux tasses de porcelaine où elle avait trempé ses lèvres ; odeur pénétrante où se mêlait un peu le parfum de son sang et l'ozone des orages : l'odeur de tante Rosa.

*

Nous avons habité plusieurs faubourgs de Constantinople avant de nous fixer à Galata. Notre rue Büyük Hendek passait, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour maudite et mal famée. Par une de ces négligences si propres à la vieille Turquie, où, certains principes posés semblaient immuables, cette rue, une fois tracée et sommairement pavée, ne fut jamais entretenue. Le soleil n'y donnait point. L'été, le vent y soulevait la poussière en tourbillons ; l'hiver, à l'époque des pluies, l'eau y montait à plus d'un demi-mètre, si bien que, pour la traverser d'un trottoir à l'autre, il fallait avoir recours aux services d'un *hammal* qui, les bras retroussés jusqu'aux cuisses, vous chargeait sur son dos.

Des scènes cocasses s'y déroulaient alors pour le plus grand plaisir de ses riverains qui, le nez à leurs fenêtres s'amusaient à voir les femmes turques ainsi transportées, relever leurs jupes et laisser voir des choses bien plus troublantes que leur visage, couvert d'un voile épais. Elles insultaient l'homme de peine qui les avait laissées choir dans la lagune en lui criant : *Kör olasin*,

çöplük ! (Puisses-tu devenir aveugle, ordure !) Et si, piqué par ces paroles blessantes, notre portefaix les repêchait pour les déposer, précautionneux, de l'autre côté de la rive, on profitait de sa confusion pour ne point lui remettre les deux *paras* convenus.

Une femme turque était intouchable. Rabaissant prestement leurs jupes et se secouant comme des canards, elles prenaient leurs jambes à leur cou en lui montrant un poing courroucé.

*

Cette rue décrépitée revêtait un air solennel lorsque des touristes allaient visiter la fameuse tour de Galata. C'était alors un défilé d'une vingtaine de landaus et de *briskas* qui se suivaient processionnellement, transportant des groupes dont le bizarre accoutrement faisait que nous nous esclaffions. On se poussait du coude pour s'inciter à mieux dévisager tous ces étrangers qui nous semblaient tomber de la lune ! Ils braquaient sur nous leurs jumelles, nous examinant à leur tour, comme des bêtes curieuses.

Les enfants, ouvrant de grands yeux, profitaient de l'effarement de leurs parents pour tirer la langue à ces "routiers" et leur faire un pied de nez. Ces voyageurs arrogants, qui nous toisaient effrontément de l'intérieur de leur carrosse, semblaient se dire : "Voyons un peu comment vit toute cette vermine !"

Les hommes étaient coiffés de casquettes de loutre, de bonnets d'astrakan, certains, vêtus de lourdes pelisses, paraissaient rentrer d'un voyage d'exploration aux pôles. D'autres, le nez chaussé de lorgnons attachés à un cordonnet noir, les joues encadrées de favoris épais, paraissaient être le portrait vivant d'Offenbach, un Offenbach aux yeux tristes et fouineurs, se rendant en Amérique diriger quelque opéra-bouffe.

A leur accoutrement, nous essayions de deviner leur origine. Les Allemands et les Anglais remportaient la palme. On se rendait compte à leurs plaids, à leur longues-vues qu'ils étaient des voyageurs de race. Mais les Américains aussi nous semblaient remarquables à cause de l'éloignement de leur terre. Au milieu de ces groupes un peu frustes, quelques Françaises plus raffinées, portant cache-poussière et chapeau à voilette, un boa autour du cou, nous regardaient de leurs yeux mutins.

Nous ne pouvions comprendre quel intérêt avaient toutes ces bonnes gens à franchir des mers pour venir voir ces rues boueuses et cette tour de malheur qui nous bouchait la vue et qui servait de quartier général aux pompiers. C'était là un beau spectacle ! Quand un incendie éclatait, leur horde forcenée fendait au pas de course norre rue en criant *desdur* ! arrière !

Vêtus d'un caleçon bouffant, le torse nu, ils portaient à quatre sur leurs épaules un bijou de pompe en cuivre, étincelante comme de l'or, ornée d'amulettes, de perles bleues et de clochettes. C'était tout ce qu'on avait imaginé pour éteindre des incendies qui faisaient rage à plusieurs kilomètres de

la tour ! Ces truands qui renversaient tout sur leur passage, faisaient la terreur des femmes qu'ils piétinaient et pinçaient tout en brûlant le pavé.

*

Notre maison était surmontée de plusieurs terrasses d'où l'on voyait Stamboul et la Corne d'Or avec ses bateaux à l'ancre. L'air était si transparent que l'on pouvait découvrir avec netteté les objets les plus éloignés. Il me semblait ne devoir que tendre les bras pour étreindre les cheminées de ces navires de rêves.

L'entrée de notre demeure était défendue par une imposante porte bien verrouillée que, par surcroît de précaution, on consolidait la nuit avec des barres de fer. Simon Chinchon avait soin de les poser lui-même avant de s'en aller coucher. Et la grande préoccupation de chacun de nous était de vérifier de ses propres yeux si cette porte, qui nous protégeait du dehors, était dûment close et barricadée. Parfois, en plein dîner, pris d'un soupçon, Simon Chinchon posait sa fourchette et, se saisissant de la louche en argent qui trempait dans la soupière fumante, il se levait de table pour faire l'inspection minutieuse de toute la maison. S'éclairant d'un rat de cave qu'il promenait de sa gauche, droit devant lui à la hauteur de ses yeux, il brandissait la louche de sa droite. Cette flamme fumeuse troublait l'opacité moite des vastes pièces aux multiples fenêtres. Tous les enfants mâles le suivaient par ordre de taille, émus comme si l'on partait pour une expédition pleine de périls. J'étais tremblant de voir nos ombres, démesurément allongées, se projeter sur les murs et sur les plafonds.

Je n'ignorais pas l'objet de cette ascension dans les ténèbres des étages où jamais je ne me serais aventuré seul la nuit. Je présumais qu'il s'agissait de dépister un grand fantôme intrus que l'obscurité rendait plus énigmatique encore. Je ne pouvais m'imaginer quelle tournure pouvait avoir un voleur ou un brigand.

A mesure que nous nous éloignions du rez-de-chaussée éclairé au gaz, la frayeur, aggravée par le froid des pièces où nous nous engouffrions, me glaçait le sang. Toujours sur le qui-vive, Simon Chinchon nous frayait le chemin, l'œil farouche. Il faisait grincer les portes, ouvrait les armoires, regardait sous les lits. Allant d'une fenêtre à l'autre, il tirait les volets de fer qu'on avait oublié de fermer.

Je redoutais de voir surgir à tout moment de l'obscurité un spectre à visage humain prêt à jouer du pistolet ou du couteau. Mon émotion était à son comble quand nous gagnions les pièces de l'étage supérieur où je couchais sur un matelas qu'on disposait entre deux rangées de chaises. L'inspection terminée, l'âme rassérénée par le seul fait que les jambes nous flageolaient moins, toute la bande descendait se remettre à table sans souffler mot.

Je revois toujours cette table à rallonges, longue comme un décamètre tendu, qui devenait plus longue encore les jours de fête, par l'adjonction d'une autre plus petite. Une nappe d'une blancheur éclatante la recouvrait, débordant de toute part jusqu'à terre. Grand-père Simon Chinchon y trônait au haut bout avec sa robe de flanelle rayée, sa large ceinture de laine écarlate ceignant plusieurs fois ses reins et sa pelisse fourrée de renard. Une fois à table, nous tournant un peu sur le côté, nous présentions le bout des doigts au mince filet d'eau qu'un serviteur laissait couler d'un *ibrik* dans un bassin de cuivre. Hommes et femmes prononçaient la phrase rituelle :

"Loué sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'Univers, qui nous a sanctifiés par ses commandements et nous a ordonné l'ablution des mains."

Simon Chinchon bénissait les pains posés devant lui sur une serviette, les coupait, en portait un morceau à sa bouche après l'avoir saupoudrer de sel en disant :

"Loué sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'Univers, qui fait sortir le pain de la terre". Il rompait ensuite les miches pour en distribuer des bouchées à toute la tablée, en commençant par les personnes âgées, pour terminer par moi, Benjamin, le dernier-né des Calderon.

Alors seulement commençait le service des mets dont l'apprêt avait nécessité la vigilance de Celina Chinchon, de Zimbul et de Saratchi, notre cuisinière.

Saratchi était chialeuse. Une goutte perlait éternellement au coin de son œil. Zimbul ne manquait pas de la rappeler à l'ordre en lui criant plusieurs fois dans la journée : "attention à la gou-goutte, cuisinière !" Elle essayait alors à l'aide d'un mouchoir fixe à sa ceinture, le rebord de sa paupière.

Occupée à tourner des boulettes de viande et de poireaux hachés, elle passait de temps à autre le revers de sa main sur l'œil malade. On s'était si bien habitué à son infirmité que ce perpétuel larmolement nous semblait faire partie intégrante de sa personne que l'on comblait d'égards pour ses longues de service. Et bien que rechignant et faisant la grimace, on dévorait les plats qu'elle nous préparait, nous étant presque faits à cette idée qu'une cuisinière ne pouvait avoir les yeux autrement qu'elle ne les avait.

Les mets n'étaient pas toujours très compliqués. On consommait beaucoup de poisson cuit au four ou grillé dans des feuilles de vigne sur du charbon de bois, du *pilaf* avec des haricots blancs, des salades de *tchiros* et de choux fermentés, du *lakerda*, de la boutargue, toutes les viandes à l'exception du porc, tous les légumes et les fruits succulents qui poussent sur les terres de l'Asie Mineure et de la Turquie d'Europe, lesquels paraissent être une réplique de ceux que Dieu faisait croître, sans le travail de l'homme, au paradis terrestre! Les concombres, les carottes, les laitues ou *maruls* de Yedi Kule étaient si juteux, si tendres qu'on les mangeait pour dessert.

Étant enfant, j'avais le haut-le-cœur à la vue des épinards ou d'un blanc d'œuf. C'était certainement là non un caprice, mais un avertissement de l'organisme qui se refusait à recevoir une nourriture qu'il ne pouvait assimiler.

Aujourd'hui, j'adore les épinards et les œufs. On ne devrait jamais désespérer des enfants. Et les plus contrariants ne font pas toujours les pires sujets.

Je ne manquerai pas de signaler la redoutable habitude que l'on avait chez nous de se nourrir de mets préparés plusieurs jours d'avance. Cet usage avait dû s'implanter à la suite de la prescription religieuse qui ordonne de préparer le vendredi la nourriture du sabbat. On l'étendit, par commodité, à la semaine entière. Et, comme les armoires frigorifiques n'étaient pas encore inventées, nous mangions souvent des rôtis dont on chassait l'odeur, plus que pénétrante, en les passant à nouveau sur le feu. On grattait les boulettes de viande comme des camemberts pour en retirer la moisissure qui les recouvrait ; on les conservait dans des *ayas*, sortes de marmites en terre noyées de graisse, une graisse figée, jaune comme de la stéarine et qui, en se congelant, prenait la consistance des crèmes à cirage et moulait dans les assiettes toute une série de paysages lunaires ! Aussi avions-nous tous l'estomac débiffé. Nous souffrions de coliques sourdes qu'on essayait de combattre avec du laudanum ou mieux, en nous appliquant sur le nombril un tampon d'ouate imbibée d'eau de vie abondamment saupoudré de poivre noir. Mais on avait aussi recours à des moyens plus pratiques quand il le fallait. L'huile de ricin pure, ou prise avec de la bière, du lait tiède, du cognac ou du café moulu, servait de panacée contre tous les déchirements d'entrailles. Il ne serait venu à l'idée de personne, pas même à cela du médecin traitant, que nos tiraillements pouvaient avoir pour cause l'ingestion d'aliments trop longtemps mis au frais... Et l'idée qu'on pouvait se permettre la moindre réflexion sur la nourriture qu'on nous servait ne serait jamais venue à l'esprit d'aucun de nous. C'était la manne par excellence, la pitance des jours, des mois et des années accommodée au goût de Simon Chinchon, avec laquelle toute la famille assouvissait sa faim, pitance providentielle !

*

Le vendredi était une journée extrêmement chargée pour les femmes commises au soin du ménage. On nettoyait minutieusement toutes les pièces, on battait les tapis, on fourbissait les cuivres. Plus d'une servante s'est fendue le crâne en perdant l'équilibre sur le rebord d'une fenêtre dont elle voulait rendre les carreaux plus transparents que le vent.

Dans la grande cuisine, Saratchi qui s'était levée avec l'aurore, attisait la braise, hachait des herbes, battait des œufs, râpait du fromage, pétrissait la farine. Il s'agissait de préparer les *boyos*, *borecas*, *filicas*, *anchusas*, *bimuelos* y *pastelicos*, communément nommés *cósices de horno* et qui étaient des sortes de galettes et de pâtés, cuits au four. Le fromage employé, particulièrement piquant et dur, avait la forme d'une meule à aiguiser.

Abrité par un manteau de cheminée, ronflait l'*ocak*, bloc imposant de maçonnerie et de fonte où se trouvaient plusieurs foyers garnis de grilles que l'on gavait de charbon de bois. Pour en activer la combustion, on coiffait tous

ces feux de *borus*, hauts tuyaux coniques en fer blanc ayant la forme d'une cheminée d'usine. On les attisait à l'aide d'éventails à plumes d'oie. La fumée montant par toutes ces mitres et buses retombait en pluie d'étincelles sur le fourneau. C'était là que l'on préparait, avec le zèle que les alchimistes apportaient à la recherche du grand-œuvre, le riz, le poulet, les artichauts à l'huile, le poisson et le rôti pour la journée sacro-sainte du samedi.

En hiver, on laissait mijoter sur la braise le *sütlaç*, bouillie de lait, de sucre et de farine de riz qui, en se refroidissant, offrait un double avantage que nous prisions beaucoup : celui d'avoir un petit goût caramelé en s'attachant au récipient de cuivre, et de former à la surface une épaisse couche crémeuse et friselée. Ah ! ces ustensiles de cuivre !

Bien qu'ils fussent souvent écurés avec des écorces de citron enduites d'une glaise jaunâtre nommée *arena*, qu'on se procurait auprès des tziganes contre des tuyaux de plomb rompus et des bouteilles vides, on ne pouvait forcément pas les débarrasser complètement de leur vert-de-gris. Et comme un chaudron ne prenait le chemin de l'étameur qu'après s'être recouvert intérieurement d'un dépôt extrêmement curieux, rappelant la patine du toit de l'Opéra de Paris, il en résultait que nous nous réveillions, certaines nuits, avec de terribles maux de ventre. Mais encore une fois personne ne se permettait de faire la moindre réflexion quant à la cause de ces malaises, mis au rang des cataclysmes et des fléaux naturels. L'empoisonnement par le vert-de-gris n'était-il pas, comme les inondations et les tremblements de terre, un mal inévitable ?

Comme nous étions quatorze à table, le repas ne durait pas moins d'une heure et demie. Il se terminait par des actions de grâce qui, pour faire les délices de Simon Chinchon, d'Elias Calderon et de ces très saintes femmes qu'étaient Celina et Zimbul, n'enchantaient point les jeunes. C'est que l'hébreu dans lequel ces oraisons étaient prononcées était aussi incompréhensible pour nous qu'il l'est pour certains d'entre vous qui me lisez.

*

Quelques postures et pratiques de Simon Chinchon se sont gravées profondément dans ma mémoire.

Par les grands froids, il retirait son assiette de la table, la coulait sous sa pelisse pour la réchauffer à la chaleur de son corps. Cette précaution lui permettait de la tiédir suffisamment pour que les mets ne s'y refroidissent pas trop vite. Il tirait de cette trouvaille où ses aisselles servaient de chauffe-assiette, une certaine satisfaction d'amour-propre, comme s'il avait fait une découverte scientifique de prix. Se rendant compte que son comportement nous était désagréable, il jouissait doublement de notre malaise et de nos mines. Il se saisissait de l'occasion pour s'imposer et bien nous faire comprendre que tout, absolument tout, lui était permis et que seul, dans la maison, il était maître et seigneur en tout. Le repas consommé, il distribuait le dessert,

invariablement composé d'une poire ou d'une pomme dont la grosseur allait avec l'âge de celui à qui il la destinait. Ces fruits nous arrivaient du haut bout de la table après avoir passé de main en main.

Simon les choisissait plutôt petits, pour en avoir un plus grand nombre à l'ocque. Il les serrait dans un grand mouchoir à carreaux dans lequel il s'épongeait le front. Ces fruits n'étaient pas laissés à la portée du premier venu. Simon Chinchon les montait dans sa chambre, à l'insu de tous. Là, une fois triés, il les étalait dans des plateaux ronds qu'il glissait sous son lit. Jour après jour, il les tâtait pour juger de leur degré de maturité. Bien mal en aurait pris à celui qui se serait permis de lui en soustraire un seul ! Il n'échappait pas au génie inquisiteur de Simon, et, s'il était en âge de recevoir une correction, elle ne lui était pas épargnée.

La chambre à coucher de Simon Chinchon donnait sur le palier du premier étage. Pour y accéder, il fallait monter deux escaliers de marbre entre lesquels était bâti un *kiler*, sorte de remise à provisions où l'on enfermait le chocolat, le sucre, les biscuits, le café. Une odeur un peu goudronnée de toile cirée y prévalait au-dessus de toutes les autres. Des pots de confiture s'alignaient sur deux rangées de rayons garnis de papier qu'on festonnait aux ciseaux. Sur tous ces récipients de forme hétéroclite couraient de longues bandes de lin blanc, bordées de dentelle. Et c'était le diable pour s'introduire dans ce réduit et parvenir, juché sur un tabouret, à tremper dans un de ces bocaux un doigt qu'on portait ensuite à sa bouche. Régal divin pour nous qui étions privés de sucreries et de bonbons.

La clé du *kiler* était cachée dans un endroit connu des seules Celina et Zimbul.

Mon frère Salvador, qui avait attrapé la boule noire et qui traversa ce monde en courant, un bandeau sur les yeux et la torche à la main, ne manquait pas, par une sorte de divination qui lui était toute particulière, de découvrir la cachette toujours diverse où la clef avait été déposée, si diverse que parfois, les dépositaires eux-mêmes ne pouvaient s'en souvenir. Ne perdons pas de vue ce *kiler*, lieu de convoitise pour tous les enfants, cabinet magique à la porte toujours verrouillée, aussi merveilleux pour nous que le saint des saints. Il va être l'objet d'un drame que je raconterai par la suite.

Les degrés du long escalier qui enjambait les étages étaient d'une hauteur peu commune, et l'on était vite essoufflé quand on en avait franchi quelques-uns. Néanmoins, j'ai vu un jour le docteur de la famille, se rendant chez un de mes frères perché au dernier étage, monter cet escalier quatre à quatre. "Bon exercice, disait-il, pour conserver la jeunesse et la santé".

*

La chambre à coucher de Simon et de Celina Chinchon communiquait avec deux grands salons aux multiples fenêtres dont les volets, soigneusement clos, laissaient filtrer d'ensorcelants rayons qui éclairaient toute une galaxie de corpuscules dansants, animés d'une vie fantastique. Ce phénomène alimentait ma rêverie. Mon œil, offusqué d'abord par l'obscurité régnante, parvenait, peu à peu, à distinguer un à un tous les objets.

Il y avait d'abord contre un mur une glace à cadre doré courant du plancher au plafond et au pied de laquelle était une jardinière que l'on garnissait, les jours de fête, de plantes vertes et de fleurs ; puis des consoles en marqueterie de marbre, des tabourets de bois sombre incrusté de besants et d'amandes de nacre rappelant l'art mauresque, des fauteuils Louis XV en hêtre mouluré, aveuglés de housses, des canapés couverts de broderies et de lamés, des consoles d'applique aux sabots de bronze, plusieurs dizaines de chaises en bois doré, empilées dans une encoignure.

Les pieds du visiteur s'empêtraient dans les tapis jetés les uns sur les autres, tapis de laine, de soie aux teintes délicates, aux origines fabuleuses. Aux murs, des toiles dans leurs cadres brillants : scène de la vie grecque, portraits en pied de Parisiennes célèbres.

L'un d'eux, impressionnant par son envergure, représentait une femme habillée à la mode de 1883. Elle balançait sur un parterre de fleurs la pomme d'un arrosoir d'où perlait une pluie enchantée. Mais les pièces les plus frappantes de ce salon étaient deux lustres de Venise, si purs, si énormes qu'ils s'apparentaient pour moi aux constellations.

N'était-ce point là le logis de la Belle au Bois dormant, laquelle ne se réveillait de son sommeil que deux ou trois fois l'an, à la Pâque ou lorsqu'un invité de marque nous honorait de sa visite ? Il renfermait des merveilles.

Là, Simon Chinchon serrait notre vaisselle ciselée qui servait dans les grandes occasions. Il l'éparpillait soigneusement sous les marquises et les ottomanes qui, sous leurs housses de cretonne ressemblaient à des haquenées caparaçonnées. Je rêvais de ce salon dont il m'avait été rarement permis d'entrevoir la splendeur comme d'un paradis perdu, et je ne passais pas devant ses portes, éternellement closes, sans un ravissement qui faisait battre mon cœur.

Le repas solennel du *seder* aux deux premières nuits de la Pâque y avait lieu. On y faisait monter pour la circonstance la grande table à tirettes de la salle à manger déjà connue de nos lecteurs. Une nappe vierge l'habillait jusqu'à terre. Elle se parait de fleurs, de cristaux taillés, de couverts étincelants. C'est là que me sont apparues pour la première fois les spécialités culinaires de l'Europe et de l'Asie. Je me souviens que, n'ayant pas été admis au banquet à cause de mon extrême jeunesse, je souffrais de l'injustice qui m'était faite. Est-ce une raison, parce qu'on est marmot, de n'avoir point part aux bonnes choses de ce monde ?

M'étant glissé dans la salle à manger de l'entresol où les plats montaient de la cuisine pour être passés en revue par un maître d'hôtel avant d'être dirigés vers le salon, je pleurais abondamment, comme seul un enfant en est capable lorsqu'il se sent trahi ou abandonné. Mais je ne cessais d'observer à travers mes larmes, dont le goût salé m'étonnait, les préparatifs qui se faisaient. J'étais particulièrement intrigué par les manchettes de dentelle de papier dont on habillait l'os des côtelettes.

*

Pessah, la Pâque, était l'annonciatrice du gai printemps. La maison, tout comme les hommes, devait subir une transformation, une purification totale.

Une dizaine de jours auparavant, *la loza*, nom magique par lequel on désignait les ustensiles et la vaisselle réservés pour ces jours de fête, était descendue en grande pompe du grenier où elle avait dormi un peu plus de onze mois et déballée avec des précautions infinies.

Défense à qui que ce fût de pénétrer dans la cuisine aux fenêtres de laquelle on pouvait voir en contrebas, les pieds des passants battre hardiment le pavé.

Contre un mur, une sorte de manteau de forge abritait sept ou huit réchauds à charbon de bois et la chaudière à bouillir le linge, encastré dans la maçonnerie. Sous les fenêtres, couraient les *pasteras*, auges de pierre où l'on coulait la lessive. Ordinairement recouvertes de planches sur lesquelles on déroulait des toiles cirées, elles servaient de comptoirs où l'on apprêtait les repas. Et c'est sur ces assises solides que l'on façonnait les pâtés en croûte.

Au centre de cette immense cuisine, trônait sur une natte le brasero avec ses houles de cendres où haletaient des braises. Ce brasero était tous les matins la propriété de Simon Chinchon qui, levé avant l'aube, préparait son café turc en promenant sa cafetière en cuivre dans la cendre brûlante où il laissait parfois tomber un gros molard que la braise grillait en exhâlant une odeur nauséabonde, une odeur "sui generis" de vieux qui me donnait la nausée. Face aux fourneaux luisait l'évier sacré comme un autel, où des faux-cols désaffectés servaient de lavettes. Il fallait, pour officier devant, subir toute une initiation. Car, cela aurait été sacrilège de laver dans une même cuvette les plats à viande et les plats à fromage. Et si, par malheur, on avait dérogé à cette loi, il fallait, selon une vieille superstition, enterrer dans le jardin pendant trois jours les ustensiles et les couverts ainsi pollués, *para que los melden les chimeneas*, pour être exorciser les cheminées.

Dans un coin du plafond se tenait, posé sur une console, une espèce d'icône qu'on regardait point sans terreur ni respect : le compteur à gaz qu'un employé de la compagnie vidait tous les neuf mois de son eau, telle une femme grosse qu'on aide à se défaire de son fardeau.

La *loza* était rangée dans des caisses et des sacs. Son déballage ne se faisait pas dans la cuisine déjà nette et parée comme une épousée, mais dans le corridor bâti entre la citerne et le puits, entouré de décharges et de celliers obscurs, sur le carreau desquels on déposait les *pinetas*, grands plats ovales emplis de poissons reposant sur un lit de mayonnaise cuite (*massado con huevo y limon*), des bassines en cuivre martelé, débordantes de riz caramélisé, des poulets rôtis, du *pilaf*, le tout mis à l'abri sous un immense tube en cuivre, la *paila*, voûte noire de toutes ces constellations de la cuisine.

Celliers et chambrettes, non éclairés du dehors, avaient une fraîcheur de cave sentant un peu le moisi. Ils renfermaient le bois de chauffage, *leña*, le charbon de bois, *pekhan* ou *kömür*, le fût de pétrole devant lequel le

domestique, accroupi, prenait son temps pour tailler les mèches et nettoyer les verres des lampes. Il y avait dans ces réduits silencieusement noirs, très visités du chat, mais absolument interdite au chat lui-même quand on y plaçait des pièges à rats, une vie entomologique intense : cafards, cloportes et araignées que, par ignorance, je prenais pour des tarentules. J'en rêvais la nuit pour avoir oui dire qu'une Sicillienne était morte pour avoir été piqué à la nuque par l'une d'elles.

Toute cette *loza* que l'on dépaquetait en regard de la vaisselle quotidienne que l'on remballait faisait songer aux estivants qui envahissent les plages aux derniers jours de la canicule et dont la peau d'une blancheur impudique indispose les autres baigneurs déjà rembrunis. Elle devait subir l'épreuve au feu et de l'eau avant de prendre place dans les grandes armoires garnies de papiers festonnés imitant les volants qui ornaient les pantalons de mes sœurs et de ma mère.

Les lecteurs nés après la première guerre mondiale n'auront qu'à feuilleter les journaux de mode de l'époque 1900 pour se familiariser avec ces dessus de dentelle et se figurer ce que pouvaient être ces armoires ainsi adornées.

Maîtresse et servantes s'affairaient au milieu d'objets hétéroclites qu'il fallait enjamber pour traverser ce corridor ; grand-mère Celina criant à tout venant : "Allez-vous en ! Attention ! Pas de pain ici !"

Pauvre pain, déjà tabou, qu'on emprisonnait dans une huche, ainsi qu'on enferme l'iode, le coton et la gaze dans une boîte à pansement. On préparait le dîner sur un brasero de fortune, tout cabossé. Nous mangions un à un et sur le pouce ; ce qui rendait l'image que nous nous faisons de la fête plus solennelle encore.

Mais, par ailleurs, grand émoi ! Le pain azyne, la *matza*, arrivait. On la montait dans un cabinet expressément aménagée comme pour recevoir le *shah in shah* ! Vous dire que cette pièce avait été nettoyée serait en deçà de la vérité. Elle était lavée à la brosse, aux cristaux, à l'eau de Javel !

Sur des rayons presque translucides à force d'être écurés, s'alignaient des bocaliers de cerises confites dans du cognac, des bouteilles de sirop, des pains de sucre enveloppés dans du papier bleu nuit, couleur que je trouvais bien sourde pour du sucre. Mais croyez-vous que ces friandises s'étaient au regard du premier venu ? Il fallait, pour les découvrir, soulever des bandes de lin blanc jetées sur elles comme du linge bénit, de sorte que cet endroit me semblait, autant par son obscurité que par son silence, hanté de *baboulas*, de croque-mitaines. Je m'y attardais, le cœur battant, de crainte d'être pris en flagrant délit de larcins imaginaires. La peur qu'on ne me découvrit était si forte que je ne faisais, juché sur un escabeau boiteux, que soulever légèrement ces bandes endentellées qui protégeaient des vaisseaux de la poussière. Tout au plus, trempais-je un doigt dans un bocal de cerises au cognac ! Ah ! le cognac !

Et j'assistais à la prise en possession de ce lieu par la *matza* que des hommes de peine transportaient à la file indienne. Et déjà, je savourais en pensée ces paquets indécachetés, demeurés en surplus après la Pâque, ces pains azymes en forme de grille de fourneau, d'un blanc d'amiante, que l'on consommait avec du café ou du sirop et qui, réduits en poudre impalpable dans des mortiers de bronze, servaient à faire du *kurabiye*.

Ah ! ce *kurabiye*, gâteau composé de farine de *matza*, de sucre, d'huile d'olive, de clous de girofle et qui, bien tassé avec la paume de la main dans un plat de cuivre avait éternisé, par la cuisson, les empreintes digitales de la faiseuse !

Un jour avant la fête, les portes de la cuisine s'ouvraient à deux battants pour donner accès à deux ou trois femmes acharnées à préparer une nourriture où la *matza*, ramollie dans l'eau, entraît, comme les langues d'Esope, dans la composition de tous les plats.

De grandes burettes en fer blanc (*alcuzas*) vidaient leur huile sur des monceaux d'herbes hachées (*pazi*) mêlées à des œufs battus, à du fromage râpé. Des visages tendus par la concentration et par la fièvre se penchaient sur des mains luisantes qui façonnaient des pâtés odoriférants. Et le four, un four d'enfer qui faisait transpirer à grosses gouttes ces laborieuses personnes, avalait ces rondes tourtes dans un ronron de flammes.

Ce jour-là, Simon Chinchon rentrait plus tôt que d'habitude. Il se levait, se faisait frotter le dos, enfilait son *kiordi*, sorte de cafetan fourré, remplaçait sur son crâne en forme d'olive son fez écarlate. Il sortait d'un tiroir de ses commode un rat-de-cave (*chamuai*) que je lui voyais tortiller quelques jours auparavant avec le zèle d'un chasseur qui apprête ses armes pour l'ouverture de la chasse. A la tombée de la nuit, Celina lui présentait gravement une assiette ronde où baillaient quelques croûtons. Il la prenait du bout des doigts, avec des précautions telles que je croyais ce pain imbibé de poison.

Maintenant l'assiette de sa main gauche à une distance respectueuse de sa poitrine, il élevait de sa dextre son rat-de-cave allumé à la hauteur de sa tête. Et la ronde à travers les pièces de la maison commençait.

Il s'agissait de bien s'assurer que l'on n'avait pas oublié dans le fond d'un tiroir ou d'un placard, ou derrière une malle (ne dit-on pas : s'ennuyer comme une croûte de pain derrière une malle), un morceau de ce pain quotidien remplacé, durant la Pâque, par du pain sans levain.

Impassible, "l'œil scrutateur, le sourcil sévère", il s'absorbait dans sa tâche comme un chirurgien devant sa table d'opération. Ne pouvant se départir de son silence — le cérémonial du rite lui interdisait de souffler mot — il ne nous faisait pas moins sentir, à travers son mutisme, les effets de son impatience et de sa colère lorsque ses volontés tardaient d'être comprises de ceux qui l'escortaient. "Ouvrez cette porte ! semblait-il intimer ; soulevez ce papier ! sondez cette boîte !"

Nous le suivions frémissants.

Les portes semblaient céder d'elles-mêmes pour livrer passage à l'homme-dieu. Nous rivalisions de zèle pour prévenir ses ordres et lui ouvrir armoires, valises, boîtes à chapeaux dans lesquelles il promenait avec la flamme de sa bougie, la flamme de son regard. Parfois, il s'arrêtait, reniflant le bois, la pierre, tel un basset qui aurait flairé une piste et, prenant un air courroucé, il semblait nous dire : "Et ça !"

Nous tressaillions d'aise devant cette nouvelle exigence. Nous nous jetions sur les objets inertes qu'il pointait de sa flamme comme des chiens après à la curée, soulevant des cartons, démolissant des piles de linge.

Ah ! si seulement nous avions pu trouver une bouchée de pain pareille à celle étalées dans l'assiette de Simon Chinchon ; ah ! Seigneur, une seule bouchée de pain, fut-elle même réduite à une miette !

Après avoir inspecté tous les coins et recoins de nos quatre étages piqués de nombreuses fenêtres, en commençant par la cuisine pour finir par les combles, grand-père Simon soufflait son rat-de-cave dont il pressait ensuite entre deux doigts la pointe encore fumante de la mèche. Il bénissait les bouchées de pain de l'assiette qu'il remettait ensuite à sa femme. Et, ayant roulé sur elle-même sa mince et longue bougie, il la coulait dans une des poches de sa gandoura.

Cet holocauste pacifique devait être consumé par le feu, le lendemain, dès la pointe du jour.

Je n'arrivais jamais à me lever assez tôt pour assister à ce sacrifice. Aussi, courais-je au saut du lit demander à Celina comment elle avait brûlé ces bouchées de pain dont chacune me semblait avoir été un petit Isaac, pieds et poings liés sur un bûcher ardent.

"C'est bien simple", me répondait-elle, avec la suffisance d'un inquisiteur qui aurait célébré un autodafé : "J'ai fait un grand feu et je les ai jetées dedans" !

Me remémorant le sacrifice d'Abraham dont l'image figurait dans mon Histoire sainte, je me demandais innocemment, si on ne les avait pas d'abord immolées, ces bouchées de pain, avant de les livrer au feu !

*

Venait enfin la solennité du *séder*, cérémonie de Pessakh pour laquelle on nous avait contraints jusque là à vivre comme des bohémiens en voyage. O, cette table sur laquelle brassillaient le métal des couverts, le cristal des carafes ! Et ces fleurs, qui, à elles seules annonçaient la Pâque ! Celles que l'on achetait, modestes ; celles que les invités envoyaient, orgueilleuses et qui affichaient un nom !

Les serviettes s'ouvraient en éventail dans les coupes ou se rengorgeaient dans les assiettes comme des ramiers blancs. Et la porte sur la rue qui demeurerait ouverte dans l'attente du prophète Elie ! Voyageur errant, être surnaturel !

Je me l'imaginai débouchant des confins du monde et apportant du trouble dans cette fête. Il n'apparaissait point. Il aurait eu fort à faire s'il avait dû entrer dans toutes les maisons et occuper la place qui lui était réservée devant le traditionnel verre de vin.

Se déroulait alors tout un cérémonial qui avait ses lois, qui durait des heures, que nous étions anxieux de voir se déployer et qui finissait par nous excéder. C'était à qui se déroberait à la corvée des psaumes et des litanies. Si les grands réussissaient à se retirer l'un après l'autre sans trop attirer l'attention, les petits, eux, ne le pouvaient guère. Cloués à leur place, ils se demandaient pourquoi grand-père prenait plaisir à tant prier et chanter.

Se tournant un peu sur le côté, on présentait la pointe des doigts au mince filet d'eau qu'un serviteur laissait couler dans un bassin au bec effilé d'une aiguière. On partageait en deux une galette sans levain d'une blancheur d'albâtre et ronde comme la lune dans son plein. Une moitié était nouée dans une serviette pour rappeler ces pains d'affliction que les Israélites avaient emportés avec eux lors de la sortie d'Égypte. Cela formait une sorte de besace que chacun des convives devait tour à tour porter quelque temps sur l'épaule. Ce fardeau, personne ne le voulait. C'était à qui s'en déchargerait sur son voisin. Il ne tardait pas à faire le tour de la table pour échouer au plus jeune.

*

Et nous récitons l'*agadah*, le récit de la sortie d'Égypte, tout en broutant des herbes amères adoucies de *harosseth*. Certains passages de cette liturgie nous faisaient rire aux larmes sans savoir pourquoi. Mais Simon Chinchon veillait, grave, au haut bout de la table. Il lui suffisait d'un regard pour que tout rentrât dans l'ordre.

Il y avait pourtant un passage du texte où il permettait un certain relâchement. C'était celui où Pharaon ordonnait de jeter dans le fleuve tous les fils qui naîtraient mais de laisser vivre toutes les filles.

Pour taquiner grand-mère Celina nous disions d'une voix ferme tout justement le contraire. Simon Chinchon riait sous cape en lançant un regard furtif sur Celina qui faisait la moue. En vérité, elle attendait non sans impatience la lecture de ce passage que nous récitons tout exprès de travers car, avec nous, c'étaient les fils qui étaient épargnés et les filles jetées à l'eau ! Celina protestait contre notre malice qu'elle taxait de méchanceté par un "asi bivas vos !" qui signifiait : si vous croyez que je suis dupe ! Le décret de Ramsès était interprété par elle comme une preuve de la supériorité des femmes sur les hommes.

Un jour avant le terme de la Pâque, Zimbul et Saratchi la cuisinière commençaient à s'affairer, à se ronger d'inquiétude. Ne fallait-il pas songer à remballer la *loza* et à soustraire les ustensiles *cashar*, purs selon la religion, aux pollués, au *hametz* ?

Durant ce septième et dernier jour, on mangeait dans les plats ébréchés et l'on buvait dans des vaisseaux de souffrance. La solennité touchait à sa fin. Venaient les jours profanes, les jours sans auréole, les jours de tous les jours. Les couverts de vermeil étaient enveloppés un à un dans du papier de soie. Grand-père se hâtait de les porter le jour même au *Bedesten*, dans un coffre où ils étaient bien en sûreté.

Mais nous gardions longtemps devant nos yeux les éblouissements de cette fête de la libération et du printemps, en attendant l'an prochain qui devait nous ramener une fois de plus dans la Jérusalem de nos rêves.

*

Vers 1905, la Turquie était encore un immense empire. Harcelée par les Grandes Puissances qui voulaient son démembrement, elle avait à lutter à l'intérieur contre un parti révolutionnaire désireux de renverser le sultanat et contre certains Levantins qui formaient dans le pays une sorte de cinquième colonne. Il s'agissait de renverser "l'Homme malade" d'un croc-en-jambe bien appliqué.

Les ambassadeurs installés dans de somptueuses résidences au quartier franc de Péra, ne laissaient pas, par un déploiement de pompe outrancière et des manœuvres intimidantes, de faire accroire au padischah que les Puissances dont ils étaient les mandataires ne désiraient que son bonheur et le bien de son empire. Au vrai, ils ne cherchaient qu'à le desservir sur le champ de la politique internationale. Mais entre diplomates, tout n'était que ruse et duplicité. Ils ne faisaient que s'épier devant une proie vulnérable.

C'était aussi pour le pays et les mœurs turques une ère idyllique que Loti a décrite avec un rare bonheur.

Stamboul était une ville qui saignait au soleil couchant comme un bœuf qu'on égorge, où les clairs de lune étaient plus sereins que partout ailleurs, où les habitudes étaient douces, patriarcales, où de vénérables vieillards à la barbe de neige trouvaient plaisir à fumer le narguilé devant un horizon marin tout en sirotant du café. "Allah, puissant et miséricordieux" était bien une valeur réelle pour ces amants du *kief*, de la sérénité, de la détente, richesses plus précieuses que nos valeurs en bourse, nos doctrines stérilisantes, notre éloquence verbiageuse, notre culture d'hypertrophiés trépidants, notre science inhumaine et destructive de clercs vendus et de faux savants.

Ces bons vieillards, bien calés sur leur tabouret de paille se faisaient un devoir d'ignorer ce que nous appelons progrès, progrès mécanique. Ils ne partageaient pas notre soif morbide de sensations. Leur âme était pure comme cet œillet blanc qu'ils portaient souvent à leurs narines, non sans ivresse et dont le parfum leur faisait comprendre, face au ciel et à l'eau, la structure de cet univers de joies. Ils ne complotaient pas contre leur prochain, ils n'étaient point épris de lucre, mais tout entiers à l'heure présente, ils amassaient des richesses plus précieuses que les trésors des rois, des commerçants et des banquiers.

Quand ils entendaient le muezzin appeler à la prière, ils n'avaient que deux pas à faire pour se rendre à la mosquée proche. Et là, se baignant dans des fontaines d'eau vive, ils se lavaient le corps, prodrome de toute purification de l'esprit. Ils priaient en longues files, pieds nus sur des tapis de laine, dans des temples blancs et azurés où la lumière, tombant des coupoles, jouait avec les piliers revêtus de faiences et les ors flamboyants de la calligraphie arabe.

Rentrés chez eux, à l'abri des importuns et du bruit, ils dormaient comme l'herbe de leur cour, vénérés de leurs fils et craints de leurs femmes, en attendant de reposer dans la paix du Seigneur sur la colline d'Eyub.

Certes ils n'entendaient rien à la politique, ni au suffrage universel, ni aux louvoiments de nos hypocrites démocrates. Ce n'est point eux qui auraient pu concevoir des plans triennaux ou quinquennaux ; mais ils s'efforçaient de vivre en accord avec le voisin et de faire le bien. Que faisait l'Europe pendant ce temps-là ? Elle machinait, complotait, cabalait avec un cœur froid et des mains sales de cambouis. Fomentant des pogromes ou mangeant du curé, elle s'amusaient aussi à taper sur la tête du Turc.

*

La mer de Marmara a vu passer bien autre chose que des caravanes d'Anglais se rendant de Douvres à Calais et de Calais à Douvres, sous la conduite de Master Tempête. La mer de Marmara est une sirène aux yeux glauques qui ne permet à dame Lune que de jouer sur son dos lisse d'odalisque. Elle a bercé sur ses flots Byzance, Nova Roma, Constantinople, Dersaadet, Stamboul que les Turcs appellent aujourd'hui Istanbul. Elle a fait rêver empereurs et dieux païens et chrétiens jusqu'à ce que Mahomet II, livrant une bataille gigantesque contre la Lune — les Turcs sont jaloux en fait de maîtresses — lui vitriola le visage pour la réduire à la portion d'un croissant. C'est ce même croissant qui donnait à Stamboul cette splendeur qu'on lui connaissait, prodiguant sur lui silence et féerie. Mais la Lune éborgnée criait vengeance, Désespérant de ne pouvoir emporter la Marmara dans sa course, elle attira vers elle les fez et les *kalpaks* des Turcs. Voilà comment ceux-ci se virent un jour contraint de porter nos vulgaires chapeaux !

Je veux parler du faste et de la grandeur de Stamboul, de ses origines princières, de sa splendeur disparue. On ne déplorera que mieux ses malheurs et l'on comprendra ces Turcs du bon vieux temps respectueux du passé et soucieux de conserver à Byzance sa virginité première. C'est ce qui fit dire à Loti :

Dès qu'on a quitté, pour arriver chez eux, notre Occident de doute et de cynisme, de tapage et de ferraille, on se sent comme baigné de paix et de confiance, on croit avoir remonté le cours des temps jusque vers on ne sait quelle époque imprécise, voisine peut-être de l'âge d'or.

*

Le 17 janvier 385, Théodore le Grand partage son empire. Constantin fonde l'empire romain d'Orient et choisit pour capitale de la nouvelle Rome cette ville assise entre le bleu du ciel et de l'onde. Pallas Poliouchos devint la Panagüia Poliouchos ; le génie ailé de Sténia devint l'archange saint Michel. La nouvelle religion était le christianisme, mais les mœurs et les goûts restèrent païens. La croix de Jésus, la Vierge de Moïse furent toujours les trésors de l'Empire et on montrait même en certaines églises le lait de la Vierge. C'était un lait qui ne devait pas tourner toutes les vingt-quatre heures ! Mais à l'ombre de la croix naît l'art byzantin. Sainte Sophie escalade le ciel à la gloire de la Sagesse éternelle.

532 ! Justinien veut que cet édifice soit insurpassable. Il dépense pour sa construction des milliards. Les villes antiques se dépouillent de leurs richesses pour l'embellir. Le temple d'Ephèse fournit ses colonnes de porphyre arrachées au temple du Soleil. L'humanité a toujours vécu de rapine. Cinq années de travaux accablants font Justinien s'écrier : "Salomon, je t'ai vaincu !"

1204 ! quatrième croisade. Désireux d'établir sur son trône Isaac l'Ange, les Croisés saccagent Byzance. Les autels de Sainte Sophie sont éventrés. Les croix d'or, pesant plusieurs quintaux, converties en monnaie, les mausolées ouverts à coups de hache. Les barbares sont comme des filles de joie dont l'œil morne est attiré par tout ce qui scintille. On arrose de pétrole la ville ; on l'embrase. La cité dont Villehardouin dit que devant elle "il n'y eut si hardi à qui la chair ne frémit" n'est plus qu'une morte splendide qui se consume serrée dans ses bandelettes de feu.

*

Que font les Turcs au lendemain de la prise de Constantinople ? Ils relèvent la ville ravagée et y construisent 2446 mosquées, 266 couvents et une multitude de fontaines.

Les mosquées n'étaient point ces obscurs lieux de prière où les fidèles sont assimilés aux piliers froids qui en soutiennent les voûtes, hantés de ces pieuses femmes qu'on nomme ironiquement punaises de sacristie. La femme turque, elle n'y allait que rarement car, dit un derviche : "La musulmane peut aller à la mosquée mais son logis lui convient mieux". Ainsi, la célèbre Süleymaniye sur le sommet d'une colline dominant la Corne d'or, était une ville dans la ville avec sa ceinture de platanes, son hospice, son asile, son bâtiment universitaire, son *imaret*, son hamam, sa nécropole. Les mosquées nourrissaient près de 60.000 déshérités. On leur servait deux plats chauds et du pain. Mais elles n'étaient pas la providence des seuls pauvres. A l'ombre des minarets, fuseaux de lumière, roucoulaient des nuées de pigeons que les fidèles nourrissaient. Les mosquées fournissaient aussi la pâtée aux chiens errants dont le nombre excédait plusieurs milliers. La Beyazid Cami leur distribuait du pain tous les vendredis. Ils accouraient des quartiers les plus reculés, fidèles au jour et à l'heure.



Tenant le milieu entre le chacal et le loup, ces bohèmes de la race canine ne pouvaient vivre à l'état de domesticité. Gavroches, il leur fallait fouler le pavé pointu et se vautrer dans la fange des rues au milieu desquelles des filles, assises sur des chaises, se disputaient les passants.

Sobres, industriels, doux envers les autochtones, hostiles aux pègrins, ils formaient dans chaque quartier une république une et indivisible. Si l'un d'eux venait à franchir les frontières fixées par les traités qu'en bons chiens ils n'avaient pas manqué de signer, c'étaient des clameurs à rendre les gens sourds.

Mais à l'encontre des chefs d'armée qui envoient les "petits soldats" rejoindre la clique des gueules cassées, c'étaient aux généraux-chiens à se mesurer ensemble et à vider leur querelle, tandis que la plèbe canine attendait en bon ordre l'issue de la bataille. Le vaincu se prosternait, le train de derrière fléchi dans la vase. Après quoi il pouvait, à son gré, s'en aller ou rester. Le vainqueur se contentait d'arroser copieusement sa victime...

Un médecin smyrniote m'a conté qu'il avait trouvé un jour, allongé devant sa porte, un chien qui s'était foulé une patte dans une de ces batailles homériques.

Examen fait, le praticien plâtre le membre brisé et l'animal put ainsi prendre part à un combat d'où, cette fois, il sortit triomphant. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsque six mois plus tard, il le vit revenir suivi d'un autre chien qui paraissait atteint de la même infirmité dont il avait été guéri. L'ancien malade, frétilant de la queue présentait au médecin son compagnon blessé...

L'Europe entière s'émut au sujet de ces chiens. Elle présenta divers projets pour leur suppression. Les Turcs se montrèrent hostiles à ce massacre. Ils prétendaient que c'était un crime de détruire ce que Allah tenait à voir se multiplier. De plus, ne débarrassaient-ils point les rues des immondices ? Mais dans ce raisonnement je vois le respect d'une tradition que les vaincus transmettent aux vainqueurs.

Au lendemain de la chute de Constantinople, Mahomet II prit pour insigne le croissant de Diane, emblème de Byzance. Et les bêtes aimées de la Chasseresse furent respectées en témoignage de vénération pour elle.

La vie des bons musulmans se passait au pied des mosquées. Et près des cafés, des fontaines qui les environnaient, ils coulaient des heures tranquilles devant la mer et le rideau sombre des cyprès.

L'eau n'est-elle pas porteuse de vie ? N'y a-t-il pas de l'eau dans la sève et dans le sang ? Imbus de cette vérité, les Turcs multipliaient les fontaines. Des vers gravés en lettres d'or dans le marbre alignaient leur calligraphie fluide.

*

"Dieu étant beau aime le beau" proclame la doctrine islamique. Aussi l'intérieur des sanctuaires offre-t-il un luxe sobre et raffiné. Des carreaux de faïence aux harmonies éclatantes revêtent les murs où grenades et coings, renoncules et tulipes s'entremêlent. On se croirait dans une volière où chantent des *bulbuls*, rossignols du paradis.

Le soleil pénétrant par les ouvertures de la voûte d'où descend le lierre des lustres, réchauffe les pupitres en bois de sycomore où les Korans dorés demeurent bras tendus !

Lustres, arbres féconds qui présentent dans le feuillage de vos branches des fruits de verre, mains de lumière prêtes à caresser les fidèles !

*

Dire que les Turcs n'ont pas été des artistes serait leur faire injure. Ils ont substitué à l'art du poète en chambre, une beauté d'inspiration susceptible de concilier la majesté avec la grâce.

Heureusement qu'ils n'ont pas encore tous "évolués" malgré le vilain chapeau qui leur fut imposé et dont certains s'en couvrent le visage jusqu'au menton ! On rencontre souvent dans les ruelles de l'antique Stamboul de petits vieux qui s'en vont, barbe au vent, le pantalon rapiécé, la chemise en lambeaux. Les mêmes marchands ambulants qui mettaient du pittoresque dans ces rues six fois centenaires, circulent toujours sur les durs pavés, seuls ou tirant leur cheval par la bride. Ils vont criant : *Ekmekçi ! Yağcı ! Gazcı ! Balıkçı ! Simitçi !* dans la désolation d'un paysage si peu touché par notre civilisation qu'on croirait feuilleter de très vieilles estampes givrées.

Loin de croire que les Turcs ont semé la barbarie en Orient, il faut reconnaître qu'ils ont été, au contraire, la sauvegarde de ce qui faisait le charme de la vie antique : culte du beau, loyauté, respect chevaleresque pour les hôtes. Ils ont fièrement lutté pour que Constantinople ne devienne une succursale de Krupp ou du Creusot. Aux cheminées d'usines, ils préférèrent longtemps le fût élancé des minarets que l'on entourait, les nuits de Ramadan, d'un bracelet de feux. Pas d'électricité mais, sur Byzance, la lumière des constellations ; pas de tramways, mais des caïques filant comme des flèches. À chaque pas, Vénus, Vénus sortant de l'onde !

Un matin, les vieilles murailles furent éventrées pour permettre aux voyageurs de l'Orient-Express de voir la mer à travers les brèches. Le château de Sept-Tours devint une usine à gaz. Les Turcs ne consentirent à ces dévastations que la mort dans l'âme. Ces concessions ne leur épargnèrent pourtant point les sarcasmes des Européens qui persistaient à voir en eux des êtres arriérés. La doctrine spiritualiste des musulmans ne pouvait résister longtemps au virus occidental et résoudre la fameuse Question d'Orient. Il a fallu l'audace d'un Mustafa Kemal pour crier : la Turquie aux Turcs !

Mais qu'est-ce que la Question d'Orient ? Ce sont les ennuis de toutes sortes que les puissances européennes infligèrent aux Turcs pour leur ravir Constantinople. Six siècles d'attente aux portes de la ville sacrée leur fit voir rouge. La guerre de 1914 est née de là. Naturellement ces Puissances n'affichèrent pas leur intentions. Elles firent croire à la chrétienté qu'il s'agissait de la sauvegarde des Lieux-Saints alors entre les mains des Infidèles. Mais la vraie cause de ces machinations cachait un motif d'ordre purement

stratégique et commercial ; stratégique, car l'admirable baie de la Corne d'Or pouvait abriter toutes les flottes du monde réunies ; commercial, car il s'agissait d'écouler dans un Orient jusque là réfractaire à toute colonisation, jouets de Nuremberg, pianos mécaniques, bibles et phonographes, sardines à l'huile d'olive vierge et actrices de la classe 606. Cela, les padischahs théocrates et sultans rouges ne le voulurent jamais.

Sur la fin de la première guerre mondiale, les Turcs, voyant qu'on cherchait à les éliminer de la carte européenne s'écrièrent : "Eh quoi ? va-t-on nous empêcher de rester chez nous ? Changeons de tactique ; renversons la vapeur. Nos bons amis veulent loger leurs bateaux dans la Corne d'Or ; faisons-y d'abord entrer les nôtres. Nos fez rouges les aveuglent ; jetons-les à la mer !" Et du soir au matin, il se fit en Turquie une telle consommation de chapeaux que l'ambassadeur de France à Constantinople télégraphia au Quai d'Orsay : "Gros à gagner ; envoyez chapeaux !" pour des raisons autres que celles de son prédécesseur qui mandait quelques années auparavant : "Sultan malade ; braquez vos canons sur Yıldız !"

*

Maints touristes ont fait une peinture flatteuse de la ville des califes ; d'autres en ont paru moins enchantés. Ne voulant pas donner prise à ce dicton qui dit "A beau mentir qui vient de loin", je veux vous faire voir Constantinople avec vos yeux.

*

Imaginez que Paris avec ses banlieues fût une ville entourée de grandioses remparts, que ses rives fussent semées de palais, de coupoles caparaçonnées de plomb et surmontées d'un *alem* d'or, qu'au lieu de cheminées d'usines vous n'avez partout que des hampes d'ivoire surmontées de fer de lances, des églises comme à Venise, des *konaks* et des *turbes* ; que l'étendue allant du bois de Boulogne au bois de Vincennes fût un cimetière tout grouillant d'herbes hautes et de marguerites, parcourue de longues théories de femmes voilées aux *çarşafs* couleur des nymphéas que peignit Claude Monet ; que les promeneurs du dimanche demeurent tout à coup comme pétrifiés sur pièce dans leurs attitudes diverses, prennent racine, se couvrent de verdure et vous aurez une image de ces stèles funéraires envoûtées par le chant des corbeaux qui nichent dans les hautes futaies. Figurez-vous une ville très antique pleurant de misère à l'ombre de ses monuments altiers, peuplée de gens de toutes les races et de toutes les couleurs, où les bizarreries des costumes et des langues fusionnent sans se heurter, où tout n'est que fêtes, processions, enterrements, désespérance et joie ; où les prières se mêlent aux malédictions, où durant les hivers le vent hurlant comme en Bretagne ou dans les Flandres a la mer pour cible ; une ville de caquets et de colifichets, bercé par la voix grave

des *papas*, les rondes des derviches dans les *tekkes*, les chants nasillards des phonographes à pavillon de cuivre, les orgues de Barbarie couvertes de miroirs où se reflètent, dans le cadre d'un ciel séraphique, des bourgeois en stamboulina et lunettes d'or, coiffés du traditionnel fez écarlate, regagnant leur logis à cheval à l'ombre d'un parasol. Voyez ces bouchers ambulants qui vendent des têtes de mouton enfilées avec leur laine le long d'une perche, ces camelots crier leur marchandise en cinq langues. Imaginez cette ville sans éclairage, sans théâtres, sans téléphone ni métro, parcourue par des portefaix aux reins carrés qui transportent des pianos sur leur dos, sertie de mâts, de voiles et de navires. A la tête de tout ce peuple, irrespectueux des lois et se gouvernant selon son bon plaisir, au lieu d'un Président, esclave d'un protocole, un Sultan, ombre de Dieu sur la terre, unique amant, à la fois aimé et maudit, de plus de mille femmes cloîtrées, chantant comme des serins en cage ; voilà ce qu'était Constantinople environ l'année 1900.

*

Quelque chose pourtant mérite d'être rapporté plus au long : ce sont les fameux incendies desquels on pourrait dire qu'ils mettaient sur pied une bonne moitié de la ville tandis que l'autre moitié quiéttement dormait. Le peuple naïf les appelait *patlican yanginlari* (incendies d'aubergines) parce que leur fréquence concordait avec l'accablante canicule où les aubergines mûrissent. On en voyait éclater deux, trois en même temps.

Les veilleurs de nuit ou *bekçi* qui frappaient les heures en battant le pavé de leur bâton ferré, jetaient le cri terrifiant : *Yangın var !* Il y a le feu !

Alors on voyait apparaître aux fenêtres des têtes coiffées d'un bonnet de nuit qui demandaient respectueusement : "*Bekçi Efendi, yangın neredede ?*", monsieur le veilleur de nuit, où est le feu ? *Istanbulda, Mevlevi Hane Kapuda !* hurlait en courant l'homme de garde. On refermait la fenêtre et l'on se recouchait. C'était si loin ! Ce n'était que la boutique d'un arrière-neveu qui brûlait !

Une heure après, l'homme, habillé d'une peau de bique et armé toujours de son bâton ferré (*sopa*) réveillait à nouveau le quartier rendormi d'un *Yangın var !* tonitruant, plus alarmant que le premier. On avait à peine le temps de sauter du lit. Le feu était dans votre propre maison !

On criait, on s'arrachait les cheveux, on s'enveloppait de draps, de couvertures et l'on descendait par les fenêtres bahuts, sièges, divans.

Les amateurs de bals des quatre-arts qui cherchent dans une nuit d'orgie à reconstituer certains tableaux de la Rome païenne, auraient dû aller là pour s'inspirer. Ils y auraient vu des pompiers, torse nu, soufflant et courant comme des forcenés.

Desdur ! (arrière), criaient-ils. Quel miracle voulaient-ils opérer, et par l'intercession de quels saints ?

Ils portaient à quatre sur l'épaule un bijou de pompe, d'une contenance de vingt seaux d'eau, toute étincelante, toute fringante, toute scintillante, toute sautillante au rythme des clochettes qui la garnissaient. Ruisselants de sueur, ils brandissaient des torches dont les flammes folles menaçaient de mettre le feu à la pompe ! On lançait par la fenêtre le fauteuil du grand-père en attendant que la maison s'affaise dans un fauteuil de cendres. On entendait vrombir des clairons que les flammes rôtaient. Toute une population convertie en *hamals* courait par les rues, crachant du turc, du grec, de l'arménien, du judéo-espagnol, impuissante devant cet ouragan de feu.

L'incendie une fois éteint — il durait de un à deux jours car on laissait brûler tout ce qui pouvait brûler — on voyait se dresser sur les cendres chaudes et les tisons de cette Byzance-Herculaneum de hautes cheminées au milieu des ruines fumantes. C'est à leur pied que les membres errants d'une même famille venaient s'asseoir pour manger un pain qu'ils mouillaient de leurs larmes.

*

L'administration ottomane vivait sous le régime du bakchich. Le bakchich était un Sésame ouvre-toi toujours infaillible. Les fonctionnaires mal payés ou dont les traitements étaient arriérés se rabattaient sur cette manne pour subsister. La police était mal assurée. Sortir la nuit sans escorte ou sans armes était aussi hasardeux que de s'aventurer après minuit dans les ruelles étroites de la Rome antique. La chaussée était infestée de mauvais sujets toujours à l'affût. Et il y avait les chiens, les fameux chiens hurlant à la mort qui barraient la route, prêts à mordre le piéton au jarret ou à lui sauter à la gorge.

La garde était montée par les veilleurs de nuit avec qui, déjà, nous venons de faire connaissance. Pour s'assurer que ces gardiens d'opérette ne s'étaient pas endormis à leur poste, un coup de sifflet strident lâché par un agent de police striait la nuit. A cet appel, le *bekçi* devait répondre de deux coups frappés sur le pavé. Au début de leur séjour, les étrangers se plaignaient que ce casse-tête les empêchait de dormir. Ce n'était point l'avis des autochtones pour qui ces décharges assuraient la tranquillité de leur sommeil. Bien des fois, Celina, devisant avec Saratchi, notre cuisinière s'étonnait de n'avoir pas perçu comme de coutume le fracas que faisaient ces grands diables de *bekçis*. Elle n'était pas loin d'attribuer cette anomalie à un affaiblissement de sa santé auquel il fallait pourvoir.

*

Ces éclaircissements ne sont pas inutiles si l'on veut comprendre la série de vols avec effraction dont nous fûmes victimes de la part de quelques compagnons de la pince et du croc. Le fait est que les cambrioleurs avaient été mis au courant — nous ignorions par qui — des richesses que nous cachions

sous les fauteuils et les canapés, recouverts de housses, du grand salon. Une nuit, ils firent main basse sur tous ces objets de valeur tandis que la maisonnée plongeait dans un profond sommeil. Comment réussirent-ils à s'introduire chez nous ? Ce nous fut toujours une énigme. Les portes avaient été dûment fermés à clef et consolidées de leurs barres. Le salon en question, agrémenté d'un balcon, avait plusieurs fenêtres pourvues de volets de tôle. Mais, cette nuit-là, Simon Chinchon avait négligé de la fermer.

Ce balcon surplombait la rue d'une hauteur de six ou sept mètres. Il avait fallu user d'une haute échelle. Les objets qui nous furent ravis étaient si nombreux et, en partie, si volumineux, qu'il avait fallu à messieurs les cambrioleurs un temps bien long pour les emporter. Et ce qui nous intriguait le plus, c'était que personne n'avait rien entendu. Chacun de nous avait dormi d'un sommeil de plomb.

Ayant vidé le salon des tapis et de l'argenterie qu'il renfermait, les audacieux mandrins se glissèrent dans la chambre à coucher de Celina et de Simon et firent main basse sur le contenu de deux placards emplies de vêtements, de pelisses, de fourrures.

Il semblerait singulier qu'une garde-robe si fournie ait pu appartenir à un seul couple. En ce temps-là, lorsqu'on se mariait, on se faisait faire un trousseau abondant devant suffire pour toute une vie, et c'est rare qu'on achetât par la suite un seul mètre de tissu ou de dentelle. Ce trousseau qui gagnait en importance avec la fortune des conjoints, se rehaussait de plusieurs objets de prix. Les familles se faisaient un point d'honneur de ne pas lésiner sur le nombre et la beauté des pièces qui la composaient, pièces qui, exposées quelques jours avant les noces dans la demeure de la future épouse, témoignaient de son rang social.

*

Celina et Simon Chinchon dormaient dans un vaste lit vénitien où sommier, matelas, couvertures et courteline s'étagaient comme l'architrave, la frise et la corniche d'un temple.

Le grand maître du logis auquel tous devaient respect et soumission, n'enfilait pas comme nous tous pour se mettre au lit, une de ces encombrantes chemises de nuit dans lesquelles nos pieds s'empêtraient, mais il conservait pour dormir son caleçon de fin lin et sa flanelle sur laquelle il endossait un gilet de piqué blanc où, dans une des boutonnieres, il passait la grosse chaîne d'or de sa montre. Ainsi donc vêtu comme un oignon, car il était frileux, et coiffé d'une *carapoussa*, long bonnet de coton terminé par une houppe où ses oreilles se trouvaient emprisonnées, il se glissait dans les draps.

La tabatière garnie de brillants, qu'il avait coutume de placer dans une des quatre poches de ce gilet ainsi que la lourde chaîne d'or avec sa montre lui furent subtilisées aussi aisément que s'il les avait mis sur son vide-poches. Ainsi donc, les brigands avaient effleuré le cœur même de Simon qu'ils auraient percé s'il avait esquissé le moindre geste.

On ne pouvait expliquer cette léthargie dans laquelle lui et sa femme étaient tombés sans le secours d'un narcotique. Autrement, Simon qui avait l'ouïe des plus fines, n'aurait pas manqué de surprendre les criminels qui, non contents de vider le salon avaient osé s'aventurer jusque dans les étages supérieurs où toute la famille reposait.

Ils emportèrent un riche butin, raflant bijoux, habillements, tapis. Ce qui leur avait paru intransportable gisait dans un tel désordre qu'on aurait pu croire une descente de police. Je le répète, tout le monde avait dormi d'un sommeil de mort. Avions-nous été enchantés, victimes d'un maléfice ?

*

Lorsque nous nous éveillâmes l'un après l'autre les pendules sonnaient midi. De mémoire d'Elias et de Simon, jamais ils ne s'étaient levés si tard. Les deux hommes avaient laissé passer l'heure où, suivis d'un domestique, ils allaient s'approvisionner chez leurs fournisseurs.

Un tremblement convulsif secoua les habitants de la grande maison de marbre lorsque les fumées de la torpeur se dissipant, ils se rendirent compte du malheur qui leur était arrivé.

Simon Chinchon exhuma d'un lieu connu de lui seul un registre où toutes les richesses de la famille étaient inventoriées. Il y biffa, brisé par l'émotion, tant de biens qu'on ne reverrait jamais plus : quatre pelisses en sconse, cinq fourrures en peau d'hermine, sept en astrakan, quatre douzaines de couvert en vermeil, deux services à thé en argent, sept bassins en or ouvré, trois bracelets cordouans de l'époque des Ommeyades, deux pendeloques de diamants, bijoux de l'art vénitien, deux rivières du temps d'Isabelle, un olifant d'ivoire byzantin, toute une collection de bagues, d'émaux, de bérils, une bourse de cuir contenant huit cent napoléons, six tapis de Smyrne dont l'un faisant six mètres sur quatre, cinq carpettes persanes et des broderies en grand nombre. C'étaient là des richesses stables, que l'on se transmettait de génération en génération, patrimoine hérité des lointains aïeux, fruit de l'épargne et du travail.

*

Ce vol fut rapporté comme de juste à la police, car la police ne poussait pas l'enquête jusqu'à venir sur les lieux du délit. On distribua de substantiels bakchichs en proportion de la valeur des effets dérobés. Et l'on promit plus encore si le moindre objet était retrouvé. Alors quelques hauts fonctionnaires feignirent de se mettre en branle. De coupables, point ; et l'on ne trouva pas le moindre brimborion. Nous les en fîmes quittes.

La rue Büyük Hendek où nous habitions était un lieu assez isolé où, la nuit tombée, il fallait payer de sa personne. Constantinople ne connaissait point la vie nocturne des autres capitales. Tout était ténèbres et terreur sous les étoiles. Seules les principales artères étaient éclairées de quelques papillons falots et clignotants.

Nul, fût-ce même pour porter secours à un malade ne se serait aventuré seul à traverser ces vastes champs couverts de cyprès en bataille et semés de tombes, pour frapper à la porte d'un médecin. Pour ce faire, on préférerait attendre prudemment les premières blancheurs de l'aube.

Nos voisins, les Papayanopoulos, nous dirent bien qu'ils avaient vu la nuit du vol des gens se montrer fort affairés autour de nos tapis qu'on lançait par nos fenêtres dans la rue tandis que des silhouettes se profilaient sur les stores tendus, une bougie à la main. Mais comme toutes ces personnes, sans doute pour donner le change, portaient le tablier vert des valets de chambre et travaillaient sans gêne ni précaution aucune, ils avaient pensé que nous avions délibérément choisi cette heure insolite pour faire battre nos tapis. Telle était l'insouciance et la naïveté des esprits de cette époque. Par contre, les Demirdjian nous confièrent qu'ils s'étaient bien doutés que quelque chose d'anormal était en train de se passer chez nous. Mais ils s'étaient abstenus de toute immixtion, par crainte de représailles.

Grande, en effet, était la peur que les brigands inspiraient à la population nocturnement vouée à leurs méfaits. Le bruit courait même que toutes ces bandes opéraient en rapport étroit avec la police, qu'il existait un pacte entre elle et le peuple du bague qui, libéré la nuit, pouvait se livrer à des œuvres de banditisme, à condition de réintégrer la prison à l'aube. Le butin enlevé était honnêtement partagé avec les représentants de l'ordre.

Malheur aux truands qui travaillaient pour leur compte ! Ils étaient pris au filet, roués, estropiés, étranglés ou pendus et leur cadavre jeté à la mer. Voilà pourquoi, la nuit venue, on se gardait bien de mettre son nez à la fenêtre. Toutes les baies étaient garnies de grilles ou de solides volets de tôle ; toutes les portes bardées de fer et munies de verrous de sûreté. Ne pouvant compter sur les services de ces messieurs du guet, on ne manquait pas de prendre toutes les précautions utiles pour assurer sa maison et ses biens.

Mon frère Marcel qui fréquentait la Burgerschule devait se rendre à cette école de fort bonne heure. Un matin, il s'aperçut que la serrure de la porte d'entrée avait été forcée au cours de la nuit. Cette porte n'avait point cédé grâce aux deux barres de fer qui la consolidaient. Vu les taches de sang qui s'étoilaient sur la perron, les malfaiteurs avaient dû se donner sur les doigts. En ce temps-là, l'identification des criminels par la dactyloscopie n'était pas encore entrée dans les mœurs. Nous nous consolâmes en pensant qu'ils avaient pu attraper le tétanos...

*

Une autre incursion eut lieu chez nous par un hiver des plus rigoureux. Je ne puis dire pourquoi nous recevions ce soir-là. Les visiteurs accrochaient leurs pelisses et leurs manteaux à des patères dans le corridor. La réception avait lieu dans les pièces du rez-de-chaussée où, en raison du froid, les portes demeuraient fermées. Un des derniers venus avait été notre cousin, le dentiste Jacob Calderon.

Je le vois encore se défaire précipitamment de son paletot — il était semble-t-il en retard — et l'accrocher, faute de place, par dessus les autres manteaux. Sa longue taille, son teint mat, ses cheveux et ses favoris d'un noir anthracite juraient avec la matteté de sa chemise empasée. Et je me souviens avoir fait instinctivement un rapprochement entre la symphonie blanche et noire de sa silhouette et le corridor, où les murs couverts d'habillement sombres contrastaient avec le dallage de marbre qui le pavait.

Dès qu'il disparut derrière la porte dont les battants se refermèrent brusquement l'un sur l'autre, je descendis dans la cuisine, histoire de me dégourdir les jambes. Quand je remontai dans ce corridor que j'avais quitté quelques minutes auparavant, je vis les battants s'écarter à nouveau et le même cousin Jacob se diriger à grandes enjambées vers la sortie.

Il recula devant les portemanteaux vides et revint sur ses pas, criant comme si on l'écorchait : "Au voleur !"

Tout le monde déboucha en trombe pour voir ce qui était arrivé. Les vestiaires ne présentait plus que des patères nus. Qui l'avait dépouillé ? La porte d'entrée était béante sur le brouillard qui couvrait la ville. On se précipita dehors. Il n'y avait pas âme qui vive. On referma la porte, crainte de pis. Revenus de leur émotion, nos hôtes écourtèrent leurs adieux pour regagner vite leur logis.

*

C'est dans une de ces pièces du rez-de-chaussée où les visites étaient reçues que Celina Chinchon aimait passer ses après-midi, parée de tous ses atours.

Son plaisir se bornait à prendre place sur un des sofas tendus de tapis qui couraient le long du mur et à regarder par la fenêtre. Le moindre changement dans le spectacle habituel de la rue suffisait à la distraire. Elle s'amusait à voir, juste à sa gauche, à l'endroit où la rue Büyük Hendek coupait la *cadde* abrupte qui dévalait de la rue Kabristan à la rue Hacı Musa, les tramway à chevaux relayer. Les conducteurs, mal entraînés, ne savaient pas se servir de leurs freins ou les freins n'obéissaient pas au gré des conducteurs, de sorte qu'il ne se passait pas un seul jour sans qu'une voiture ne déraillât.

Tout le monde alors descendait. On essayait de relever les cheveux ruant dans les brancards, à coups de pied ou en leur allongeant des coups de fouet. Le nez de ceux qui contemplaient ce singulier spectacle paraissait tantôt s'allonger, tantôt se raccourcir, à l'ombre du fez écarlate, soit qu'ils regardassent béatement à leurs pieds ou portassent leurs yeux au loin, sur les pentes abruptes du Küçük Mezaristan qui, fourrées de cyprès dévorants et de tombes rutilantes renvoyaient, comme de profonds miroirs, le soleil, vers la Corne d'Or.

Ces relais qui se produisaient tous les quarts d'heure lui servaient de passe-temps et même de divertissement. Et tandis qu'elle scrutait les allées et venues des passants de ses petits yeux de taupe engoncés dans leurs rides, elle fredonnait sans arrêt une romance ancienne lui venant de ses lointains aïeux, comme si la vieille femme d'aujourd'hui voulait bercer l'enfant qu'elle fût autrefois.

Tout lui était prétexte à moquerie. Si un Européen, un *franco*, retirait son chapeau pour saluer, elle murmurait, malicieuse : "Voilà encore quelqu'un qui vient de vider son pot de chambre !"

Satisfaite de cette impertinence, elle riait aux éclats.

Le fez, coiffure traditionnelle des Osmanlis, lui paraissait seul convenir à un mâle digne de ce nom. Les couvre-chefs francs lui semblaient, par contre, le comble du ridicule. Ils ne pouvaient couvrir que des succubes ou des androgynes. Elle s'intéressait à l'arroseur braquant vers le ciel sa lance de bronze d'où sortait un jeu crépitant qui, après avoir balayé la cime des cyprès, venait s'abattre sur le sol en flagellant la poussière.

Celina était goutteuse. Je l'ai toujours connue sautillant comme un kangourou. Il lui fallait du temps pour traverser une chambre en boitant tout bas. A côté d'elle qui faisait la tortue, je me croyais être un lièvre !

Elle ne sortait jamais pour faire une promenade, mais seulement pour rendre la visite à une amie de Zimbul Calderon ou à la mère de celle-ci, vieille femme, une verrue à la joue. Pour ce, elle se confiait au bras de Saratchi la cuisinière qui, à cette occasion, faisait un brin de toilette et enserrait ses longues tresses dans un *yemeni* de voile mauve bordé de paillettes de clinquant. Cette sortie à côté de sa boiteuse maîtresse ne lui était point désagréable. C'était de l'ébattement plutôt qu'un sujet d'ennui. Pareillement pour se rendre au temple, aux grandes solennités juives, elle avait recours aux bons offices de sa servante, toute résignation. La traite était bien longue pour ses forces. Mais elle se faisait un point d'honneur de ne point défaillir en cours de route.

Quittant la maison bien avant Simon Chinchon, elle arrivait à la synagogue longtemps après que l'office eût commencé. Elle ne savait du rituel que les oraisons les plus sommaires, celles surtout par lesquelles on fait acte de contrition et demande à Dieu de laisser pleuvoir des faveurs sur nos têtes.

Humblement tapie dans un coin de la tribune des femmes, elle ponctuait les longues lectures de la loi et la récitation du saint Kaddish d'"aman" vibrants qui, prononcés avec ferveur devaient, dans son esprit, suppléer à son incapacité totale de lire ou de comprendre un texte sacré. Il lui suffisait de voir l'officiant élever le rouleau de la Loi au-dessus de la tête des fidèles pour que ses ravissements n'eussent point de bornes.

*

Lorsque, obstiné à lui faire rabattre de ses désirs, de ses espérances, Simon Chinchon humiliait Elias Calderon, son gendre, celui-ci, piqué dans son amour-propre, ne manquait pas d'insinuer que l'infirmité dont souffrait Celina n'était pas due à la goutte uniquement, mais bien plus à une chute qu'elle avait faite dans l'escalier une nuit d'hiver, escalier que, pour des raisons de sordide économie, Simon avait laissé plongé dans les ténèbres.

Il se peut que cette calomnie fût loin d'être gratuite. Simon Chinchon ne s'efforçait-il pas de pratiquer certaines disciplines morales ? Il avait en particulier un penchant pour l'épargne qu'il aurait voulu voir s'étendre à toute la famille dont il était le pilier. Il ne perdait point de vue l'établissement de ses petites-filles à qui il fallait constituer une dot en rapport avec leur rang. Enfin, une personne de sa condition se devait, pensait-il, de mener bien sa barque et laisser à ses descendants un héritage substantiel. Il se peut aussi, qu'ayant mal auguré du caractère de son gendre qui, pour gâter sa progéniture n'hésitait pas à manger son blé en herbe et à se ruiner en dépenses voluptueuses, il fût, par contrecoup, d'une parcimonie qui pouvait paraître exagérée. Cette volonté d'économie était si grande, qu'il ne souffrait point qu'il se perdît le moindre croûton ni qu'on vidât le marc de la cafetière sans avoir servi au moins deux fois.

Il avait imaginé, pour l'arrosage du jardin un expédient qui lui permettait d'avoir de l'eau sans bourse délier. A cet effet, il avait installé un tonneau pansu où il laissait tomber l'eau d'une conduite goutte à goutte. Il avait constaté que des quantités de liquide aussi minimes ne faisaient que glisser dans le rouage du compteur sans l'actionner et, par conséquent, sans laisser trace de leur passage. Et de frustrer ainsi, tout en étant en règle avec sa conscience, la Compagnie des Eaux, pour le plus grand bien des fleurs qu'il plantait et de ses rosiers, riches en escargots et en roses rubicondes.

Cette eau où se reflétaient les arbres enrobés de ciel et dont la surface se ridait avec chaque goutte qui fuyait du robinet, était pour moi comme un miroir ardent. Je m'abimai au bord de ce fût à contempler des heures les efforts de quelque fourmi luttant désespérément pour trouver refuge sur un brin d'herbe, triste image, pensais-je, de l'homme qui se débat dans un milieu qui lui est hostile.

Pour Simon Chinchon, le moindre lumignon qu'on brûlait pour aller se coucher lui paraissait se consumer en pure perte. Ce n'est qu'après que sa femme se fût cassé la jambe qu'il permit qu'on accrochât au deuxième étage de notre maison une petite lampe à pétrole, dont Elias Calderon essayait en vain de remonter la mèche que Simon rabaissait aussitôt à la hauteur qu'il avait invariablement fixée.

Ce règlement était un sujet continu de friction entre les deux hommes. Simon Chinchon montrait tellement bien qu'il tenait à être obéi que son gendre finissait par courber la tête et se contenter de quelques protestations rentrées qui finirent avec le temps à se convertir en hostilité sourde, en un ressentiment qu'Elias ruminait à haute voix dans son sommeil hanté de mauvais songes.

"Jusques à quand, se demandait-il, mes désirs seront-ils contrecarrés ? Quand pourrai-je vivre à ma guise, allumer le poêle quand il me plaît, m'éclairer comme Dieu le demande ? Quelle existence que celle où il faut constamment compter les morceaux que l'on porte à sa bouche ! S'il m'est donné un jour de mener la barque à mon tour, je lui montrerai à ce grigou, à ce lésineur, à cet enfouisseur de trésors, ce que c'est que de vivre."

Si, nous entretenant de Celina, nous avons été amenés à parler aussi d'Elias, c'est que Celina sans Elias n'aurait pas été Celina, ni Elias sans Celina, un vrai Elias ! Si l'on veut considérer que notre caractère est souvent influencé par les êtres avec qui nous vivons, nul doute qu'il aurait valu mieux pour la félicité d'Elias et de Celina qu'ils ne se fussent point rencontrés et moins encore qu'ils eussent vécu sous un même toit. Leur cohabitation calamiteuse produisait les effets de certains composés nitrés qui détonnent au moindre choc.

Celina était de taille sommaire, étroite d'épaules et large de hanches. Elle, qui avait été si radieuse au temps de sa jeunesse, avait contracté, aux approches de la vieillesse un visage de papier mâché où les lèvres marquaient à peine. L'œil petit, mais brillant, se creusait en amande. Le sourcil mince, saillait humide sur l'arcade comme une signature fraîchement griffonné. L'oreille était mignonne et de pur contour. La chevelure calamistrée, divisée en son milieu par une raie si blanche qu'on l'aurait prise pour l'arête d'un poisson, bien tendue sur les tempes, était tressée en une natte unique nouée d'une faveur à la pointe, natte qui, avec les années, prenait, s'effilant, la forme d'une queue de rat.

Saratchi qui l'aidait à se laver tous les vendredis (apparemment elle ne devait se livrer à une toilette minutieuse que ce jour-là) tombait en admiration devant le corps de sa maîtresse, aux chairs encore fraîches, d'une blancheur de magnolia. Pressé par une curiosité non exempte de perversité (n'avais-je pas entendu répéter que Celina avait un corps magnifique), mais ce corps je ne l'avais jamais vu nu, je m'approchais à pas de loup du petit cabinet où l'épouse de Simon s'enfermait avec sa servante. Et de glisser un regard par le trou de la serrure. Saratchi disait vrai : la poitrine de Celina, toute ronde, était une coupe de neige renversée. Le dos était juste assez fourni en chair pour ne laisser point les vertèbres saillir. Mais, ce qui me rendit tout pantois, me médusa, fut cette blancheur tant pronée qui me causa une sorte d'éblouissement.

Décelant ma présence au bruit insolite que j'avais dû faire, Saratchi tira brusquement la porte sur elle en lâchant une bordée d'injures. Et Celina, agitant la tête en signe de réprobation me lança la grande, la terrible menace qu'elle nous faisait quand elle était en colère :

"*Asper, asi bivas tu que se le contare todo a la tarde al Signor !*"
Attends-toi à ce que je raconte ce soir tout ce que tu viens de faire au Seigneur !"

Le "Signor", vous l'avez deviné, c'était Simon, son coq, son lion de Judée, le *reis* impitoyable au cou puissant, aux larges épaules, lequel après avoir été instruit du délit qu'on lui rapportait, glissait sous son bras, entre le caftan et la robe deux ou trois verges de genêts et de bouleau qu'il conservait précieusement derrière un coffre de bois de sa chambre, comme un prêtre tient en réserve les saintes huiles dont il se sert pour le carême et l'extrême onction.

On peut dire de Simon Chinchon qu'il frappait comme la foudre. Il n'arrêtait pas de battre qu'il n'eût rompu les verges sur la tête de l'enfant livré à sa fureur. Et, non content de cela, il ramassait les tronçons épars dans la pièce pour les casser à nouveau sur la tête du malheureux contre lequel il était déchaîné.

La moindre entorse donnée à la ligne droite, le plus petit manquement, la plus légère atteinte à sa tranquillité étaient durement puni par ce satrape qui voulait être obéi en autocrate et s'imposer par la crainte.

Nul souci de ce que nous pouvions penser, de ce qui pouvait nous être agréable. Il n'y avait d'existant que lui, toujours lui. Ayant en vue, peut-être, ce proverbe de Salomon : "La folie est liée au cœur du jeune enfant ; mais la verge du châtiment la fera éloigner de lui", il n'hésitait pas à employer contre le plus chétif de ses petits-enfants, des moyens de redressement disproportionnés à la gravité de la faute.

Un jour que j'avais brisé un verre par mégarde, je fus enfermé sous les combles de notre maison qui avait ses oubliettes, tout comme le palais des Doges. Je voyais venir la nuit. Les cheveux se dressaient à la tête. Mes nerfs tendus par une obsession continue et la fatigue que m'inspirait la tyrannie domestique, par les brimades que me faisaient subir aux récréations les enfants qui, démontés par l'instruction religieuse qu'ils recevaient en classe, m'attendaient à la sortie de l'école pour me rouer de coups et me remplir les yeux de terre sous prétexte que j'avais crucifié leur Dieu, par l'imbécillité des maîtres qui fomentaient ces turpitudes en riant dans leur barbe, par les transports de la puberté, tout nouveaux pour moi qui m'hébétaient, par l'impossibilité où je me trouvais de ne pouvoir m'ouvrir à quelqu'un, m'infligeaient une dépression telle que je voulais en finir avec la vie. Je me prenais pour un paria que les cruels avaient raison d'écraser de leur colère.

Jamais une caresse, une friandise, un joujou, une petite chose bien à moi pour accrocher ma fantaisie. Traqué, je me fuyais moi-même. Miné par la scarlatine, secoué par la coqueluche, tenaillé par des maux d'entrailles que, pour atténuer, je me roulais sur le carreau, je n'avais pas un instant de répit. J'avais ouï parler d'un Dieu qui console les opprimés et je lui adressais des prières qui brûlaient mes lèvres comme des charbons ardents. Mais Dieu m'apparaissait dans mes rêves sous la forme d'un squelette fauchant de sa faux tout un peuple de fantômes traînant les suaires nauséux. J'avais l'impression de vivre dans une tombe, de me heurter à des murs d'airain, de frapper à des portes à jamais fermées.

*

Dans nos veillées d'hiver, on rapportait des histoires d'enfants enlevés. Leurs ravisseurs, après les avoir cruellement mutilés, les exploitaient en les faisant mendier par force. Je tremblais de subir le même sort et d'être kidnappé la nuit, au détour d'une rue. Je vivais tellement dans la hantise de cette terreur, que je voyais des voleurs d'enfants partout. Je ne me couchais jamais sans regarder sous les lits. Et, une fois allongé, la peur me clouait sur ma couche. Mes yeux erraient des portes aux fenêtres. Je tremblais de faire le moindre mouvement. Je n'imaginai qu'une main pouvait surgir à tout moment de par dessous mon lit, se saisir d'une de mes jambes et me bâillonner pour m'empêcher de crier. Alarmé par le plus infime craquement de l'escalier, par le vent qui semait la désolation dans la campagne, je me blottissais au plus profond de mes couvertures. Et, dans cette nuit totale que j'emplissais de mon haleine, où mon cœur battait à se rompre, j'avais peur de cesser brusquement de vivre. Mais par ailleurs, craignant qu'un être malfaisant ne se fût glissé dans la pièce tandis que je me camouflais ainsi, je me dressais sur mon séant pour le surprendre, bouleversant oreillers et draps.

La grande maison secouée par le *lodos* ou le *karayel* tremblait des caves au grenier. Je ne me sentais rassuré qu'avec la venue de l'aube ardemment attendue, une aube de vallées mauves, de vignes vierges, de nuées niellées sur une mer de cobalt, de dômes crépitants, de *konaks* vitrifiés, de jasmins jaunis, de cyprès en sang, de mahonnes suintant le goudron, de voiles ivres d'azur, d'évanouissement.

Alors seulement, excédé par tant de lutttes et de transes, l'âme gonflée d'un désir que je ne m'expliquais pas et tel qu'un bateau ivre finit par échouer sur un brisant, je me livrais avec fureur aux délices d'une volupté qui poignardait mon cœur et où se mêlaient les perplexités du premier homme dans l'Éden. Cet anéantissement dans lequel je ne tardais pas à sombrer corps et âme était brusquement interrompu par mon père qui, venant à moi sur la pointe des pieds, m'arrachait à moi-même pour vivre encore un jour qui s'annonçait aussi morne que celui qui venait de s'écouler, un jour d'école, de leçons incomprises, de pensums, de horions et de persécutions.

Mais l'aube et ses frissons et l'odeur du café que l'on préparait ne réussissaient pas à chasser les terreurs de la nuit. J'avais tellement entendu parler de djinns et de maisons hantées que notre demeure, par les dimensions inusitées de ses pièces, par ses placards profonds disséminés un peu partout, me semblait être le repaire des mauvais anges.

*

Lorsque pour des fautes vénielles on me reléguait la nuit durant dans ce terrible grenier qui était mon cauchemar, mon imagination battait la campagne. Je revoyais avec une précision hallucinante les cercueils d'ébène, barrés de croix d'argent où les Grecs transportaient leurs morts, tandis que le glas sonnant se faisait plus pressant, plus déchirant ; les papas aux lourds

chignons nattés, aux barbes folles, lugubres coryphées environnés d'encens qui portaient ces morts en terre ; les frontaux des chevaux, les couronnes luisantes, les cierges brûlant à la face du soleil, les croque-morts vêtus de houppelandes macabres et portant des bonnets de diables au-dessous de leurs trognes allumées.

Je sanglotais debout contre la porte vitrée qui me séparait du monde des vivants et contre lequel je me serrais, frappant du poing. Trois étages plus bas, les miens dînaient douillettement sans prêter attention à mes cris. Cette impassibilité n'était point faite pour m'attacher à ma famille. Je ne comprenais pas que mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs puissent ainsi méchamment me faire la guerre. Mon cœur se soulève au souvenir de ce crime de lèse-enfance. Tous les plaisirs me semblant empoisonnés et je n'arrive pas à renaître de ces cendres. C'est que nous sommes marqués pour la vie au coin de notre jeunesse.

*

Les objets les plus hétéroclites se pressaient dans ce grenier pêle-mêle : gravures pieuses dans leurs cadres, pendules sans leur verre, arrêtées pour l'éternité. Il y avait parmi ce bric-à-brac des bahuts où l'on conservait l'été tapis et fourrures entre des couches de journaux et des torrents de naphtaline. Il y avait aussi les caisses où l'on enfermait la *Loza*, la vaisselle de la Pâque. Tous ces objets semblaient s'animer quand un rayon de soleil entrant par une des tabatières venait les éclairer. Ils s'accoladaient jusqu'à former d'infranchissables barricades. On n'avancait point sans les heurter, sans que l'un d'eux vous tombât sur la tête. Des clous, des caisses, de vieux tuyaux de poêles, des crochets, des cordes, des araignées et des rats vivaient en bonne harmonie, les uns impassibles, attendant la rouille comme l'on attend la retraite ; les autres agiles voraces, tambourineurs, utilisant au mieux ces tréteaux improvisés pour jouer la comédie et mener un train d'enfer. Mes lamentations n'éveillaient point de compassion parmi les dîneurs. Et, même Estrella, ma sœur, n'était point venue me reconforter à travers l'huis, comme elle le faisait en pareil cas.

Je brisais d'un coup net le carreau de la porte vitrée qui séparait l'enfer où l'on m'avait relégué du purgatoire habituel où j'avais coutume de vivre. Le verre entailla ma main ; j'en porte encore la cicatrice. Effrayé de voir mon sang couler et mis hors de moi par la douleur, je descendis résolument l'escalier, demandant raison, criant vengeance, décidé de mettre fin à la tyrannie et châtier ceux qui m'avaient puni.

*

Je savais qu'une grande boîte en fer blanc de biscuits anglais, réservée aux visiteurs, se trouvait cachée là-haut dans un culbutis inextricable. Et je décidais de la vider toute. Dent pour dent pensais-je.

Cette idée me transporta. Je ne souffrais plus ; je n'avais plus peur. La joie que je ressentais en constatant que je pouvais user de représailles me fit surmonter la terreur que j'éprouvais à trouer l'opaque ténèbre qui m'enveloppait de sa glu. Je démolissais, renversais, faisais des battues. Je découvris la boîte ; je l'ouvris !

Elle n'avait pas été entamée. De la frisure de papier de soie recouvrait des bataillons de petites lunes croquantes pressés en bon ordre. Je puisai largement dans cette manne inespérée, mordant trois et quatre biscuits à la fois jusqu'à ce que, vaincu par la fatigue, par la pensée de la pénitence qui m'attendait, je m'endormis, la bouche pleine...

*

Nous avions dans la salle à manger une table à rallonges qu'on pouvait, à l'aide de sapines s'emboîtant les unes dans les autres, augmenter de cinq fois sa longueur. Ces planchettes pouvaient aisément se retourner si l'on n'avait pris la précaution de les bien serrer ensemble et renverser tout ce qu'elles portaient sur le tapis qui les recouvrait.

Un après-midi d'hiver, alors qu'arrondissant mes coudes et mordant ma langue je faisais, assis à cette table, une belle page d'écriture, une des planchettes du milieu, soulevée par mon poids, fit rebondir une carafe de cristal posé sur un plat. Le col du précieux vaisseau se fêla et grand-mère Celina, appelant sur moi les vengeances célestes, prétendit que j'avais cassé la carafe par malveillance. Elle me jura, sur ce qu'elle avait de plus sacré, qu'elle informerait le soir Simon Chinchon de ma scélératesse.

J'appréhendais, tout le restant du jour, la rentrée de ce Minos inexorable qu'était mon grand-père. Dès qu'elle le vit monter dans sa chambre, la clopineuse Celina, s'agrippant à la rampe de l'escalier ne tarda pas à le rejoindre.

Je sentis qu'une sourde conspirations se tramait. Ma mère, ma sœur Estrella, voyant venir le danger, résolurent de me cacher pour me soustraire à un courroux qu'elles me savaient fatal. Il ne manquait pas de placards où je pouvais me couler parmi les vêtements, ni de remises pour le bois et le charbon, ni de cachettes dans le jardin et sous les combles. Au pis aller, il y avait la rue où je pouvais rester tout le temps nécessaire. Ainsi à force de déménagements continus, elles prétendaient me rendre insaisissable.

Je partais de bon matin pour l'école pour ne rentrer que le plus tard possible, anxieux d'apprendre qu'on n'avait rien changé au statu quo et qu'on m'avait trouvé pour la nuit une cache nouvelle. Cette chasse noble, cette chasse royale, cette chasse à courre dura toute une semaine. Les affres d'une pareille condition étaient trop pénibles pour que je pusse les endurer sans

rupture ni déséquilibre. Comme fiche de consolation, Zimbul me disait que j'avais jusque là été bien chanceux puisque Simon avait fureté et perquisitionné partout sans réussir à mettre la main sur moi. Au reste, depuis deux ou trois jours, il semblait m'avoir complètement oublié. C'était bon signe. Je pouvais tout doucement risquer de reparaître.

Ces paroles encourageantes eurent raison de ma lassitude. Je me hasardai à braver le danger. Ayant entrevu Simon de loin, je crus que j'allais défaillir. Il traversa la pièce où je m'étais glissé, feignant de m'ignorer complètement. Ce premier succès m'enhardit.

Le lendemain, je fus moins timide. Pensant que Simon m'avait pardonné, je m'amusais à regarder la rue par une des fenêtres du quatrième étage. J'étais dans la chambre de mon frère Salvador. Soudain, je vis grand-père apparaître. Il referma sur lui la porte à clef et se planta devant moi comme un golem. Il retira de son *kiourdi*, avec un calme alarmant, deux verges qu'il y avait cachées, posa l'une d'elles sur le lit qui se trouvait au milieu de la pièce et se mit avec l'autre à me cingler le crâne et le visage comme un dément. Je criais de tout la force de mes poumons, me débattant comme un rat pris au piège, courant, rasant les murs et trouvant partout sur mes pas ce frappeur qui n'arrêtait pas de frapper comme si j'étais une tour qu'il fallait abattre.

Ayant une première fois brisé sur moi son instrument de supplice, il alla tranquillement quérir la seconde verge et recommença à me moudre de coups jusqu'à ce qu'elle se brisât à son tour. Jugeant encore le châtiment insuffisant, il ramassa les tronçons des deux cravaches tombés à terre pour essayer de me les rompre à nouveau sur la tête, toujours sur la tête !

Une des fenêtres de la chambre était ouverte. Je la voyais comme à travers un brouillard. Je me serais lancé dans le vide si mon tortionnaire, me barrant de partout le chemin, ne m'en eût ôté la possibilité.

Un homme peut difficilement imaginer le drame qui se joue dans la tête d'un enfant martyrisé. C'est d'abord un étonnement qui n'a pas le temps de s'étonner, et qu'une vague de révolte transforme en délire. Son sang se retourne. C'est la gangrène du cerveau qui commence après celle du cœur. Mais, malgré ce chavirement, il ne cesse de raisonner à sa manière. Il se dit qu'il doit mettre un terme à ses jours. Et s'il n'a pas songé à cette porte de salut qu'est le puits, la fenêtre ou la mer, rien ne prouve qu'il n'ait été un réchappé du suicide. Il meurt de la mort qu'on lui donne; il meurt au monde, au bonheur.

Chose bizarre : Simon paraissait trouver plaisir aux coups qu'il me portait. Lorsqu'il eut assouvi sa fougue tauromachique et répu ses yeux du spectacle de ma désolation, il tira la clef de sa poche, la tourna dans la serrure, ouvrit toute grande la porte et sortit.

Chose étrange ! Au cours de tout ce massacre qui pouvait avoir duré un bon quart d'heure, un quart d'heure d'éternelle éternité, ma mère qui rangeait du linge dans une pièce contigue n'avait point fait la moindre tentative pour me porter secours. Je me suis souvent demandé comment elle avait pu demeurer insensible à mes cris qui attroupaient les passants. Ma tête n'était que plaies et bosses. Mes joues étaient tumefiées. J'étais une boule de sang caillé.

Les verges utilisées par Simon étaient des baguettes de frêne et de houx qu'il faisait sécher dans un coin de sa chambre pour les rendre plus résistantes. Nul doute que l'exercice auquel il s'était livré avait servi moins à me corriger qu'à satisfaire un instinct secret dont il semblait inconscient. Peut-être aussi, pensait-il m'ouvrir les portes de l'entendement par la douleur et s'imposer par la terreur qu'inspire l'idée du supplice. Moïse le savait bien qui, durant quarante ans, promena son peuple dans le désert. Procuste aussi, et les juges qui donnaient la question.

Les peines corporelles finissent par avoir raison des volontés les plus opiniâtres. N'est-ce pas ainsi qu'on l'entendait dans les camps des déportés ? Et qu'on l'entend encore dans les bagnes ? Mais il y a une telle distance entre ceux qui ordonnent ces cruautés et ceux qui les exécutent !

Quand les théologiens nous parlent de l'enfer, ils s'attardent surtout à nous décrire les tourments qu'on y endure. On est fourché, bouilli, étendu sur le gril. Les plaies se rouvent continuellement. La douleur n'a point de cesse pas plus que la capacité de souffrir. Mais qu'est-ce vraiment l'enfer de Pluton et de Lucifer à côté de l'enfer de la Terre !

*

On comprendra que, malmené comme je l'étais, j'aie pu former des projets d'évasion. Mais où fuir ? Je ne connaissais rien de ce monde. J'entremêlais vérité et poésie, réalité et fiction. Je ne soupçonnais pas qu'il y eût d'autres horizons que ceux qui s'étendaient devant ma fenêtre. Ayant lu par bonheur dans le *Levant Herald*, journal bi-hebdomadaire qui paraissait à Péra, qu'un couple de vieilles gens désirait adopter un enfant je répondis à l'annonce d'une manière gauche et alambiquée après avoir tourné mes phrases pendant toute une semaine. Je ne savais vraiment pas ce qu'était une annonce ; ce que signifiait le mot adoption. Mais il y avait dans ces lignes imprimées en petits caractères, le mot "enfant" et une adresse qui m'apportait peut-être la salvation.

Dans mon imagination, il ne pouvait s'agir que de moi, puisque j'étais malheureux. Et cette annonce avait été faite à mon intention. Sans nul doute par de "vrais" parents qui me recherchaient. Ne m'avait-on pas assez répété, pour me faire bisquer, que celle que je croyais être ma mère m'avait acheté à une bohémienne, une *zingana*, par pitié et pour quelques piastres seulement ! Cela expliquait les mauvais traitement dont j'étais l'objet ! Partir ! Partir ! J'entrais en plein dans l'aventure. Tout m'aurait semblé plus supportable que sécher là où je vivais.

L'annonce portait les mots "Poste restante" suivis d'un numéro. Encore une énigme pour moi. Je m'imaginais qu'il me suffisait de me tenir un instant à l'entrée de la poste avec ma lettre à la main pour être reconnu et "adopté" !

En ce temps là, chacune des grandes nations européennes avait sa poste à Galata ou à Péra, laquelle se chargeait d'acheminer le courrier des Constantinopolitains vers toutes les parties du monde. La majorité de la

population avait recours à leurs services quand elle voulait être sûre que les lettres arrivent à destination. Les postes ottomanes n'inspiraient aucune confiance. On disait que leurs employés décollaient les timbres qu'ils avaient apposés sur les enveloppes, détruisaient les lettres et empochaient l'argent.

Je portais donc, comme le voulait l'annonce, ma lettre au 29 de la rue Voïvode, au siège de la poste allemande.

Un employé soupçonneux et quelque peu goguenard me posa des questions devant lesquelles je demeurai tout interdit. Je ne lui remis pas l'enveloppe. Le visage empourpré par la honte, je m'enfuis en courant comme si j'avais commis un crime. Le ciel m'eût tombé sur la tête que je n'eusse pas été plus confondu. Je craignais que ce fonctionnaire n'eût lu dans ma pensée et ne me déjouât en remettant ma lettre à ma famille. Et j'imaginai déjà les reproches et les volées de coups : "Tu as voulu t'enfuir... Chenapan ! au grenier ! Et v'lan ! Et v'lan !"

*

Souffrant de troubles causés par mon éréthisme, je me croyais atteint de maladies honteuses ou incurables dont j'avais entendu le nom occasionnellement. Je guettais le moment où, à l'insu de tous, je pouvais m'introduire dans la chambre de mes frères Léon et Raphaël pour consulter les dictionnaires de médecine qui s'y trouvaient, rangés sur des étagères. Je les ouvrais aux mots tuberculose, choléra, apoplexie, consommation, hémorragie, ictère, pleurésie, rachitisme, tabès, syphilis, que sais-je encore ! Un grand nombre des symptômes décrits dans ces colonnes que je parcourais les yeux écarquillés me semblaient se rapporter aux malaises que j'éprouvais. Ne voyant pas comment je pouvais me tirer de toutes ces maladies dont je me croyais atteint, je répondis à une annonce d'un format demesuré paraissant dans un quotidien de Paris auquel nous étions abonnés, annonce où un abbé en soutane et à rabats assurait de guérir par les plantes tous les cas désespérés.

Mais la réponse que j'attendais fiévreusement ne me parvint point. Je n'avais pas eu l'argent pour affranchir ma lettre qui fut certainement mise au rebut.

*

Cette déception s'ajoutant à mes déboires, ne firent que me rendre les études encore plus insipides. Résoudre une opération de calcul me mettait à la torture. J'avais les nerfs à vif. Mon esprit était trop agité pour l'intéresser aux mathématiques. J'étais sensible à la musique, à la poésie, à la couleur. Je n'arrivais pas à démontrer un théorème car je n'avais aucune notion de l'étendue. Pourtant, je vivais dans les nuages !

Je me rachetais en récitant par cœur, sans comprendre. J'étais prisonnier de mon impuissance ; et je pleurais. Mais les larmes ont-elles jamais sauvé personne ?

Le premier jour où je quittai le jardin d'enfants pour entrer dans un collège, je fus bouleversé de me trouver dans une classe bourrée où un barbacole nous tapait sur les doigts de sa réglette, quand il ne nous obligeait pas à nous tenir debout sur un banc ou à faire le piquet contre un mur, selon des principes hérités du moyen-âge.

On me dirigea vers la procure faire ample moisson de livres neufs, et je revins les bras chargés de traités savants. Et sans plus on nous fit savoir, à nous qui savions à peine lire dans un syllabaire, que nous devions nous truffer le cerveau de leur contenu. Je rentrai, abattu. L'école n'était qu'une réplique du foyer où je respirais dangereusement. J'étais terrifié par le nombre de choses nouvelles que je devais apprendre ... en une nuit, peut-être...

Ces mots "calcul, grammaire, histoire, géographie" que je déchiffrais à travers mes larmes sur la couverture de ces ouvrages, ne représentaient pour moi rien de concret. J'avais l'impression, les prononçant, d'avoir la bouche emplie d'épingles. Je ne voyais rien de commun entre ce monde des livres et la vie qui bouillonnait en moi.

Avant de professer que l'air est formé d'oxygène, d'hydrogène et d'azote, n'aurait-on pas mieux fait de nous enseigner à respirer ?

Plutôt que de discourir sur le mètre et sur les multiples du mètre, ne valait-il pas mieux nous apprendre à nous laver, à marcher, à manger, regarder la nature, à nous inspirer de ses lois, nous pencher sur la merveille de notre corps, principe de toutes les découvertes ?

Ainsi donc, dès le début, un jargon savant servait d'étude et de science. On enterrait l'âme dans un cimetière de mots.

Au palmarès, je figurais toujours le dernier, "le premier par la queue" comme disaient malignement mes professeurs.

Pendant les huit années que j'ai passées à me tourmenter dans ces écoles, je puis dire que moi, Benjamin Calderon, j'ai vécu de ma honte comme les autres vécurent de leurs triomphes.

Pour échapper à cette humiliation, je trichais, j'essayais de jeter un coup d'œil à la dérobée sur la copie de mon voisin assis au même pupitre. Je m'efforçais de lui faire comprendre mon embarras, en pressant ma jambe nue contre la sienne. Je m'escrimais souvent en pure perte. Mes camarades n'avaient pas le cœur tendre.

La pensée d'un nouvel échec rongait la moëlle de mes os. J'étais comme ces malades lucides qui se débattent dans les transes de la mort. Il m'arrivait de me faire prendre par un surveillant trop mâle et je payais cher le désir que j'avais eu de sortir de l'abaissement où l'on m'avait acculé.

Et pourtant je n'avais rien du cancre. Je me levais dès le point du jour pour repasser mes leçons, mais j'œuvrais sans méthode, par instinct de nature. J'étais vaincu aussi facilement que la chouette effrayée par la lumière se laisse crever les yeux par de tout petits oiseaux.

*

Ce qui me siderait par dessus tout, c'étaient les malédictions de Celina. Dès que je l'entendais prononcer ses imprécations, qui débattaient sur un ton incantatoire pour se couronner de cette menace que je redoutais par dessus tout : "Te va malsinar a la tarde al Signor !", je méditerai de toi ce soir auprès du Seigneur, mon cœur se glaçait d'épouvante. J'étais né pour savoir ce que cette communication pouvait me coûter.

J'insiste sur ce point que Celina ne disait pas "Je rapporterai ce soir à Simon ce que tu viens de faire", mais "je méditerai de toi, etc...."

Je ne cache pas que le verbe *malsinar* fasse partie du vocabulaire courant de la langue espagnole ; mais dans la bouche de Celina, ce mot se chargeait d'un sens hyperbolique. Il signifiait une manière toute passionnée de rapporter une offense dont on se croit avoir été l'objet afin de la ressentir plus vivement encore au moment où l'on l'expose et, par cette outrance convaincre le juge de la nécessité d'un châtement exemplaire. C'est là un des traits de cet "espagnolisme" que nous devons à nos origines ibériques. Et j'ai découvert chez les miens plus d'une manière de mâcher à vide et de se battre avec des moulins à vent.

*

Grand-mère Celina Chinchon semble avoir été une de ces femmes dont le moule s'est brisé depuis longtemps. Elle a vécu tous les jours de sa longue existence dans un milieu candide où le moindre évènement avait son importance. Elle ne savait du monde que ce que l'oisillon imagine dans la chaleur du nid, quand, trop faible encore pour voler, il frétille au bord de son balcon de mousse et de duvet, impatient de voir revenir sa mère qui le nourrira bec à bec. C'est ainsi qu'elle attendait elle aussi, le retour de Simon qui rentrait le soir tenant dans un grand mouchoir à carreaux qui lui servait de filet, des semis pour son jardin et des fruits pour toute la famille.

Cet important personnage dont le cours était aussi régulier que celui des astres ne s'écarterait ni à droite ni à gauche de la ligne qu'il s'était tracée. Elle lui obéissait sans qu'il en coûtât rien à son amour-propre par cet ascendant qu'exercent auprès des femmes les hommes résolus. Tout partait de lui pour revenir à lui. Elle ne voulait rien par elle-même. Elle n'exigeait de sa qualité d'épouse que d'être le digne satellite de cette planète dont elle suivait la course, la vestale gardienne de la tradition et des saintes vertus de la famille. Aussi exerçait-elle sur toute chose une vigilance continue. On la craignait moins

pour elle-même que pour ce soleil dont elle était l'ombre, pour ce maître dont elle rendait au foyer la présence sensible, même lorsqu'il s'en éloignait et dont elle prolongeait l'influence et la ferveur mystique. ne s'écartait ni à droite ni à gauche de la ligne qu'il s'était tracée.

Avant qu'elle ne fût paralysée, elle dirigeait le labour de ses servantes, leur taillait de la besogne de manière à ne les pas laisser chômer une seule minute, les houspillant, exigeant d'elles toujours plus de travail.

Chaque pièce, chaque recoin de la maison devait journellement être nettoyé et les tapis battus sur une corde tendue entre deux arbres du jardin. Elle pétrissait la pâte, en surveillait le lève, activait le four. Mais, depuis que son infirmité lui avait ravi ses moyens, elle n'en imposait pas moins par les soubresauts d'une volonté tyrannique. Malheur à qui osait lui répondre cavalièrement ou la contrecarrer ; témérité qui dans son esprit, insultait à sa dignité et à celle de son maître dont elle représentait, à rebours, l'empire et la majesté.

Simon régnait par une gravité qui paralysait toute velléité de résistance. Celina criait, gesticulait, se livrait à des procédés indignes du potentat dont elle voulait incarner la puissance. Elle arrachait le balai des mains du domestique pour lui en asséner un coup sur la tête, brusquait la cuisinière, détruisait le fruit de son travail et, quand ces extravagances ne suffisaient pas, elle se mettait à maudire comme une couleuvre.

*

"La couleuvre", avait-elle coutume de répéter, "maudit elle aussi". Et, comme je n'en paraissais pas très convaincu, elle me dit un jour : "Prends-en une au moment où, après une bonne pluie, elle s'efforce de sortir de terre et saupoudre-la de sucre fin. Tu la verras se tordre et se lever et se dresser furieuse." Celina confondait dans son esprit couleuvre et ver de terre.

Voulant expérimenter cette assertion qui me semblait bizarre et avoir preuve en main, je saisis avec les pincettes du brasero des lombrics longs et effilés pour les déposer sur une des pierres bien nettes qui pavaient le seuil de la porte du jardin et m'amusais à vider sur eux le contenu de tout un sucrier.

Ces annélides aussitôt se mirent à se tortiller avec une telle force qu'ils paraissaient vouloir s'arracher au sol. Je n'ai jamais pu savoir si les convulsions qui entraînaient leur mort étaient dues à la douleur ou au plaisir. Je pensais que c'était du plaisir, car le sucre est doux.

Nous croyions que des imprécations proférées avec ferveur ne laissaient pas de nuire et qu'elles avaient des continuités tardives comme la radioactivité, ou des effets foudroyants comme le cyanure, que, de toute manière, elles ruinaient l'organisme par une sorte d'aboulie pouvant produire une altération de la cellule et la décomposition du sang.

Les malédictions de Celina étaient d'une primitivité qui ferait sourire. Elles gagnaient en ampleur par leur fréquence, leur pullulation et la fureur dont elles se doublaient. C'était l'hydre toujours renaissante. On n'échappait pas aux effets nocifs d'un tel débordement capable de produire des décharges d'une si haute tension. Elles dévalaient en cascades, en torrents, en vagues pour mourir en murmures, en incantations.

C'est que, dans cette antique cité vouée aux supplications comme aux larmes des pleureuses, les mots n'exprimaient rien par eux-mêmes ; leur valeur dépendait du ton avec lequel on les prononçait. La louange comme le blâme, l'admiration passionnée comme le décri, ne sont-ils pas l'expression d'un seul et même besoin d'amour et de quiétude où, dans le premier cas on est comblé, et, dans le second trahi ?

Celina maudissait comme la sèche injecte sa liqueur noire dans l'eau marine, comme la hulotte pousse son cri nocturnement. Ses exécutions formaient un étrange jargon fait d'espagnol, d'hébreu, de turc, de grec : *Que kapak te caïga !* que le couvercle s'abatte sur toi.

De quel couvercle s'agissait-il ? De celui du cercueil ? de la dalle de la tombe ? La racine *capa* signifierait tout ensemble chape, calotte des cieux, nuit. Celina ne confondait-elle pas l'expression castillane "Andar capan caïda" signifiant dégringoler, déchoir avec le mot turc *kapak*, couvercle ?

Elle poursuivait : "Que te malogred !" Que tu aies une fin malheureuse et prématurée ! Que les vers te rongent par dedans et par dehors ! Qu'ils te rentrent par l'anus et te sortent par la bouche ! Que tes projets avortent dans l'œuf ! Que tu sois couvert de plaies, de dartres et de pustules ! Que les yeux te sortent du visage ! Que ton cœur s'arrête ! Que l'ange de la mort t'arrache l'âme !

Ces appels à la colère divine psalmodiés d'une voix sombrée formaient, pour ainsi dire, une sorte de chant grégorien de la malédiction. Ils arrivaient par leur modulation, à refléter tous les raffinements de la science harmonique. Nous l'entendions, médusés, défiler son chapelet avec l'automatisme d'un piano de foire qui ne se tait que lorsque le dernier pli du carton a passé par la mécanique.

Elle usait et abusait donc de la terreur que ses clameurs produisaient pour sauvegarder sa quiétude faite de respect pour la tradition et les habitudes.

Ces transports n'offraient pas de suite grave pour se concrétiser par un débordement d'invectives, mais ils devenaient dangereux s'ils demandaient à s'accompagner de représailles. Alors Celina ruminait son ressentiment afin de pouvoir l'exposer à son avantage le soir, devant son mari et le décider à sévir.

Mais, pour ne point essuyer d'échec, elle rentrait ses griffes et accueillait son époux sans le moindre signe d'inquiétude.

*

Elle le laissait monter dans sa chambre et vaquer à ses commodités. Il s'épongeait (il transpirait du dos), se rafraîchissait le visage, la nuque, les bras sous l'eau du robinet, ainsi qu'il avait coutume de le faire tous les soirs. Quand elle jugeait que ces soins de toilette étaient terminés, que son grand homme s'était déchargé des soucis du dehors pour goûter à la quiétude patriarcale du foyer, et, qu'en retirant ses habits à l'européenne pour enfiler son *entari* (sorte de robe de chambre) et chausser ses *terlik* (babouches), il avait fait peau neuve, c'est alors qu'elle se levait de son *minder* (sofa), traversait la salle, boitillait jusqu'au corridor et là, solidement agrippée à la rampe et levant la tête dans l'axe de la cage de l'escalier, elle criait, roucoulante, à son homme :

— *Ande esta el* ? qu'on pourrait traduite par "Où votre Grâce se trouve-t-elle ?"

Évitant de le tutoyer comme de le vouvoyer, elle lui parlait toujours à la troisième personne par un raffinement de respect et de dignité auquel la langue espagnole se montre fort sensible, faisant par là appel plus à l'entité spirituelle de l'individu qu'à sa puissance matérielle.

— Votre Grâce, où se trouve-t-elle ? poussait-elle à nouveau en jetant un regard d'intelligence sur le coupable qui l'avait suivie, implorant son pardon.

Il lui arrivait, mue par un sentiment de pitié, de revenir sur sa décision et de se borner à cet unique étalage de sa puissance. Elle quittait la marche palière où elle s'était postée comme une vigie et retournait s'asseoir sur son *minder*. Mais, parfois, elle n'avait pas ce revirement et l'escalier résonnait comme un buffet d'orgues à son cri :

— "Où votre Grâce se trouve-t-elle ?

Et cette fois-ci, "Sa Grâce" ayant entendu comme il se devait, pour la troisième fois l'appel de sa fidèle épouse, et comprenant qu'il avait à sévir descendait, démonstratif, l'escalier en frappant les marches de ses *terlik*.

*

Nous avons déjà relaté comment Céline passait ses après-midi assise devant une des fenêtres du salon attenant à la salle à manger. Nous connaissons un tant soit peu son caractère à la fois puéril et diabolique.

Elle s'était mariée à l'âge de douze ans. Son mari, qui allait sur les seize prenait la précaution, au début, lorsqu'il se rendait en ville, de l'enfermer dans le *youari* (placard) de sa chambre ou dans un *sepet*, sorte de malle volumineuse recouverte de peau de gazelle. C'était, selon Celina, autant par jalousie que par amour.

Le matin, elle portait des robes et des pelisses usagées qui avaient cessé de compter parmi les splendeurs de son trousseau de mariée.

Les tissus avec lesquels on confectionnait les toilettes en cette époque étaient si résistants que le Temps n'avait pas de prise sur eux. Des vêtements, d'une coupe ample et riche, pouvaient sans dommage subir des transformations et s'adapter ainsi aux caprices d'une mode qui semblait moins tyrannique que la nôtre. Ils sortaient des mains de la couturière aussi pimpants qu'au premier jour.

Jamais Celina ne s'était inquiétée d'acquérir une robe ou un paletot nouveau. Le seul effet qu'elle achetait à un colporteur qui, d'année en année, frappait à sa porte, était un *yemeni*, carré de batiste imprimé de fleurs, où elle emprisonnait ses cheveux et dont une des pointes lui retombait sur la nuque, ou de mousseline frêle bordée de paillettes de clinquant et dont elle se coiffait avant de se mettre au lit.

Elle ne connaissait ni teinture, ni brillantine, ni fer à friser, mais le vinaigre de vin, l'huile d'amande douce où l'on macérait des lys. Comme crème de beauté, elle utilisait le fond d'un pot de yaourt dont elle se plaquait plusieurs couches sur le visage.

L'unique manière d'entretenir sa chevelure et de la débarrasser de ses pellicules était de la bien peigner tous les matins avec un volumineux peigne d'ivoire à dents serrées qu'elle trempait dans une bassine d'eau tiède (*tas*).

A Pourim, à Pessah, Rosh Has-hana, elle arborait tous les trésors de sa parure : barrette de brillants et de rubis, bagues de diamants bleus, bracelets formés de deux valves d'or constellées de pierreries qui nécessitaient l'intervention de l'un de nous pour les fixer à ses minces poignets.

Elle montrait le riz, les lentilles, les haricots (*mundar el arroz, las lentejas y las habus*) sur un plateau, du bout de ses doigts agiles, décapitait des cornes grecques (*bamya*) et, quand il fallait percer les oreilles à une demoiselle en âge d'arborer des pendants d'or, c'est elle qui s'en chargeait en appliquant les lobes délicats contre un bouchon (tapon). Et la petite criait, criait. Et Celina de la consoler en lui disant : "Ceux qui sèment dans les larmes récolteront dans la joie". Il faut souffrir pour être belle.

Assise sur le carreau, jambes écartées, elle empointait les draps aux couvertures (*capladar las colches*), croquait des *halvatchitchas*, des plaisirs, tirait la langue, faisait mine de se gargariser et de se rincer la bouche (*hacer bochichas*), puis prise soudain d'angoisse, elle appelait Saratchi pour lui dire "*Haceme un sahumero a si bives tu*", Fais-moi une fumigation sur ta vie !

Ce mot de *sahumerio* que nous avons rapporté de l'antique Ibérie montre à quel point le rêve, l'incantation, la ferveur du beau, de l'évasion, du surnaturel, de la chose parfumée était en vogue en Espagne chez les Juifs. Pouvait-il en être autrement ? Il y avait un autel des parfums dans le Temple de Jérusalem. Et ce sont les Hébreux qui ont transmis aux chrétiens ce goût de l'encens et de la musique qui relève les cérémonies de l'église.

Il y a dans le mot *sahumerio* je ne sais quoi de sacramental qui enlève. Il semble qu'on soupèse en le prononçant et le poids de la gomme aromatique et la substantielle fumée qu'elle donne comparativement à son volume réduit. L'homme exposé aux rubans qui montent de la résine embrasée est mis au rang des dieux. Vélum de vapeurs tendu, *sahumerio* ! Celina, qui ignorait tout de l'écriture et de la lecture et ne savait de la vie que ce qu'elle voyait de sa fenêtre, te doit d'avoir connu des paradis artificiels !

*

Aux services du culte se joignaient ceux du ménage. C'est elle qui présidait à l'achat de l'*arena*, cette marne jaune qu'on utilisait pour fourbir les cuivres et que vous déversait de son baluchon comme si elle se défaisait de son trésor, une tzigane crottée, beauté du diable, contre des bouteilles vides ou de vieux coudes de plomb.

Elle veillait aussi à la stricte observance des rites culinaires prescrits dans la Lévitique. Il fallait saler la viande pendant deux heures, puis la dessaler avant de la faire cuire.

Le jour de néoménie, elle distribuait des aumônes aux pauvres venus des quatre coins de la ville.

A chaque coup de sonnette (les mendiant ne se présentaient jamais en troupe, mais l'un après l'autre ; quand l'un d'eux avait reçu son dû des mains d'une *balabai*, maîtresse de maison, il poussait du coude son compère abrité sous un porche en lui disant : Vas-y maintenant, c'est ton tour !) elle se dirigeait vers la porte, clopin-clopant, pour remettre elle-même dans la main de l'indigent (il fallait en toucher le creux du bout des doigts) les cinq ou six paras qui lui revenaient et qu'elle tirait d'une aumônière attachée à sa ceinture. Elle le dévisageait des pieds à la tête pour être bien sûre qu'un misérable déjà secouru par elle ne revenait pas à la charge sous toutes sortes de déguisement. Car dans cette condition comme dans tous les autres milieux sociaux, il y avait des honnêtes et des fourbes, des profiteurs et des lésés, des déhontés et des vergogneux. Elle se harpailait parfois avec l'un d'eux, prétextant lui avoir déjà remis sa part et l'accusant de mauvaise foi. A quoi le pauvre diable jurait : *por la ley santa*, par la sainte Loi de la Torah et le saint nom de l'Éternel, n'avoir rien encore touché.

Désireux de donner plus de poids à leur témoignage ils ajoutaient : "Porestes ojos ! Due el Dio me aiegue !" Par ces yeux ! Que Dieu m'aveugle si je mens !

Certains ajoutaient : "Par este pan del Die ! Par ce pain de Dieu !" et ils portaient rapidement à leur bouche, après l'avoir baisés, un morceau du croûton rassis qu'on leur avait donné ailleurs. Et, comme ces infortunés avaient l'oesophage rétréci par les jeûnes et les privations, ils s'étouffaient en avalant et ils prononçaient avec peine : "Signora Boulissa, me quedo el hocado en el garon, Per piadad un vaso de agua ! La bouchée m'est restée à la gorge, ma très noble maîtresse ! Un peu d'eau par pitié !"

Ayant vidé d'un trait le verre qu'on leur apportait ils ajoutaient, se drapant dans leur dignité : " Ce n'est point parce qu'on est pauvre qu'on est sans honneur !"

Ce que j'en ai vu défiler de ces miséreux des deux sexes devant notre porte !

Il y en avait de marmitaux, de râpés, de Job sur leur fumier ; de *Luftmenschen*, hommes de vent, qui avaient l'air de revenants sur la neige avec leurs pieds nus crevés d'engelures ; des fougueux exubérants aux yeux de champignons, des cloaques d'impuretés à la face à moitié rongée, des Œdipes

aux yeux de fromage blanc, des hommes-troncs, le cul sur des planchettes, marchant à la force de leurs poignets sur des patins de bois ; des beautés teigneuses qui allaitaient fiévreusement un enfant sur les deux ans et demi, un enfant qui, pétrissant de ses mains une mamelle, l'épuisait goulûment jusqu'à sa dernière goutte. Ne disait-on pas "Comer teta", manger le sein, pour donner le sein ?

Tous ces déshérités, aussi nombreux que les *sokak köpekleri*, les chiens des rues, vêtus de la défroque de quelque trépassé, vivaient littéralement de croûtons et de rogatons, autant dire de la bave d'autrui !

Le vent levant les vagues, le gel, la pluie, le soleil têtu les avaient noircis comme ces maisons de bois qui se poussaient des collines jusqu'à la mer. Et, chose curieuse, s'étant faits à leur triste état, ils ne demandaient à Dieu que de vivre.

*

Tous les vendredis soir, Celina allumait la *lammara*, la lampe traditionnelle en l'honneur de "la fiancée du Sabbat". Elle avait passé une partie de la matinée à confectionner avec des aiguilles de pin qu'elle enrobait de coton brut, les mèches devant garnir cette *lampara*, à nettoyer le récipient de verre, à y verser assez d'huile pour que les feux pussent durer jusqu'au lendemain.

Ce soir-là, récitant sa prière avec plus de ferveur, elle imposait les mains sur le saint luminaire pour les lever ensuite vers le ciel avant de les porter à ses lèvres. C'est Adonaï qu'elle invoquait. Et voici que, le crépuscule s'épaississant, les petits lumignons, mouches brillantes, projetaient sur le mur la silhouette de la vestale en prière. Les passions qui avaient fait rage toute la semaine s'apaisaient pour faire place à une douce sérénité.

Ces infimes besognes qui justifiaient de son titre de gardienne de foyer, ne l'occupaient, il va de soi, qu'une très faible partie de la journée. Clouée sur son *minder*, elle n'arrêtait pas de *bostezar*, de bailler comme une huître au soleil. Mais le spectacle de la rue était là pour la désennuyer. Des marchands ambulants qui s'époumonaient à crier leur marchandise, portant des hottes fixées sur leur dos et tenant des balances lui clamaient : *Hanım efendi*, *Signora*, Madame ! J'ai des épinards ! J'ai des haricots verts et des pois bien tendres. Je vends des *Topatan kavunu*, des melons, doux comme du miel.

Celina engageait la conversation avec eux, marchandait longuement sans pourtant rien leur acheter.

Mais le passe-temps le plus innocent était de se rendre compte de la fuite des heures. Elle consultait longuement sa montre pour suivre le progrès des aiguilles sur le cadran. Et c'était une longue conversation à voie basse pour savoir si l'airain avait déjà tonné à la caserne de Top Hane.

Perdue dans ses rêveries, elle ne l'entendait pas toujours. Et le problème à résoudre — presque un cas de conscience — était :

— *La echaron el tiro, o no echaron el tiro ? ...* A-t-on, oui ou non, tiré le canon ?

Sur les quatre heures du soir, elle appelait Saratchi pour qu'elle lui tienne compagnie.

Quelle abnégation de la part de cette fidèle servante qui s'abîmait toute en la volonté de sa maîtresse ! Elle trouvait même dans cette immolation le seul plaisir qu'il lui était permis de goûter.

Saratchi montait de la cuisine un petit brasero en fonte devant lequel elle s'accroupissait à une distance respectueuse de sa maîtresse. Elle lui racontait par le menu, avec les faits du jour, tout ce qui lui avait trotté par la tête. Comment elle s'était ingéniée, faute de cannelle ou de muscade, d'accommoder un des plats préférés *del Signor* (Simon Chinchon). La provision d'huile était sur le point de s'épuiser. Le charbon de bois récemment rentré lui semblait inférieur à celui de la précédente livraison. Le chat lui avait dérobé un poisson. "Il ne la fera plus, je l'espère, car il a été manti d'un bon coup sur la tête..."

Après ce compte-rendu historié sur le ménage, elle amenait la conversation sur les siens, sur son mari qu'elle n'allait voir qu'une ou deux fois dans l'année, sur sa tante, sur sa cousine qui étaient sur la paille. Il pleuvait dans leur maison ...

Les roses du jardin s'étaient déjà ouvertes et les souris pullulaient malgré les chats, malgré les pièges que leur tendait le *balabai*, le maître de la maison.

Puis elle passait à des sujets plus relevés. Elle savait de singulières histoires qu'elle contait à ravir, mais malheureusement c'était toujours les mêmes. Personne ne s'en souciait car, pour les Orientaux, la manière de narrer vaut mieux que ce qu'on narre.

Enfin venait le tour des présages et des superstitions. Il faut éviter de se regarder la nuit dans un miroir, de remuer des clefs ou le sel, de placer des couteaux en croix, d'ouvrir un parapluie dans une chambre. Une malle qu'on laisse ouverte est une tombe qui s'ouvre. Par contre, les hirondelles dans une maison écartent l'incendie et la lumière chasse les esprits immondes. Et, pour se garantir du mauvais œil, rien ne vaut d'avoir une tête d'ail dans la poche !

Et toute cette science relevant de la magie était ponctuée de *mashallah* retentissants.

Souvent l'éloge d'une personne aimée, la citation d'un nom révérent était aussitôt suivie du souhait "Que no lo toque el nazar !" que le nazar ne le touche point ! expression voisine de : Que le destin ne lui soit point contraire !

Je pense que *nazar* devait être l'abréviation du vocable espagnol : Nazareno, Nazaréen.

Pour un Juif conscient, versé dans l'étude de la Loi, renier ses antiques origines, se convertir était aussi ruineux que d'échanger un vase d'or contre un pot de terre. Le comportement de l'Église vis-à-vis des Juifs a dû inspirer à

ceux-ci une si profonde horreur mêlée de répulsion, "qu'être touché du Nazaréen", abjurer la Loi de Moïse pour celle des chrétiens procédant incivilement était l'équivalent de s'abêtir, de se dégrader et de souffrir d'un mal abominable.

*

Un jour Saratchi, retour de Balat, raconta à sa maitresse une histoire qui rendit celle-ci toute pantoise.

Une dame de ma connaissance, lui dit-elle, a été il y a quatre ans atteinte d'un cancer du sein. L'ablation de ce dernier opérée, on vous le suspendit à l'insu de tous, sur le toit, à l'intérieur d'une cheminée. Vous savez que rien de funeste n'arrive tant que l'organe extrait demeure en place là où il a été accroché. Mais si par malheur quelqu'un le touche et qu'il tombe, c'est la fin de l'infortunée.

C'est ce qui est arrivé à la dame en question. Des ramoneurs ont nettoyé la cheminée ... Sultana Bejorana a été rayée du nombre des vivants !

Cette légende fit travailler mon imagination. Retirer un sein cancéreux et le suspendre à l'intérieur d'un tuyau me semblait assez fantastique. Je déplorais seulement l'insouciance de ceux qui n'entouraient pas cette action du secret nécessaire ou qui ne prenaient pas les précautions requises pour que le redoutable talisman demeurât inviolé.

Saratchi ayant épuisé son répertoire, on parlait des disparus et plus encore des vivants.

Deseado, le troisième fils de la maison, avait découché la nuit précédente ...

— Bizarrerie ? Où pouvait-on mieux dormir que sous le toit paternel ? *que no le manque* ! qu'il ne lui manque jamais !

Ah ! ces têtes à l'escarpolette ! N'est-ce pas, *bouliasa* (maîtresse), que de notre temps on était plus sérieux ?

Quant à Monsieur Léon (elle lui donnait du monsieur par déférence) quel garçon réfléchi, travailleur et rangé ! C'est un cœur d'or !

Ces simples considérations sur les personnes qui leur étaient proches leur donnaient l'occasion de tirer des déductions sur le comportement du cœur humain et de la société, déductions qui cadraient en tous points avec les fruits d'une sagesse millénaire sous forme de proverbes et de vieux dictons qu'elles se répétaient jusqu'à satiété.

— *No hay mal que por bien no venga*. A quelque chose, malheur est bon, disait Saratchi.

— *Cuando nocho escurece es per amenecer*. Quand la nuit s'épaissit, c'est que l'aube n'est pas loin de poindre, rétorquait Celina qui se croyait bien savante.

— Je te le donne en cent, je te le donne en mille disait à sa servante la malicieuse maîtresse, que tu sécheras devant cette énigme. Écoute : *En alto vive, en alto mora, en alto teja la tejadora*. En haut elle vit, en haut elle demeure, en haut elle tisse la tisseuse.

— Pardi, *bouliasa*, c'est l'araignée !

Et c'est plutôt Saratchi qui dérouta Celina en lui demandant de résoudre la devinette suivante :

— *De die harto de carne, y de noche bostezando*. Le jour, rassasiées de viande et la nuit, en train de bailler.

Celina réfléchit, propose plusieurs solutions qui se révélèrent inexactes, enfin, elle balbutia

— Je ne sais pas... Je ne trouve pas ...

— Eh bien, ce sont les chaussures ! *bouliasa*, lança Saratchi, triomphante.

Parfois aussi, elles se passaient des remèdes de bonne femme :

— *Pan con aceite ablanda el molie*. Du pain trempé dans l'huile amollit le cerveau...

Comme on le voit, la vie de Celina était déterminée par de petites occupations et de mignonnes pensées, par le rappel de quelques anniversaires qu'il fallait commémorer. Elle savait par cœur la date de naissance de tous les petits- enfants, dates le plus souvent fantaisistes que, pour s'en souvenir, elle rattachait à un événement mémorable, comme le couronnement d'un sultan, une guerre, une calamité publique.

Saratchi ne pouvait trop s'absenter de sa cuisine pour deviser, comme elle l'aurait voulu, avec sa patronne (*hacer sokhbet y lakerdi*).

L'heure approchait où les hommes allaient rentrer. Ne fallait-il, pas apprêter le dîner ? Et Celina demeurait livrée à elle-même.

Pour se désennuyer, elle se racontait des histoires drôles, si drôles qu'elles la faisaient mourir de rire, ou faisait appel à des souvenirs qui, dans sa mémoire, fleuraient comme un arrière parfum de jasmin ou de merisier, consultait sa montre qui reposait sur son cœur dans un petit étui de feutre au bout d'une longue chaîne d'or. Elle la remontait à midi, à l'heure où le coup de canon tiré à Top Hane ébranlait la ville. Et pour ce, elle avait une petite clef ouvree, forée, dont elle suçait soigneusement le bout avant de l'introduire dans les trous du boîtier dont elle faisait sauter fièrement les couvercles.

Parfois, elle appelait sa fille Simbul ou l'une de mes sœurs, ou moi-même pour faire une partie de cartes. Elle affectionnait le jeu nommé *pastra* qui ne demandait aucun effort d'esprit. Bien qu'aucun de nous ne se plût à lui servir de partenaire parce qu'elle exhalait une odeur fade due à sa féminité, nous acceptions son invite avec empressement à l'idée que nous allions pouvoir triompher de sa myopie et la triponner pour rire un peu de son embarras.

Au début tout allait le mieux du monde. Mais comme nous nous arrangeons pour faire capot à chaque coup, elle brouillait les cartes, horridée, ce qui ne nous empêchait pas de gagner encore à la partie suivante. Et de s'écrier, excédée : "Va-t-en ! Je ne joue plus avec toi. Tu es un *falesh*, un tricheur !

Son déjeuner du matin consistait en un verre de lait qu'elle tiédissait sur la bordure du brasero de cuivre. Aux approches de midi, elle se versait dans une assiette un peu d'huile d'olive où elle trempait quelques croûtons saupoudrés de sel, prétendant que l'huile d'olive vierge, prise avant les repas, développait l'entendement et la mémoire.

Dans la soirée, elle buvait dans un *fincan* (petite tasse) du café turc. Ce breuvage qu'elle humait par petites gorgées (*sorbo a sorbo*) contrastait par sa noirceur avec la pâleur de ses joues d'un blanc laiteux. Mais, avant de vider complètement la tasse, elle la retournait sur la soucoupe pour s'adonner à la divination par le marc de café. Le résidu solide demeuré dans le fond du *fincan* y dessinait des sortes de forêts, des cratères, des lacs transparents. Tel tracé qui courait en serpentant figurait le chemin plein d'embûches suivi par l'amant pour venir à la rencontre de l'aimée, telle autre éclaboussure, un revers, une catastrophe.

Nous ayant fait part des arrêts du Destin, elle égrenait son chapelet d'ambre (*tespih*), les yeux fixés sur les arabesques d'un tapis cloué contre le mur.

*

Le chapelet, répandu chez les chrétiens, a été emprunté aux musulmans qui le tenaient eux-mêmes des juifs, chez lesquels il était connu depuis longtemps sous le nom de *mea-berakhot*, les cent bénédictions.

Nous sommes heureux d'avoir aussi donné à nos frères chrétiens des patenôtres, des psaumes, un messie, une Vierge et des apôtres. Je les adjure pour la tranquillité des esprits de ne pas trop s'en souvenir ...

Perdue dans le brouillard de ses abstractions, Celina sentait lentement une torpeur l'envahir. C'était une sorte d'extinction, de chute dans le vide, de vie virtuelle où elle sombrait corps et âme. Elle demeurait ainsi l'esprit engourdi jusqu'à ce que Yorgo, notre domestique, faisant son entrée dans la pièce, allumât le gaz à l'aide d'un long manche muni d'un petit réservoir à alcool.

Elle sursautait, se frottait les yeux et s'écriait "Nochada buena y clarga !" Veuille cette nuit nous être propice !

*

Au temps de Celina, l'art dentaire n'avait pas fait les progrès qu'on lui connaît. On ne soignait ni ne plombait une dent malade. Et l'on cherchait à calmer la douleur par des rinçements de bouche. Parfois on introduisait dans une molaire cariée une boulette de coton imbibée de créosote, ce qui endormait presque instantanément le mal. Elias ne manquait pas de conseiller à tous ceux qu'il voyait pâtir d'une fluxion inflammatoire des joues, un mouchoir noué sur la tête : "Ayez recours au *katran* (nom turc du goudron), leur disait-il et n'allez

pas chez les dentistes qui sont des charlatans. Mais n'en mettez que très peu, autrement vous ruinez irrémédiablement votre dent." La douleur devenait-elle trop accablante, on avait recours au premier barbier du coin qui faisait jouer ses tenailles à clous. Comme on n'entendait rien à l'asepsie, le patient rentrait chez lui avec la mâchoire enflée et des maux de tête intolérables.

Celina perdait héroïquement ses dents l'une après l'autre sans avoir besoin du concours d'un dentiste.

A cinquante ans passés, il ne lui restait dans la bouche, autrefois fort jolie, que des échantillons d'incisives et de canines qui, se déchaussant, avaient l'air de ces pilotes fichés de biais dans les lacunes et où les bateliers attachent leurs gondoles. Souvent elle écartait ses mâchoires pour nous faire admirer une de ces dents branlantes qu'elle faisait pirouetter dans son alvéole sans parvenir à l'en extirper. Elle n'avait de cesse qu'elle n'en vînt à bout. Et pour ce, elle y attachait un fil de soie solide sur lequel elle nous priait de tirer bien fort.

On comprendra qu'avec pareille denture, elle ait dû manger avec une lenteur désespérante. Inclinant la tête tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, elle refoulait de sa langue les bouchées afin de ne pas mâcher à vide.

Vivre conformément à la nature, c'était exclure l'usage de la brosse à dents, du dentifrice et du dentiste. C'était souffrir comme les bêtes, résigné.

Je me demandais pourquoi grand-mère grimaçait tellement à table jusqu'à se transformer en zigzag ou en pantin. Et j'essayais de l'imiter par amusement. Ma mère me rappelait à l'ordre en m'assénant une gifle retentissante. Ce n'est que sur le tard, "à l'âge où l'on ne croit plus à l'amour", qu'il me vint à l'esprit que cette vieille sans-dents avait eu une bouche illuminée de deux rangées de perles éclatantes.

*

Nous avions dans notre habitation de Büyüç Hendek un calorifère dont les tuyaux, après avoir fait maintes voltiges dans les pièces du rez-de-chaussée, montaient vers le premier étage par la cage de l'escalier.

Mais à Moda, banlieue de Constantinople, où nous nous fixâmes dans la suite, ce calorifère d'atelier fut remplacé par un poêle de faïence vert amande. La corniche de ce mastodonte était amovible et l'on profitait de la plate-forme que son enlèvement mettait à nu pour y griller des tranches de pain rassis saupoudrées de sucre ou des dattes et des figures farcies de noix, de pistaches ou d'amandes.

Celina qui aimait à s'emmitoufler (elle portait douillette et pelisse) ne pouvait supporter qu'on chauffât même raisonnablement l'unique pièce où un bon feu réunissait toute la famille.

Elle soupirait :

— Ouf ! *Tengo condoja* ! Ouf ! J'étouffe, je m'évanouis !

Et cette extravagance était un continuel sujet de friction avec Elias Calderon, son gendre, qui lui criait, exaspéré "Par Dieu, bonne mère, si vous avez tellement chaud, retirez votre pelisse !"

Mais Celina ne l'entendait pas ainsi. Sitôt que Elias bourrait le poêle, elle allait chercher un seau d'eau qu'elle vidait dans le foyer.

Quand elle ne se sentait pas de force à lutter avec son gendre, qui essayait de lui arracher l'arme des mains, elle triomphait par sa faiblesse en piquant une crise, comme tante Rosa. Elle hurlait :

— "Je cuis, je rôtis, je crève de chaleur. Ce n'est plus un poêle, mais une chaudière. Ce n'est plus une chambre, mais une étuve ! Venez les voisins, venez tous voir de quelle façon je suis traitée par mon gendre ... un mal-vivant qui est en train de me faire mourir !"

Et comme Elias, haussant les épaules, daignait à peine relever ces incongruités, elle reprenait d'un ton fielleux :

— Ce n'est pas ici une rôtisserie, ni une fournaise que je sache ! Puisque c'est ainsi, je vais ouvrir les fenêtres toutes grandes. Oui, je les ouvre ! Voila qui est fait ! Je suis dans ma maison, dans mon chez-moi ... mon chez-moi !

*

Cet étalage d'arbitraire et d'absolutisme mettait Elias hors de lui. Il en avait assez d'être tarabusté par Simon sans devoir aussi baisser pavillon devant sa femme. Mais avant de se porter contre elle à la dernière extrémité, il essayait de la raisonner, de lui démontrer qu'elle se comportait en dépit du bon sens. Dans toutes les honnêtes maisons de Galata et de Péra on faisait du feu l'hiver. Vouloir que tout une famille grelotte parce qu'elle ne pouvait supporter le moindre brin de chaleur, n'était-ce pas le summum de l'égoïsme ?

Mais Celina, boitillant, se dirigeait à l'assaut du poêle qu'Elias défendait de son corps. Désespérée de ne pouvoir s'en approcher, elle vidait le seau entre les jambes de son adversaire qui, ne pouvant plus se maîtriser lui crachait au visage :

— Tison d'enfer, bâtarde de pompier ! Vous raisonnez comme une pantoufle. Verser de l'eau sur un poêle chauffé à blanc ! Mais vous perdez l'esprit ! Vous le ferez éclater. Il n'y a pas longtemps qu'il est rentré de chez le fumiste où je l'ai fait réparer après votre coup d'éclat de l'an dernier. Vous n'allez pas me le démolir à nouveau !

— Si, je te le réduirai en poudre. Je te le briserai comme un cœur. Essaie de le bourrer encore, ton poêle, et je te le submerge ! Tu as voulu l'Enfer ; tu auras le Déluge !

— Il faut une fois pour toutes, mon bonhomme, que tu te pénètres bien d'une chose. Ici, c'est moi qui commande ! Tout est à moi : la maison, le mobilier, le poêle !

Et elle répétait, s'égosillant :

- A moi ! à moi seulement !
- Ainsi soit-il, disait Elias, philosophe. Que tout soit à vous et encoffrez votre bien !
- Et il répétait, tournant les paroles de sa belle-mère en dérision :
- A moi ! Tout est à moi !
- Oui, tout est à Lui, rectifiait Celina avec morgue. Tout Lui appartient. Je suis Sa femme. Voilà pourquoi tout est à moi !

*

Rappelons, pour expliquer les sautes d'humeur de Celina que, malgré ses deux filles Zimbul et Rosa, malgré la multiplication de ses petits-enfants, elle éprouvait un grand vide, voire même un complexe d'infériorité pour n'avoir pas donné à Simon un fils, qui pût prendre sa succession et devenir pour elle un bâton de vieillesse. Elle se sentait peu soutenue du côté de sa famille.

Elle avait bien à Silivri, sur la Marmara, une cousine, Alegria Barbaste, mariée à un rabbin-shokhet, qui égorgeait rituellement les animaux à l'abattoir de sa ville. Le couple venait tous les ans passer quelques jours sous son toit. Les Barbaste étaient pauvres et pieux et cette visite à des parents riches vivant dans la capitale était de grandes vacances, l'équivalent d'un séjour à Paris pour des habitants d'une bourgade perdue de France. Avoir pour parentage les Chinchon les enorgueillissait, bien qu'en secret ils eussent à leur égard le mépris qu'inspirent ceux que la fortune a placés au-dessus de nous.

*

Celina avait aussi en Roumanie des neveux, les Castejon, qu'elle ne cessait de nommer et vers qui volaient ses pensées quand elle était en presse. Leur souvenir lui faisait venir les larmes aux yeux. Les Castejon habitaient Constanza, sur la mer Noire. Ils y tenaient un commerce d'épicerie qui était loin d'être florissant. Elle les voyait encore plus rarement que sa cousine, tous les cinq ou six ans au plus.

Celina les sachant dans une gêne perpétuelle (je ne sais si cette malchance était due à une incapacité foncière ou à des circonstances propres au pays où ils habitaient), s'efforçait d'intéresser Simon à leur condition misérable.

Les Castejon étaient l'objet de ses grands, de ses tendres soupirs. Elle les chérissait d'une amour presque maternelle. Elle les voulait riches, heureux, pleins de santé. Ils étaient le contraire de tout cela. Et elle s'écriait dans son deuil, lorsque les années qui se suivaient toujours pareilles à elles-mêmes, la laissaient sans nouvelles d'eux :

— *Ya me se cacarigno el alma ; Ya me va mourir de escarigne.* Mon âme languit de les voir. Faites-les venir, de grâce, Signor !

Mais Simon différait leur visite. Il devait payer leur voyage, solder à cette occasion quelques-unes de leurs dettes les plus criardes, les habiller, leur faire des présents et les renvoyer ensuite chez eux avec un petit pécule. C'était, pensait-il, les desservir que d'entretenir leur misère. C'est tout seul qu'on se doit sortir de l'ornière. Sans cette velléité tous les secours qu'on reçoit ne font que nourrir la paresse et affaiblir nos facultés de défense. La pauvreté devient vite habitude, seconde nature. Il avait ses idées bien arrêtées sur la structure sociale. On ne peut transformer un pauvre en riche tout de go. C'est contrecarrer les volontés de Dieu. Du reste, s'il fallait renflouer toute une parenté dans l'embarras, sa fortune n'y suffirait pas. Par principe il s'ingéniait à tenir les solliciteurs à une distance respectueuse de sa personne... et de sa demeure. Et, pour décourager leur insistance et leur sans-gêne, le mieux était d'inspirer de la révérence, de se tenir sur la réserve et de ne se lier qu'avec beaucoup de circonspection.

C'est par ces prudents principes qu'il démâtait les quémandeurs arrogants et faisait la sourde oreille aux folles exigences de sa fille Rosa, dont les débordements laissaient augurer qu'elle n'était qu'une marionnette dont son mari tirait les fils.

*

Il m'est difficile de remonter aux origines de notre maison. Sommes-nous d'extraction noble ou roturière ? Je ne saurais le dire. D'ailleurs cela n'est d'aucune importance. "De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite".

Un trait qui pourrait guider les faiseurs d'arbres généalogiques, c'est que je sens batailler dans mon âme deux passions qui, à première vue, sembleraient s'exclure : celle de la tourbe en révolte et en colère contre les puissants de ce monde ; celle des artisans de l'esprit qui ne souffrent point que la terre redevienne "informe et vide" ni que la Justice soit bafouée. Mon sang charrie toutes les races, tous les courants d'idées, toutes les aspirations vers un monde meilleur et en cela je suis noble ; mais aussi toutes les turbulences et les indignations des foules, et en cela je suis peuple.

Une seule chose me comble d'aise pour être certaine : mes ancêtres, quoi qu'ils aient pu être, n'ont jamais levé la canne sur quelqu'un, ni même tiré un lapin et encore moins tué un homme dressé par un autre homme à se dresser contre ses frères. Nous avons tous éprouvé dans notre famille une horreur quasi divine pour "la poudre et les balles", pour tout ce qui éclate, explose, tonne, décime et remplit le monde de ses ténèbres. Nous aimons la beauté du silence et le silence de la beauté.

Les six cercueils d'un potentat l'un dans l'autre enchâssés dans un mausolée de granit ne nous ont jamais donné le frisson. Nous trouvons cela drôle, ridicule et obscène comme nous trouvons drôle, ridicule et obscène de voir le corps desséché de quelque saint livré à l'adoration des fidèles. C'est là déranger les desseins du Créateur qui veut que l'homme libéré enfin de son orgueil viscéral, retourne à la terre d'où il fut tiré. "Car tu es poussière et tu retourneras en poussière."

Je suis le dernier-né de ma famille. Et voila pourquoi j'ai nom Benjamin.

J'ai trouvé, en arrivant au monde, neuf autres garçons et filles de bonne maison. Notre grande habitation de marbre que j'hésite à nommer "palais", bien que c'en fût un, pour ne point être taxé de forfanterie, me donne à croire que mes parents qui avaient vécu d'abord à Kuzguncuk, puis à Has Köy et enfin à Balat sur la Corne d'Or, devaient avoir acquis une situation de fortune telle qu'ils pouvaient, comme on disait alors faire florès. Je sais que grand-père Simon était un personnage considérable et considéré, qu'il avait fondé une papeterie sous la raison sociale "Simon Chinchon et Cie" et que cette affaire, mené avec prudence, était devenue l'une des plus prospères de Constantinople.

J'ai, me semble-t-il, raconté déjà comment Elias Calderon, dont je suis le très insigne rejeton — qu'il est malheureux pour un père d'avoir un fils rapporteur ! — était dans une condition peu aisée quand il prit pour femme à la face de Dieu et des hommes Zimbul Chinchon, une des filles de Celina et de Simon.

Je ne sais de ma mère que ce qu'elle voulut bien nous confier un soir que nous étions tous réunis autour de ce poêle en porcelaine vert amande, tison de discorde, comme on sait, entre Elias et Celina.

— A l'avènement du sultan Hamid, j'étais enceinte de Marco.

Qu'on me permette, par parenthèse, d'interrompre le récit de ma mère pour une toute petite considération.

Marco qui m'avait précédé de neuf ans mourra peut-être neuf ou dix-neuf ans après moi. Sait-on jamais ce que l'instant qui suit fera de nous quand ce cœur, obscur artisan de notre vie, deviendra lui-même un pignon saigneux clouant le papillon ivre que nous fûmes sur le velours cramoisi de notre sang ?

Et nous nous trémoussons, et nous caquetons, et nous ergotons, comme si nous étions éternels ! Quelle inconséquence, quelle prétention !

Nous parlons haut dans les conciles, dans les conseils, dans les usines, dans les bureaux, dans les prétoires semant partout le malheur et l'infamie.

— Oui, j'étais enceinte de Marco, reprit ma mère, et nous habitons en ce temps là un *yali*, petite maisonnette de bois endormis par le clapotis de l'eau, sur les rives de Bosphore.

Je m'étais allongée, pour faire la sieste, sur notre *minder* (sofa) qui courait le long des fenêtres basses donnant sur l'eau et où d'énormes mahonnes, franchissant le détroit, glissaient devant les vitres, comme des frégates de rêve. Et, lorsque je me réveillais, je vis étendu, la tête sur le coussin où je m'étais assoupie, *una madre de casa*, un serpent marin.

Je poussais un cri d'effroi (j'en tremble encore au seul souvenir) et le reptile, se détendant comme un ressort, s'enfuit par l'orifice d'où il était entré, sans bruit, sans laisser de trace.

Ce serpent d'eau qui avait apparu dans ces circonstances si exceptionnelles, fut désormais un thème de plus qui alimenta mes rêveries.

Quelques psychiatres ont remis de nos jours en vogue, pour la guérison de certaines névroses, des méthodes dites "de choc" connues déjà sous d'autres formes des Égyptiens et des Étrusques.

Mais à l'encontre de ceux-ci qui voulaient imprimer une forte émotion à leurs malades par des visions d'effroi et des épreuves terrifiantes, comparables en un sens à celles auxquelles on soumettait les candidats à l'initiation, les médecins modernes qui ont recours aux électrochoc opèrent sans désintégration substantielle du sujet malade. S'il est vrai que la trempe durcit le fer, en saurait-il être autant des fibres de notre cerveau et de notre cœur ?

J'estime que ma mère, épuisée par une maternité nombreuse, ne put retirer aucun avantage de la commotion ressentie à la vue du reptile allongé auprès d'elle, non plus de celle qu'elle éprouva au cours du tremblement de terre de 1894, alors que, grosse de son cinquième enfant, elle se trouvait nue sous la coupole d'un hammam.

La terre se déchira, des édifices se lézardèrent, minarets et clochers s'écrasèrent ; d'autres disparurent dans les crevasses aussi vite ouvertes que refermées. Zimbul courait, dans le costume de nos premiers parents, à travers des chemins rompus d'ornières et, quand elle arriva devant sa maison, celle-ci n'était que ruines.

La population de Beykoz campa plusieurs nuits dans les champs, terrifiée par les bruits souterrains comparables à des décharges d'artillerie lointaines ou au fracas de voitures roulant sur un pavé raboteux, tandis, que sur les têtes, tanguaient les étoiles. Les séismes se produisaient comme les sonneries des réveils à répétition.

J'ai été trois fois tiré de mon sommeil par la colère de la terre alors que le sol, que je croyais solide comme du bronze, oscillait tel un vaisseau agité par le roulis. Ces convulsions blessèrent mes nerfs si profondément que, longtemps après que les secousses eussent cessé, il me semblait que la terre basculait encore sous mes pieds.

On se cramponnait dans le vide. Et c'est seulement quand le danger semblait être écarté que nous courions regagner la chambre où s'agitaient nos parents, culbutés sur le carreau. Nous grelottions dans nos longues chemises, nous serrant sous le chambranle des portes, la main sur la *mezouza* pour implorer la pitié de l'Éternel.

Lorsque le tremblement de terre nous surprenait au milieu de notre sommeil, nous écartions de notre esprit l'idée qu'on pouvait échapper au danger en descendant dans la rue. Car celle-ci était aussi déserte qu'un cimetière au clair de lune et c'était tomber de la poêle dans le feu. Se soumettre à la fatalité nous semblait plus rassurant que d'errer à travers champs où les mauvais garçons et les chiens étaient à craindre d'autant. Comme le disait Elia, on n'échappe pas à son destin, même si l'on se cache dans le ventre de sa mère.

En Asie Mineure, dans les vilayets de Smyrne et de Kütahya, dans les îles du littoral, il n'était pas rare que le *rash*, le tremblement de terre, ne fît des victimes nombreuses.

La terre s'entrouvrait, crachait des flammes, engloutissant hommes et biens.

Comme de juste, ces violentes secousses durent affecter Zimbul, de sorte que ma naissance survenue après tant d'autres la laissa indifférente, bien que grand-père Simon ne manquât pas de fêter cet événement par de la musique et un grand festin, comme il le faisait pour chaque mâle que sa fille mettait au monde.

C'est lui qui baptisa mes frères et sœurs des noms qu'ils portent et dit, quand je fus né : "On l'appellera Benjamin."

*

En tant que dernier venu, j'aurais dû, comme on pourrait le croire, être choyé de tous. Il n'en fut rien. Je grandis sans affection, sans communier avec les miens par la parole, le cœur ou l'esprit, bien que mon père fût bon comme le pain blanc et s'apitoyât sur mon mort, eu égard à ma chétive complexion.

Il nourrissait obscurément de grands desseins ; languissait dans le désir d'une vie honorable, ordonnée, remplie. Mais les lacunes de son instruction, jointes à une absence totale d'équilibre, le faisaient sans cesse revenir sur ses décisions. Rien ne s'avérait à l'examen aussi parfait qu'il l'aurait voulu. Il visait très haut, en dehors de toute cible.

Le cœur gros, il s'épuisait en soupirs stériles. Il accusait le sort de ne lui avoir pas donné ces enfants brillants, habiles à se prévoir et à jouer un rôle. Il voulait qu'ils connussent cette indépendance qu'octroie la richesse ; la réussite spirituelle s'identifiant pour lui avec la réussite matérielle.

Mon premier souvenir, celui qui éveilla en moi ce qu'on nomme la conscience et mit en branle tout un mécanisme d'analyse dont j'ignorais auparavant l'existence, est l'ordre sensoriel.

*

En bonne foi, on a tort de séparer le corps de l'âme et de parler de l'âme seule comme si elle pouvait vivre par elle-même sous sa propre loi. On publie que les idées que nous nous faisons sur son essence se forment en nous au rythme de notre cœur qui bat. Personne n'a vu une âme vivre indépendamment du corps, s'agiter, discourir et prêcher d'une ardeur égale le vrai et le faux. Tant que pour le triomphe d'un dogme, d'une morale ou d'une police un concert de roués ou d'illuminés voudront donner à l'âme une vie individuelle et la considérer comme prisonnière infortunée de ce corps sans lequel elle ne saurait exister, nous bâtissons dans le chimérique et le virtuel. Ce n'est point l'esprit qui est matière, mais bien la matière qui est esprit.

L'âme d'un corps mortifié et souffrant ne saurait être qu'une âme mortifiée et souffrante, même si par la science elle essaie de triompher du mal qu'elle partage avec le corps. Jésus, cloué sur sa croix s'est écrié désespérément au terme de son agonie ! "*Eli, Eli, lama sabachtani* ? Eli, Eli, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Puis il poussa un grand cri....."

Ce grand cri, je l'entends toujours. Il emplit l'infini de l'espace ; il s'identifie à l'esprit envolé, il est esprit.

*

C'était par une tiède après-midi d'été. J'avais dû crier beaucoup et empêcher ma mère, allongée près de moi sur le divan de faire la sieste. Pour me calmer, elle déboutonna son corsage et me donna le sein. Ce fut là ma première prise de contact avec le monde. Jusque là je n'avais point conscience de vivre.

Je me rappelle que ce sein était d'un goût légèrement salé, ce dont je m'étonnais, et qu'il dégageait une odeur de sueur. C'est ce goût et cette odeur qui m'ouvrirent les portes de l'entendement et me firent comprendre, à moi qui vivais encore dans les limbes, que je n'avais crié que pour voir le sein. Content de mon triomphe, je le suçais goulûment. Il était stérile mais chaud. Cette chaleur me donna confiance et courage.

Tandis que je dirigeais angéliquement mes regards vers le plafond, geste habituel aux enfants qui têtent, je vis surgir par-dessus le corps allongé de ma mère le visage de mon frère Marco, allumé de convoitise.

Profitant de ce que Zimbul s'était accouplé, de tout son poids, le dos tourné à la porte par où il s'était glissé, il se penchait sur elle comme du haut d'un balcon pour se délecter à la vue de cette partie du corps féminin dont nous sommes si friands et dont la forme devait hanter ses rêveries d'adolescent. Sa présence fut pour moi un crève-cœur, un sujet de colère, m'étant nettement rendu compte — je laisse aux psychologues le soin de l'expliquer — que mon frère courbé sur le corps de ma mère essayait de surprendre par ruse une nudité qu'il brûlait de contempler en secret, chose à laquelle il m'apparaissait n'avoir aucun titre, et usurper ainsi une part de ce plaisir que j'aurais été heureux de goûter sans témoin. Ce sein ne pouvait être qu'à moi seul. Et n'ayant pas plus d'intelligence qu'un jeune chien, je débattais déjà une question épineuse de droit.

Je devais avoir deux ans, tout au plus, autrement ma mère ne m'aurait pas donné le sein pour m'apaiser.

Oui, je le sais aujourd'hui comme je le devinais inconsciemment autrefois, que je n'avais crié que pour pouvoir jouir de ce plaisir presque défendu, par une sorte d'habitude que j'avais gardée de mes mois de nourrice, par nostalgie d'un bien indéfinissable autant que par une volupté déjà en éveil, parce que souffrant moralement, je commençais à comprendre qu'on pouvait guérir les peines de l'âme par les plaisirs du corps.

Je crois par cette précocité avoir battu tous les records des souvenirs enfantins.

C'est raisonnant ainsi que je vis pour la première fois ma mère que j'avais omis de remarquer jusque là, comme si elle était inexistante, en même temps que je prenais conscience du milieu où je vivais, du sofa dont la bourre

dégageait une odeur âcre, du tapis râpeux qui le recouvrait, de la lumière mauve qui entraît par la fenêtre, lumière qui, depuis, n'a cessé de m'attendrir et dont la privation a toujours été pour moi une cause d'angoisse. Toute cette initiation, je la devais comme on le voit, toute au contact brutal de deux pôles : la bouche d'un enfant et la mamelle d'une mère.

Après cette coruscation, ce furent à nouveau les ténèbres. Plus aucun souvenir. Mais des images, des scènes sans liaison apparente, dont les unes plus impressionnantes que les autres ne se sont gravées dans ma mémoire que par ce qu'elles ont secoué de leur impétuosité la torpeur de ma croissance.

*

La salle à manger de notre maison donnait sur une étroite courette intérieure, pavée de larges dalles, où poussaient par-dessus le mur qui la bordait, quelques robiniers qui nous masquaient presque totalement la vue de la propriété voisine. Entremêlant leurs branches sur la tonnelle qu'ils recouvraient entièrement, ils se chargeaient au printemps d'une telle profusion de grappes blanches et roses que nous avions à la hauteur de l'œil un parterre de fleurs des plus suaves.

Derrière ce jardin suspendu se dressait une maison de planches noires, pourries, branlantes, une maison focile, toute cassée, avec des escaliers tournants, des poutres qui soutenaient comme dans un décor de théâtre des intérieurs peints en vert, en mauve, ou jaune, où les fenêtres n'avaient point de carreaux ni les entrées de porte ; pièces ouvertes à tous les vents, qui portaient fièrement les injures du temps et les glaces de l'âge et où l'on se crépit le chignon où les bruits des altercations, des coups tant donnés que reçus étourdissaient tout le voisinage.

*

Ces scènes, qui voulaient être violentes, se doublaient d'une telle bouffonnerie que nous avions à toute heure du jour et de la nuit, juste à la hauteur de ces arcades embaumés, un spectacle de saltimbanques en parade donné sur les tréteaux d'une foire.

Grand-père Simon, habituellement si grave et qui nous aurait rossés pour le moindre bruit capable de troubler son repos, prenait un vif plaisir à surprendre ces disputes entre pitres, où les acteurs portaient en trompette leurs mains à la bouche pour mieux se lancer leurs injures au visage.

Levant les yeux du livre dans lequel il lisait, il soulignait volontiers ces cocasseries d'un commentaire pour nous les rendre plus intelligibles.

— C'est le père Carducci qui est en train de bâtonner sa femme, ou c'est Lucia qui tombe sur sa belle-mère à bras raccourcis. Qui aime bien, châtie bien.

La maison des Carducci était le cabinet de verdure rêvé pour étudier cette fleur nommée giroflée à cinq feuilles. On s'y donnait sur le casaquin, on s'y labourait les côtes. Les gifles ne s'y perdaient point.

Carducci père, gros et courtaud personnage, avait un fils élancé comme une échelle de soie qu'il n'arrivait point à saisir par la taille. Ses bras, bien en chair, travaillant à vide, ne pouvaient qu'agripper les mollets de son fougueux adversaire qui, d'un coup bien asséné, lui faisait faire la culbute.

Quand ils ne se querellaient pas, les Carducci étaient des musiciens enrégés. De cette officine d'enclandre et de grabuge, nous arrivait un roulement perpétuel de gammes qui mettaient les nerfs à une dure épreuve. Que faire ? C'étaient des professeurs de musique et nous étions obligés d'entendre jusqu'à satiété les dissonances de leurs élèves. Mais, quand ils avaient fini d'enseigner, ils commençaient à jouer pour leur plaisir, sacrifiant leurs nuits à Scarlatti, Vivaldi, Pergolese quand ce n'était à Bach, Beethoven et Mozart. Alors grand-père fermant pour de bon sa Michma ou son Talmud nous criait : "Silence ! Les Carducci sont en train de jouer !"

Et ils attaquaient un quatuor après un autre quatuor, un quartette après une sonate et ainsi sans arrêt jusqu'à l'extinction des étoiles. Un piano, deux violons un violoncelle, une viole, un hautbois, une flûte, une clarinette et une guitare dont ils s'accompagnaient en chantant était tout leur avoir en ce monde. Ils étaient heureux bien qu'ils fussent toujours à sec. Ils vivaient de pain, d'olives et de fruits.

Nous invitations souvent Benito, l'aîné des Carducci, à nous venir voir. Il nous arrivait sec comme un rebec, les yeux anthracite souillé. Une chevelure annelée sourdait de son front étroit avec la désinvolture d'une pochette plantée dans la poche haute d'un veston. Il mettait son plus haut faux-col, une chemise empesée qui bombait comme une voûte de tunnel, des manchettes rigides qui nageaient autour de ses poignets étroits. Et la raison pour laquelle il se faisait si coquet était qu'il voulait plaire aux demoiselles Calderon : Flora, Clara, Luna, Estrella, chacune belle en son genre.

Mon frère Deseado qui resassait des flonflons d'opérettes et des airs d'opéra apprenait à jouer du violon. Carducci fils lui enseignait les premiers rudiments de cet art. Et, tout à sa passion, dès qu'il rentrait de son travail, Deseado se claquemurait pour se livrer à des exercices.

Lorsqu'il apprit à déchiffrer Verdi et Rossini nous l'entendions s'attaquer toujours au même morceau et battre infatigablement la mesure de sa bottine vernie.

Il gardait son instrument sous son lit dans un étui d'ébène double de velours vert.

Sitôt que je le voyais partir, je me glissais sous sa couche pour tirer à moi cette boîte noire aux surfaces rampantes, plus étroite d'un côté que de l'autre et qui ressemblait à ces cercueils juvéniles exposés à la devanture de quelques boutiques obscures de la rue Yüksek Kaldırım.

La première fois que j'ouvrais cette boîte et que je me trouvais seul en face de ce violon, je fus intrigué par le pesant sommeil de l'instrument qui épousait toutes les courbes, toutes les cavités de l'étui dans lequel il s'incrustait. Il brillait comme une coulée de miel blond sur la poitrine d'un jeune dieu, avec ses tables bombées, ses éclisses d'érable, ses ouïes en forme de fer allongé, sa crosse tordue comme un chignon de papas ou comme les volutes du chapiteau ionique figurant les cheveux relevés et nattés de la femme, son chevalet si grêle que je me demandais comment il ne s'éclatait pas sous la pression des cordes tendues.

Les chevilles lisses conservaient les empreintes des doigts, et son âme noyée sous les éclisses, cette âme dont le violon tire sa résonance, me laissait perplexe et rêveur.

L'archet ne m'intriguait pas moins pour sa flexibilité, sa mèche de crins lactescents. Je m'amusais, au début, à en détacher quelques-uns avec ce plaisir qu'éprouvent les enfants à détruire leurs jouets pour en surprendre le secret. Je m'arrêtais heureusement à temps pour ne pas éveiller de soupçons.

Il y avait aussi la colophane enfermée dans une petite boîte cylindrique portant, gravée sur son pourtout, quelques hiéroglyphes indéchiffrables ; il y avait le diapason dont je tirais un ronflement prolongé pareil au bourdonnement de la guêpe rôdant autour de la grappe ensoleillée. Et combien plus vibrant était encore le son lorsque je renversais cette danseuse jambes en l'air pour faire reposer sa tête sur le coffre de l'instrument ! J'avais tout un orgue en miniature.

*

Ma sœur Flora passait pour être une des plus séduisantes personnes de Constantinople. Saratchi disait d'elle : "C'est un soleil de beauté". Encore enfant, elle charmait tout le monde lorsque, paradant sur un pouf, elle prenait l'air sur le perron de notre maison. Elle avait l'esprit sémillant.

Ses cheveux noirs frisaient en ondes sur ses épaules. Elle avait un teint de camée, les plus mignonnes oreilles, le plus pur ovale de visage qui se puisse imaginer. Botticelli a créé un type de femme au col incliné avec lequel elle pouvait se mesurer. La perfection de sa gorge, de ses bras était proverbiale. Sa démarche, la noblesse de sa taille, au haut de laquelle elle balançait son long cou éblouissant, son rire de madone mondaine reconfortait, suscitait des vocations, des dévouements, au point que les plus blasés se montraient touchés par sa grâce. Nos serviteurs se seraient fait hâcher pour elle.

Cet empire qu'elle exerçait sur son entourage consolait de la tristesse de mourir. Elle était lys et le lys n'est ni obscur ni pédant.

L'art qu'elle apportait dans son habillement rehaussait plus encore cette vénusté qu'elle répandait autour d'elle. Ses robes étaient constellées de points de Venise. L'unique fleur qu'elle portait à son corsage et à ses cheveux était le camélia blanc qui s'appareillait avec son teint. Pourtant j'ai vu d'elle un

nombre imposant de portraits tirés par des photographes du Sérail, où elle figurait avec des robes décolletées, garnies de volants, robes vaporeuses de l'époque de 1900 où, incarnation d'une rêverie de Schumann, elle trônait au milieu d'un parterre de marguerites des prés. Elle était bien une merveille de la nature et le plus beau joyau de la famille Calderon.

C'est auprès d'elle que j'ai éprouvé pour la première fois ce frémissement de tout mon être au bruissement d'étoffes froissées. Je me tordais sur ma chaise quand ses ongles crépitaient dans le satin et le taffetas.

Dans les tiroirs de sa coiffeuse s'alignaient tout un riche assortiment de rubans de velours dont elle se faisait des ceintures, des faveurs avec lesquelles elle attachait ses lettres et ses boîtes de bonbons. Certains de ces rubans paraissaient avoir été trempés dans du jus de grenade, d'autres de teinte rezèda dégageaient une odeur des plus douces. Au bas de sa commode s'alignaient souliers et escarpins qui semblaient tenir de secrets conciliabules.

*

Elle allait chez les bottiers et les bottiers venaient chez elle, prenaient l'empreinte de son pied sur un carton puis s'empressaient de rejoindre leur échoppe au fond d'un passage, pour lui confectionner de leurs doigts courts, lésés par les tranchets, de petits chefs-d'œuvre de grâce et d'élégance.

Chauves, le teint cireux, les yeux charbonnés, assis sur d'étroits tabourets, ils serraient entre leurs genoux barrés d'un tablier de cuir, des formes de bois sur lesquelles ils clouaient des empeignes. C'étaient des Grecs ou des Arméniens qui répondaient aux noms de Yorgo, de Vassili ou de Garabeth. Leurs bras velus, sortant de leurs manches retroussées disaient leur force et leur adresse.

*

Une des passions favorites de Flora était la danse. Elle affectionnait les bals masqués où le travestissement devient une sorte de nudité ornée multipliant la personnalité, où les âmes sensibles, désireuses de connaître le plaisir embarquent discrètement pour Cythère.

Pour ces bals fréquentés par une société de haute volée, beys, pachas, ambassadeurs et consuls, elle mettait sur son visage un loup de velours ou de satin blanc.

Ils avaient lieu soit à l'Hôtel Péra-Palace soit à la Teutonia ou à l'Union Française, soit encore à Tarabya dans quelque ambassade. On les préparait avec minutie dès l'automne pour l'hiver.

Flora passait les quelques heures qui précédaient de pareilles solennités en proie à cette fièvre que connaissent si bien auteurs, musiciens et acteurs avant leur entrée en scène. Son visage se noyait dans l'ovale psychée à bordure blanche dont elle allumait de chaque côté les bougies. Je comprenais assez le

grec par la fréquentation des domestiques pour savoir que *psukhê* voulait dire âme et je me demandais quelle corrélation il pouvait y avoir entre cette psychée dont elle m'avait appris à prononcer correctement le nom et cette substance de nature ignée qui s'envole du corps des hommes à leur mort.

Psukhê était pour moi toutes ces images de Flora que ce grand lac d'argent pivotant renvoyait contre la glace de l'armoire placée derrière elle, images qui en se multipliant devenaient de plus en plus vaporeuses.

Flora, dans la splendeur de ses seins d'ivoire et des perles de ses dents n'était que l'enveloppe permissable de cette *psukhê* légère comme un souffle, tandis que les flacons débouchés exhalant leur parfum sur les tablettes de la coiffeuse, les bougies qui se consumaient, ne faisaient que magnifier l'image évanescence d'une Flora déjà envolée, secouant sur son décolleté d'argile idéale une houppe de duvet de cygne chargé de poudre de riz.

*

Pour se rendre à ces bals, elle montait dans une chaise à porteurs Louis XV, à glaces biseautées. Nouvelle Esther — elle n'avait rien mangé ni bu de toute la journée afin de se sentir légère et enfiévrée — elle allait paraître devant un Assuérus plus bouillonnant encore que ne l'était le roi de Perse : le Monde !

On avait coutume, en ces temps de folle insouciance, d'enduire abondamment de cire le parquet des salles de danse pour aider au glissement des chaussures neuves. Et les polkas, les valse, les quadrilles, les cotillons se suivaient à un rythme endiablé.

Les jeunes gens n'avaient pas de plus lancinant souci, à ce qu'il paraît, que d'être couchés sur le carnet de bal d'une jolie femme.

J'ai vu entre les mains de Flora plusieurs de ces précieux carnets d'une dizaine de feuilles de papier vélin attachées par un cordonnet de soie d'où pendait un crayon fluet comme une allumette. Elle les feuilletait en rentrant aux approches de l'aurore, alors qu'elle était encore toute enfiévrée par les événements de la nuit. Elle souriait d'aise en pensant à tous ces cavaliers aux longues moustaches qui avaient fait assaut de galanterie pour lui arracher une danse.

— Je vous en prie à deux genoux !

— Mille regrets, monsieur, je suis engagée.

Elle souriait heureuse de tant de triomphes.

Elle racontait à Clara, Estrella et Luna, ses sœurs cadettes, pour qui toute sortie dans le monde s'auréolait de poésie, le dépit amoureux des chevaliers servants lesquels chacun pour sa part, se croyait irrésistible, inoubliable ! Elle s'amusait follement de tous ces coquardeaux, de tous ces jolis sujets faisant le joli cœur et qui, musqués, brillantins, la taille prise dans des fracs qui leur allait comme de cire, avaient passé un temps infini devant leur glace à tordre et à retordre une moustache rebelle qu'ils serraient ensuite contre leurs joues avec un filet.

Elle disait les louanges ouatées, les fades compliments, les propos décollétés, les paroles mielleuses de tous ces beaux messieurs qui la portaient jusqu'aux nuées, criaient hosanna sur son passage, les petits fours exquis, le champagne sablé dans des flûtes, la splendeur du cotillon final.

Et tandis qu'elle dégrafait sa robe, les confetti qui ensoleillaient sa chevelure pleuvaient sur le tapis. Elle me gratifiait d'un pêle-mêle de serpentins dont je ne devinais pas l'usage et qui me brisaient le cœur toutes les fois qu'ils se rompaient quand je les tirais pour les démeler.

*

Elle était très liée avec ses cousines Elvira et Nina, confidentes de ses secrets, de ses enthousiasmes. Elle se rendait dans le monde avec elles. On les appelait "les trois inséparables". Celles-ci en voulaient à leur belle cousine de s'attirer tous les hommages et de remporter la palme. Mais sans Flora, elles seraient demeurées dans l'ombre.

En cette ville où le sens de l'honneur était demeuré vivace, les hommes n'auraient jamais fait à une fille bien née la moindre allusion à leur flamme. Le flirt, l'assiduité auprès d'une femme ne signifiait, il va de soi, qu'une chose: c'est qu'on nourrissait envers cette femme d'honnêtes intentions et qu'on désirait en faire la compagne de sa vie. Flora était entrée dans cet âge où l'on éprouve de l'ivresse à essayer sur les hommes le prestige de sa jeunesse et de sa vénusté. Bien qu'on chantât sa louange et qu'elle vit papilloter son image dans les prunelles de ses adorateurs, elle doutait de sa beauté. Se peut-il que je puisse vraiment plaire à un homme, ne cessait-elle de s'interroger avec le désespoir d'une femme dédaignée qui serait laide à faire peur. Et même lorsque les témoignages d'adoration qui pleuvaient sur elle lui laissaient croire qu'elle pouvait être la passion de toute une vie, l'aboutissement d'une cuisante nostalgie, une terrible tristesse s'emparait d'elle à la pensée qu'elle ne saurait jamais se décider à choisir, que tous ces papillons busqués et tourbillonnants lui étaient indifférents. Au point qu'elle s'était fait une loi de répondre par un "non" à toutes les demandes en mariage.

Ces beaux discoureurs qui avaient éveillé en elle des sentiments dont elle n'avait point soupçonné l'existence n'étaient plus, au lendemain de ces fêtes turbulentes, que des feuilles roussies que les pieds écrasent et que le vent emporte. Non, Flora n'avait pas rencontré celui qui devait la marquer au coin de son cœur.

*

Elle lisait beaucoup. Elle connaissait les chansons en vogue que les Parisiens fredonnaient dans les basstringues au son de l'accordéon, les sketches des revues, les scies des cafés-concerts. Elle était la seule à ne s'adonner point aux travaux du ménage. Mais elle décidait des innovations à faire, de

l'arrangement des meubles. Zimbul plaidait ses goûts auprès de Simon lorsque celui-ci se montrait peu enflammé par les nouveautés. Elle nourrissait pour cette fille splendide un sentiment qui la remplissait d'orgueil, une tendresse qu'elle n'éprouvait pour aucun autre de ses enfants. La splendeur de Flora flattait sa morgue. Elle se mirait dans sa beauté jusqu'à s'oublier elle-même. Si elle avait pu tenir une plume, elle l'aurait chantée comme Tibulle chanta Délie.

C'est que Flora l'enlevait dans un monde merveilleux où elle n'avait eu point d'accès, où la galanterie se permet d'aller loin sans jamais forfaire à l'honneur. Par Flora, elle s'évadait de sa vie casanière, de sa rude besogne de femme affligée d'une nombreuse progéniture.

Flora connaissait bien une trentaine d'opéras et particulièrement ceux de Puccini et de Verdi. Elle gardait dans les cartons qui abritaient ses immenses chapeaux, surmontés de plumes d'autruche, plumes qu'elle bichonnait et dont chaque brin valait une fortune, des photographies d'artistes en tournée dans le Proche et le Moyen Orient. Elle conservait ces images non en souvenir des représentations auxquelles elle avait assisté, mais par ferveur pour le théâtre vers lequel elle se sentait attirée. Nul doute que si elle eût monté sur les planches elle n'eût été une actrice très poignante, un peu dans le genre de Rachel ou de Greta Garbo.

Quand elle ne chantait pas à son piano, elle se passionnait pour la broderie au tambour. Nous conservons d'elle des fleurs d'une palette si brillante que, bien que piquées sur de la soie, elles paraissent aussi fraîches que si elles avaient fleuri dans un pré ou dans un jardin.

*

Il serait difficile de croire que Simon Chinchon, autocrate et Barbe-Bleue, ait été vis-à-vis de Flora si coulant, si magnanime. C'est là la prestige de la beauté. Non seulement il faisait tous ses caprices, mais il s'ingéniait à prévenir ses désirs. Il la gratifiait d'un bijou à l'anniversaire de sa naissance et ne la contrariait en rien dans le plaisir qu'elle prenait à organiser des fêtes et des bals. Comme il ne goûtait pas beaucoup la musique "franque" il pria Selim Efendi, musicien du Sérail, d'enseigner la musique turque à Flora.

Ce vieillard vénérable qui avait ses entrées à Yıldız se prit d'estime pour sa nouvelle élève et composa en son honneur quelques pièces fort appréciables.

Nous connaissions déjà avec quel succès Deseado s'escrimait du violon grâce aux leçons que Carducci fils lui donnait trois fois par semaine. Bien tôt, il en sut assez pour se faire accompagner au piano par Flora. Mais Flora, nature excessive, voulait que tous les soirs après dîner, il y eut concert chez nous. Les Carducci père et fils arrivaient l'un avec son violoncelle sous le bras, l'autre avec son violon. Ils amenaient souvent avec eux un clarinetiste et un hautboïste de leurs élèves et toute la famille Calderon, réunie dans les deux pièces du rez-de-chaussée avec quelques invités où se mêlaient bon nombre de cousins et de cousines, prêtait l'oreille à ce quatuor qui ne devait pas être sans mérite puisque des passants stationnaient sous nos fenêtres pour écouter.

Ces bulles garnies de barreaux étaient pourvues de stores à rouleau dont une moitié brodée à jour laissaient voir, malgré les rideaux de tulle, tout ce qui se passait à l'intérieur de l'habitation. Il est probable que tout ce bonheur étalé sous la lumière des becs nus n'avait pas manqué d'attirer l'attention des malfaiteurs. Nous avons relaté comment ils s'y prirent pour nous soustraire une partie de nos richesses.

C'est pour mettre un terme à l'indiscrétion de la rue que l'on cousit à ces stores des boutons auxquels on fixait, le gaz allumé, de grands carrés de toile qui masquaient les parties ajourées.

Sur la fin de la soirée, on attaquait la musique turque pour complaire à Simon qui s'était tenu assis sur une ottomane, les jambes croisées, étroitement confiné dans sa pelisse de peau d'ours et fumant un long chibouque en tirant sur sa barbe.

On passait ensuite aux morceaux que l'honorable Selim Efendi venait d'écrire pour Flora et que le compositeur lui-même, s'accompagnant de son luth, chantait d'une voix presque juvénile. Ces chants et ces accords mettaient en liesse Simon, Elias, Celina et Simbul, qui représentaient à nos yeux la vieille génération. N'est-ce-pas toujours ainsi que les jeunes, tirant vanité de leurs forces naissantes piétinent leurs aînés dans un souci de vérité et d'émancipation, jusqu'à ce qu'ils soient rejetés à leur tour de la génération qui les suit ? La vie n'est que rabâcherie où l'avenir ramène le passé.

Elias et Simon ne revenaient pas de notre engouement pour les formes d'expression occidentales. "Nous ne comprenons vraiment pas quel plaisir vous éprouvez pour cette musique de chiens et de chats," nous disaient-ils. Elias allait même jusqu'à qualifier nos goûts de dépravés. C'était une gageure de vouloir comparer la musique turque à la musique européenne ! "Djoap Como no se puade querer esta musica turca que toma alegria y achilea el corazon ?" Comment ne pas chérir cette musique turque qui est belle et réjouit le cœur ?

Mais les jeunes la trouvaient cauchemardante par sa monotonie, tannante par ses répétitions.

*

Les Occidentaux, pour qui toute jouissance exthâtique ne saurait naître sans la participation du cœur et de la raison, ne se doutent pas des transports que le rythme nu éveille parmi les primitifs chez qui tous les organes vibrent avec l'onde sonore, laquelle concourt à la rénovation de la cellule vivante. C'est pourquoi les noirs d'Afrique qui ont le rythme dans le sang en veulent tellement aux blancs qui, au nom d'une civilisation jugée rudimentaire, méprisent leurs danses cosmiques où les pieds ébranlent la terre jusque dans ses fondements.

Ainsi donc, les goûts de Simon et de Selim Efendi étaient tout l'opposé des nôtres. Ils trouvaient dans les inflexions gutturales, dans les battements du gosier, dans les soupirs exhalés selon la technique mauresque une incommensurable jouissance. Comme quoi le beau est affaire de mode et de latitude.

Simon, en entendant jouer Selim Efendi, battait des mains, entrait dans une agitation qui ne lui permettait plus de tenir sur place. Décrochant du mur un rond *târ* tendu de peau d'ours, il le frappait de la main tout en l'agitant vivement à la hauteur du visage pour en faire sonner les cuivres dont il était garni. Elias se joignait à lui, gagné par son allégresse et l'on déplaçait les sièges pour leur faire place. Les deux hommes dansaient, les mains sur les manches, attentifs à leurs pieds dessinant des arabesques. Se tenant ensuite par l'épaule, ils exécutaient une suite de mouvements saccadés de la tête et du menton. Arborant un grand mouchoir écarlate dont chacun tenait une pointe, ils s'élançaient comme s'ils voulaient trouer le ciel pour en décrocher les étoiles.

Ces réunions ne ressemblaient en rien à nos réceptions mondaines où règnent l'extravagance et la fatuité. Nul ne se sentait obligé d'alimenter une conversation languissante.

Ces rencontres entre personnes si diverses qui se retrouvaient pour passer le temps (*pasar el tiempo*) ne s'effritaient pas en petits groupes s'ignorant ou se dénigrant mutuellement et, néanmoins, faisant semblant de se couvrir d'égards. Le maître ou la maîtresse de la maison ne trouvait qu'il fallût se convertir en un moulin à paroles pour déridier un hôte taciturne et, se tenir clos et coi près du feu ne passait pas pour une preuve de stupidité, un manque de savoir-vivre. Du reste, le mot "englenar", qu'on pourrait traduire par se distraire, se donner du bon temps, impliquait une entière liberté d'allure, une détente totale de l'esprit. Il n'exigeait aucun sacrifice de son humeur ou de ses goûts au milieu avec lequel on frayaient. Aussi pouvait-on sans détonner se livrer dans un salon au plaisir de la rêverie, rêverie douce, comparable à ces nuages légers qui passent sans jamais se résoudre en pluie. Comme on n'avait subi aucune contrainte, que cette sortie nous avait aidés à nous retrouver, au sein d'une ambiance nullement hostile, on rentrait sans éprouver cette impression pénible d'avoir perdu une soirée. De ce fait, la fréquentation, les visites reçues et rendues étaient plutôt un plaisir qu'une servitude. On n'avait, pour s'en convaincre, qu'à regarder les visages épanouis.

*

Dès qu'un invité avait franchi le seuil de votre porte, on lui servait des rafraîchissements. Il n'avait pas à fendre la cohue pour se diriger vers le buffet, ni à bousculer des inconnus, qui vous piétinent pour attraper au vol un sandwich ou un jus d'orange.

A voir tous ces gens du monde si pressés de se restaurer, ne dirait-on pas qu'ils ont soudain troqué leur "tenue de soirées" contre la livrée des laquais qui les servent ? Non, en Turquie, l'hôte était servi à sa place dans un bon fauteuil.

On lui présentait d'abord sur un plateau d'argent de la confiture de roses, de cédrat, de griottes, de la gelée de coing (*loap de membrillo*). Il empoignait une des nombreuses cuillères disposées dans une sorte de ciboire en vermeil orné d'un buisson de feuilles d'or pour prendre un peu de l'excellente friandise qui emplissait un confiturier ciselé. Mais avant de la porter à la bouche, il formulait un souhait à l'égard de la maîtresse de maison. Puis il vidait un des verres remplis d'une eau vive amenée de Taş Delen, d'Alem Dağ ou de Çirçir, eau limpide comme l'âme même des personnes qui la buvaient.

Bientôt après, on lui servait du café dans une tasse pygmée, nommée *fincan* accompagnée une fois encore du traditionnel verre d'eau.

Tandis que la conversation roulait son train, que l'on faisait comme l'on disait *sohbet y laxerdi*, on apportait des graines de lupin confites dans de l'eau salée, mets favori des philosophes de l'antiquité. Venaient ensuite des raisins secs, des noix, des noisettes, des amandes, des pois chiches grillés (*leblebis*), des pois rôtis (*estrageladias*), des semences de courge passées au four, des marrons grillés, débarrassés de leur écorce, servis gelés, des pruneaux décortiqués blanchis dans de l'eau de mer.

Cette nourriture substantielle avait ses fanatiques, ses âmes damnées. Elle empêchait, aussi longtemps qu'on avait la bouche pleine, de dire des sottises.

Tout en croquant ces délicatesses, on sortait de sa poche un long chapelet d'ambre (*tesbih*), dont les grains en glissant entre les doigts se déroulaient sur les bedaines, ainsi que les chaînes sans fin des caterpillars.

On fumait aussi avec délice. Les cigarettes préfabriquées n'étaient pas encore entrées dans les mœurs. On les roulait soi-même dans du papier de riz dont on humectait un des bords du bout de la langue.

Simon était particulièrement maniaque sur le chapitre de la conservation du tabac. Il achetait son *tütün* à la Régie ottomane, un tabac blond, finement haché qui se débitait dans des boîtes et qu'il mettait au frais à même le carreau contre la jarre pansue où le porteur d'eau (*saka*) déversait ses barils.

J'ai souvent contemplé la cigarette de grand-père Simon posée en travers du grand cendrier de cuivre rouge ou sur une bordure du brasero de bronze. D'un de ses bouts montait un long filet de fumée opiacée dont je suivais des yeux le tracé harmonieux. Je trouvais ce graphique si pur, qu'il me semblait pouvoir en formuler un jour l'équation différentielle et déduire une loi générale pour toutes les ascensions, pour toutes les foucades de l'esprit. Mais un vent coulis se glissant au travers de je ne sais quelle fente, arrivait à brouiller toutes ces courbes tortueuses et à faire crouler cette architecture de fumée. Ces rubans mauves, montant de la cigarette de grand-père Simon, furent mes premiers initiateurs à la beauté. La fantaisie y trouvait les contours moelleux de nos dessinateurs et de nos peintres, les sentiers sinueux du vent, les arabesques d'une danse.

Un peu de cette fumée violette sortait par le trou du bouquin d'ambre que Simon portait voluptueusement à sa bouche comme une grosse tétine. Mon imagination voyait dans ce phénomène étrange une sorte de retour de flamme, reconnaissable à cette bouffée qui s'échappe de la culasse d'un canon une fois l'obus envolé.

Je ne sais si grand-père Simon prisait beaucoup la peinture ; mais il avait chez lui un tableau qui témoignait de sa compréhension pour cet art. Cette toile anonyme, qui aurait pu être signée Rembrandt, représentait un vieillard d'une soixantaine d'années coiffé d'un feutre, le visage enrobé d'une barbe fournie.

Ce vieillard abritait de ses mains une allumette qu'il venait de flamber. Sans doute, voulait-il allumer la cigarette qu'il mordillait de ses lèvres surmontées d'une cascadante moustache à la gauloise. Il y avait là un effet de clair-obscur saisissant. La partie interne des mains éclairée par la flamme paraissait comme diaphane tandis que le revers, plongé dans l'ombre, fusionnait avec le fond du tableau. Et les rides burinées de cette face fouillée par la lumière, les yeux ravivés disaient une grande passion tempérée par une douce philosophie.

Il nous arrivait de regarder cette toile sans pouvoir en détacher nos yeux.

Qu'est-ce que la Joconde sinon le point d'interrogation fait tableau ? une porte entrouverte sur notre dévorant destin, une réponse à l'angoisse qui nous travaille, la Nature représentée à verrou tiré, les mains croisées comme un cadenas à secret et qui, nous posant un doigt sur les lèvres, nous dit de nous aimer dans l'inassouvi silence de la création ?

Le sacrifice à un Dieu vivant est le seul moyen de ne point errer, un bandeau sur les yeux et d'extraire de soi, à force de souci, tout le bonheur que ce monde recèle et qu'il ne tient qu'à nous de connaître.

Tous ceux qui voyaient la toile en question étaient saisis par cet effet de lumière singulier. Nous étions en présence d'un peintre trois étoiles qui avait gardé l'incognito.

Souvent Elias interrogeait cette peinture de ses yeux houleux, et, après mûr examen, il s'écriait, résumant son admiration par une phrase qui était devenue une turelure :

— *Es una maravilla. Parace bive !* C'est une merveille. Il semble vivant !

On nous avait fait des offres alléchantes pour nous défaire de ce tableau ; elles furent toujours repoussées.

Sans doute ramené par la présence de cette toile contre le mur à une réalité plus quotidienne, Simon ne manquait pas de donner à Elias des avertissements salutaires.

— Tu tousses, lui disait-il. Et la raison à cela est que tu fumes comme un dragon. Je ne t'enjoins pas de t'arrêter de pétuner ; tu deviendrais encore plus insupportable, mais ventre-saint-gris ! pourquoi ne pas user comme moi d'un fume-cigarette qui t'empêcherait d'avaler directement la fumée ?

Elias achetait alors à un Persan qui étalait sur les planches du pont de Kara Köy tout un assortiment de pipes et de chibouques dans un coffret à loges, un fume-cigarette en bois de merisier taillé en sifflet qu'il gardait dans une des poches de son gilet et qu'il "adiraît" quelques heures après.

Toujours en proie à quelques convulsion de l'âme, à quelque pique d'amour-propre, à des misères réelles ou imaginaires, il n'arrêtait pas de perdre et de reperdre tout ce qu'il portait avec lui. Il égarait parapluie, porte-monnaie, mouchoir et, très souvent, son lorgnon s'en allait au diable. Il gaspillait des heures précieuses dans le but de les retrouver, repassant par tous les lieux où il avait cru passer, scrutant les enfonçures dans le pavé, entrant chez le légumiste, l'épiciier, le boulanger, partout où il avait fait quelque achat, interrogeant patron, employés, hélas ! sans résultat.

Cette dépossession continue d'objets qu'il fallait toujours remplacer lui cuisait l'âme de chagrin. L'obligation de faire de nouveaux débours pour les racheter le jetait dans un abattement extrême. Il en arrivait à se détester à un degré tel qu'il se frappait la tête de ses poings en s'injuriant et en se souhaitant tous les malheurs possibles. En ces moments-là, il se jugeait le rebut des êtres et le plus méprisable des pères de famille. Il avait beau se promettre de faire plus attention à l'avenir ... serments d'ivrogne, les objets lui coulaient des mains ou lui étaient escamotés. Il n'y comprenait rien.

*

Un autre événement dont je me souviens et qui m'étonne encore pour les réflexions qu'il me fit faire à l'âge où je n'avais que quatre ou cinq an, fut l'impression que me causa un matin une bohémienne qu'on appelait chez nous une *zingana*.

Dans tout le Proche et le Moyen Orient on n'est pas sans attacher une importance toute particulière aux enchanteurs et aux devins. Il y avait chez nous des imams qui prétendaient guérir par des incantations et par des prières ou qui vous remettaient un gris-gris, mince ruban de papier revêtu de caractères magiques qu'on laissait macérer dans une carafe d'eau. Vulgaire superstition de gens arriérés ! diront quelques-uns. Peut-être ! mais non plus insensée que la croyance à la pharmacopée qui inonde le marché de "spécialités" lesquelles, loin d'apporter un réconfort, s'avèrent bien souvent préjudiciables aux malades.

Quand un derviche vous donnait une résine à mastiquer ou qu'une devineresse vous faisait pencher sur la bouche d'un puits pour évoquer, au fond de la nappe d'eau enchantée, le visage de l'aimé ou celui du voleur qui vous avait dérobé vos bijoux, c'était aussi une mystification peut-être. Mais l'imagination des consultants était si frappée par cet appel au surnaturel que la supercherie valait bien son pesant d'or.

Saratchi qui était à ses heures une conjuratrice passionnée ne cessait de protéger les quatre demoiselles Calderon contre le mauvais œil. Elle leur faisait porter sous leur chemise de linon, à même la peau, une de ces amulettes de

verre percée d'un trou qu'on attachait autour du cou par une simple ficelle de chanvre, ou un minuscule sachet en cuir empli d'ambre et portant une sentence coranique. Ces amulettes consacrées par la crédulité, détournaient les maladies, chassaient les génies mauvais ou ramenaient à soi l'amant infidèle. On usait dans un but semblable de colliers de clous de girofle ou d'une tête d'ail tapie dans le fond d'une poche.

Si, vous regardant avec un œil d'envie, quelqu'un se permettait de dire : "Dieu ! que vous avez bon visage !" ou, "Comme vous êtes belle aujourd'hui !" alors, immédiatement on empoignait la tête d'ail et l'on s'écriait : "Ajos", des aux !, moyen infailible pour conjurer la fascination et les maléfices.

Si les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs eurent foi en de telles pratiques, si la tête de la Méduse pétrifiait tous ceux qui la regardaient, si un Pascal porta jusqu'à sa mort son fameux *Mémorial* cousu dans la doublure de son habit, il ne nous est pas permis de rejeter d'emblée tous ces témoignages.

Il est certain que les vertus des talismans ne leur sont pas intrinsèques et que celles-ci sont toutes dans la puissance qu'on leur imagine. Cette puissance est d'ordre spirituel. Et bien des cultes qui se targuent de posséder la vérité absolue se gardent bien de rejeter cet atout que constitue auprès des gens simples la croyance aux fétiches, croyance sans laquelle ils n'auraient peut-être pas conquis le monde. Et, chose étonnante, plus ces talismans sont frustes, plus on les croit efficaces. Portés sur une peau de satin sous la dentelle d'une chemise parfumée ou patinés par la sueur et par la crasse, ces objets magiques qui concentrent toutes les pensées, toutes les forces nerveuses de ceux qui se confient en eux, jouent le rôle de catalyseurs, de pôles convergents de la volonté.

Abraxas, médailles, bagues enchantées, Réméoth, cordes de pendu, gris-gris, reliques ne font que justifier l'axiome suivant : Peu importe ce qu'on adore, pourvu que l'on adore !

Il faut donc croire pour calmer l'angoisse de vivre. Faisant appel aux intelligences qui régissent les mondes, ces objets puérils et vénérables ont, ainsi que le paratonnerre qui préserve les édifices de la foudre, la vertu de sauver l'âme des forces qui désirent l'anéantir. Des expressions telles que : "Il n'y a que la foi qui sauve ; la foi soulève des montagnes", ne traduisent-elles pas dans leur illogisme apparant ce besoin qu'éprouvent parfois les hommes d'imposer silence à leur raison et de se laisser aller à la dérive.

*

Donc, cette bohémienne qui passait dans notre rue en criant : *Mirès*, *Mirès* et qui cumulait le commerce de pincettes pour attiser la braise et celui plus rentable encore de diseuse de bonne aventure fut invitée par Celina, Zimbul et Saratchi (la servante vivant toujours dans l'ombre de sa maîtresse) à leur dévoiler l'avenir par les lignes de la main.

On fit asseoir la sibylle sur le seuil de la porte car on se méfiait de ces *zinganas* venues d'on ne sait, où, qu'on disait voleuses et jeteuses de maléfices,

Me tenant debout derrière toutes ces personnes assises sur le carreau, j'étais fier de paraître aussi grand qu'elles. Mais ce que je ressentis en voyant cette femme d'un autre monde, vêtue de jupes plissées et de fichus bigarrés qui l'apparentaient à un arc-en-ciel, me saisit si profondément que j'en restais médusé. J'éprouvais pour la première fois, à un âge si tendre, la fascination qu'exerce sur les hommes une mystérieuse inconnue venue de loin : l'amour de "l'étrangère dont les lèvres distillant le miel et dont le palais est plus doux que l'huile".

Je me rendis vite à l'évidence qu'aucun de ces êtres turbulents, qui débattaient avec la voyante du prix de ses oracles et dont les cris me déchiraient les oreilles, ne s'était rendu compte que cette jeune femme qu'ils méprisaient et craignaient tout ensemble, était pure, poétique et non pareille. Je jouissais secrètement du plaisir de la regarder et de savoir que j'étais le seul parmi tout ce monde de niais et d'incurieux, à faire cette découverte. Je me serais roulé à ses pieds maculés de boue ; je me serais fait broyer par son char si, déesse, elle eût trôné sur un char au sein d'une foule en délire. Elle m'aurait crié : "Suis-moi !" et j'aurais fui avec elle à cette heure où, faisant nargue à ceux qui s'entouraient, je me sentais exilé. Gens insensibles, pensais-je, comme je vous méprise de ne prêter attention aucune à ce qui seul importe et crève les yeux : la Beauté.

Elle avait les cheveux abondamment nattés sous le voile ambré qui recouvraient sa tête et lui battait les flancs. Son incarnat était celui des roses de Bavlievo avec lesquelles Zimbul faisait d'exquises confitures. Toute sa jupe bouffante semée de fleurs de tournesol, avivée de volants, de rochers, de retroussis, sa chemisette de batiste à travers laquelle se diffusait sa nudité moirée, pleine de fronces, de coulisses faufilees de rubans, brodée de fils verts et vermeils étaient à l'harmonie de ses gestes amples et de sa taille souple. C'était un caméléon qui changeait de couleur. Elle prenait des pauses léthargiques et tranquilles qui lui conféraient l'impassibilité des idoles.

Sur son front s'étaient toute une galerie de pièces d'or. Son cou, tronçon de colonne, son corsage entrouvert qui laissait briller le sein palpitant, globe qui éblouissait comme de la pure lumière, me révélèrent que, hors des murs de la prison où je vivais, il y avait tout un monde en attente, vierge, dionysiaque, seul désirable, seul réel dans sa mystérieuse complexité, capable de vous arracher au stupre des jours mornes et de vous dispenser les joies de l'extase.

Cette jeune divinité me fouettait le sang. Je sentais confusément que j'aurais éprouvé un bonheur indicible à la serrer dans mes bras comme un arbre, à la couvrir de baisers et encore de baisers ! Et comme je voyais qu'il y avait plus d'une heure qu'elle était assise à cette place à nous couvrir de son regard ardent et à user sa salive pour quelques misérables paras, je me promis bien au fond de moi-même que, si un jour je devenais grand comme Elias Calderon ou même comme mon frère aîné, lequel jouissait d'une liberté qui

nous était refusée à tous, et que je puisse disposer de sommes importantes à l'instar de Simon, mon grand-père, je lui donnerais bien une livre turque en or pour qu'elle consentit à rester avec moi le plus longtemps possible, car la pensée qu'elle pouvait d'une minute à l'autre abandonner ses attitudes de sphinx et nous quitter, me paraissait un supplice plus terrible que celui des damnés pour qui la privation de Dieu est plus insupportable dit-on, que les chaudières de l'enfer et les fourches de Satan.

Mais où le raisonnement du bambin que j'étais paraît se doubler d'une clairvoyance alarmante c'est que, voyant cette vagabonde qui emportait à ses pieds la boue des ornières comme un ornement de plus pour rehausser sa beauté colorée et que ses vêtements de gaze dégageaient une odeur de sueur âcre mêlée à de vagues parfums, je me disais qu'avant de l'étreindre, de m'accrocher à elle pour me perdre dans le tourbillon des mondes, je l'aurais envoyés se purifier dans un hamam.

*

Que vont penser de ce délire juvénile les docteurs des âmes qui se penchent sur la candeur enfantine pour tirer les lois qui régissent notre vie secrète, ceux qui jugent qu'il faut planter une haie vive autour de l'innocence ? Comment expliquer qu'à cet âge où, n'étant affecté d'aucune virilité et ignorant tout du rapprochement des sexes, il ait pu s'éveiller en moi un désir qui ne pouvait différer par sa vigueur de l'attraction qu'éprouve le nourrisson pour le sein qui l'allait et à la chaleur duquel il se sent protégé, heureux de voir comblés tout ensemble les appétits de ses sens et ceux de son estomac.

Les doctes personnes se trompent assurément de n'accorder aux tout petits pas plus de discernement qu'à un sagouin. Leur sensibilité est si aiguisée, leur œil tellement à l'affût qu'ils sont à même de faire des rapprochements inespérés et de porter des jugements cinglants sur tous ceux dont ils devinent les instincts secrets. On les croit absents lorsque, mi-endormis, leur tête repose sur un bras, bouche ouverte et cils cousus, que repliés (position qu'ils occupaient dans le ventre de leur mère) ils pèsent comme une coulée de bronze dans le sable. Chacun des battements de leur cœur imprime à leur cerveau un tracé d'une délicatesse égale à celle de l'huître sur sa coquille. Ne vous fiez pas à l'enfant "qui dort et fait des rêves d'or". Comme le chêne est dans le gland, tout l'homme est déjà dans l'enfant. Si, d'une part, l'hérédité pèse de tout son poids sur la personnalité en gestation, le milieu-terreau où cette personnalité évolue n'en est pas moins un facteur important. L'hérédité est la force centrifuge ; le milieu la force centripète réglant les aberrations de l'instinct. Et de même qu'un bananier ne peut croître dans les régions polaires, un enfant ne saurait grandir harmonieusement ni réaliser les espoirs qu'on fonde sur lui si on le frustre des attentions auxquelles il a droit.

C'est parce qu'on oublie ces lois qu'on rencontre tant de déséquilibrés, de génies avortés. Et la raison n'en est pas toujours la misère (il y a chez les riches autant, sinon plus d'avortons que chez les pauvres). Elle est plutôt due à une direction faussée à sa base, à un défaut d'aptitude de la part des éducateurs et des parents à comprendre les enfants qui, s'ils peuvent être faits par le premier quidam, ne sauraient être élevés de même.

Si, pour être soldat, il suffit de faire l'exercice et d'apprendre à manier les armes, il ne peut en être autant de celui qui, sans appel, s'improvise éducateur. C'est souvent leurs propres défauts que des parents insensés vengent quand ils frappent sans pitié leurs enfants.

*

Mon frère Salvador était le souffre-douleur de la famille. C'est en vain que je cherche à m'éclairer sur les raisons de ce triste privilège. Il avait suivi de près la venue au monde des jumelles Estrella et Luna. La fatigue causée par ce double enfantement indisposa-t-elle ma mère au point que la naissance de ce fils survenue une année plus tard ait pu être pour elle un sujet de tourment ? Pareilles aversions se rencontrent parfois chez les animaux. Une chatte "spartiate" ayant mis bas un chaton malingre, lui ôtera la vie aussitôt après la lui avoir donnée. Différence engendre haine et Salvador n'était pas comme les autres.

Il avait un front majestueux, mais ce front ne dénotait pas le penseur. Il parlait et riait niais, prenait pour de bon argent tout ce qu'on lui disait, donnait tête baissée dans les aventures les plus téméraires. Rentrant à une heure avancée de la nuit, il vidait effrontément le garde-manger. Il faisait la grasse matinée, sifflait sous l'eau du robinet en se livrant à sa toilette. Il passait grand temps à se raser, à se faire la raie tantôt sur le côté, tantôt sur le milieu de la tête, à se parfumer, à se poudrer, à s'enivrer à l'odeur de sa propre sueur quand il transpirait des aisselles, à envoyer des halénées contre son miroir pour s'assurer qu'il ne sentait pas de la bouche, calamité qu'il combattait par des gargarismes et un brossage minutieux des dents, à rentrer dans sa chemise, à enfiler des pantalons, à rajuster ses bretelles, à se cravater, à endosser des gilets, sans jamais cesser de lorgner son image dans la glace même lorsqu'il s'en éloignait pour s'y mirer de tous les coins de la chambre.

Rasé de près, les cheveux pommadés, le linge d'une impeccable blancheur, le teint éclatant, un peu rosé aux pommettes, les dents nettes comme des perles, le nez droit, légèrement truffé par le bout, les lèvres sensuellement dessinées, le cou puissant, les pectoraux développés garnis de poils, beau causeur, beau danseur, il plaisait aux femmes qui devinaient sous ces dehors séduisants, sa passion pour les plaisirs.

Il avait une voix qu'on entendait dans toute la maison quand il chantait durant les longs quarts d'heure qu'il passait tous les matins devant sa glace à scruter les traits de son visage. L'imperceptible point noir, le moindre petit bouton était pressé soigneusement entre des cotons imbibés d'alcool.

S'il avait bamboché la veille, il était soucieux de chasser les stigmates de la fatigue et du plaisir. Et, dans ce but, il exposait son front, et ses joues à l'eau glacée du robinet jusqu'à ce que son teint eût repris sa fraîcheur et son velouté habituel. Et, néanmoins, il était dans l'appréhension quand, malgré ces pratiques, ces cercles violets persistaient autour de ses yeux battus. Alors il m'appelait pour me demander

— Benjamin, ai-je les yeux cernés ?

Et, parce qu'il était le seul de mes frères qui me paraissait communicatif, comprenant par cette faculté de divination qu'ont les enfants et certains animaux du chagrin de ceux qui les aiment, je lui disais :

— Non, on ne voit rien.

Mais il n'en semblait pas convaincu et il continuait, dodelinant de la tête, à se dévisager devant son miroir. Et, tandis que la fenêtre, vomissant du soleil, faisait reluire le jet pur de son nez, j'en voyais les ailes palpiter sous le souffle, les marines s'enfler et se détendre à un rythme saccadé qui intriguait déjà ma jeune inexpérience du corps. Les médecins n'avaient pas encore décelé en Salvador les imperceptibles lésions qui commençaient à miner son cœur, *cœur-écho*, lésions qui allaient avoir raison de lui à la fleur de l'âge.

C'était merveille de voir comment, disposant de si peu de moyens, il pouvait à force de minutie, de soins, de coups de brosse et de coups de fer, être paré comme un autel. Il passait ses jours à sucer, à courir derrière les jeunes personnes, à se passionner pour l'une d'elles et à s'en faire aimer, par une sorte de hardiesse qu'il était loin de vouloir déployer pour assurer son existence. Il prisait plus le bien d'autrui que le sien propre et croyait naïvement qu'il pouvait en disposer sans encombre aucune.

S'agissait-il d'éblouir, de trancher du personnage, il n'hésitait pas à puiser largement dans la garde-robe de la famille. Il enlevait un pantalon à Raphaël, des bottines à Léon, une chemise à Marco, une cravate à Elias, son père. Ainsi paré des plumes d'autrui, Salvador courait à ses plaisirs, croyant qu'on n'allait s'apercevoir de rien.

Mais quand il rentrait à l'aube, se déchaussant sur le seuil pour qu'on ne s'aperçût pas de son retour tardif, il était tout étonné d'entendre crier : "Haro ! sus au voleur !"

C'était à qui lui arracherait son bien : épingle de cravate, boutons de manchettes, gants, chemise, foulard de soie.

C'était à qui vomirait contre lui le plus d'injures !

Mais coups, menaces, insultes n'y faisaient rien et il revenait à la charge.

Quand ses frères oubliaient de fermer leurs armoires à clef, il leur prenait la pièce d'habillement qui cadrerait le mieux avec sa silhouette. Et même quand ils ne l'oubliaient pas, cette précaution s'avérait inutile. Salvador était passé maître dans l'art de faire jouer délicatement les serrures à l'aide de fausses clefs et de rossignols de sa fabrication.

Il n'avait pourtant rien du fripon. S'il se servait lui-même, c'est qu'il savait que ses frères ne lui auraient rien prêté. "Ils ont un commerce ; ils peuvent se procurer tout ce qu'il désirent", devait-il penser. Mais lui était trop pauvre pour s'offrir la moindre fantaisie. Il n'avait pas eu la patience de goûter aux délices de l'étude ni d'apprendre un métier. Affaire de glandes, diront les pédiatres et ils n'auront pas tort. Malheureux jeune homme ! Qui, plus que Salvador, souffrait de ses déficiences et de ses manques ? de son incapacité à s'adapter aux impératifs sociaux ? Il était sans réflexion, sans calcul. Songer au lendemain était une entreprise au-dessus de ses forces. Et d'ailleurs, il était tellement dérouté par les mauvais traitements qu'on lui infligeait que ses pensées n'allaient pas au-delà des besoins de l'heure présente. Il avait des instincts ; ces instincts devaient être assouvis. Il ne voulait ni ne pouvait prévoir. Volontiers il eût sacrifié cette vie qu'il aimait à une minute d'intensité dans le plaisir !

*

A la suite des scènes de violences qu'on lui imposait, réduit à l'état de bête traquée, il s'enfermait dans sa chambre pour digérer sa honte. Ses saignements de nez le reprenaient. Il avait des maux de tête.

Quand Zimbul, Elias ou Simon y venaient le relancer, ce n'était que pour déverser sur lui des torrents d'imprécations. Les habitants des bois ont un trou dans la terre pour se retirer, mais lui n'avait pas un endroit pour reposer.

C'était l'enfant le plus sensible des Calderon. Il avait un cœur d'or. Mais sa beauté était aussi niaise que son intelligence. Il ne réfléchissait pas, il ne prévenait pas les suites de ses actes et, pour se défendre, il fonçait sur l'adversaire, un peu comme le taureau sur la *muleta* du matador. Du taureau, il en avait la carrure. Et c'était réjouissant de voir sa ronde tête aux joues pastellisées, aux lèvres taillées pour les baisers unir aux marques certaines de la virilité les grâces encore fraîches de l'adolescence.

Ses vêtements étaient entretenus avec un zèle si vif que, même après des années d'usage, ils étaient aussi nets qu'au premier jour. Et cela était d'autant plus méritoire qu'on lui faisait rarement un habit et que presque toute sa garde-robe se composait de pièces qu'on lui donnait, lassé qu'on était de les avoir longtemps portées. Mais il avait le talent de leur imprimer un lustre nouveau. Nul ne portait mieux l'habit ou l'uniforme. Le pli du pantalon était toujours impeccable, et ses chaussures des soleils ; le nœud de sa cravate, un chef d'œuvre d'élégance, son chapeau net comme s'il sortait de la forme ; le tout servi par une prestance qui faisait de lui un enfant de roi.

Il éprouvait des impulsions qu'on avait peine à s'expliquer. Rencontrait-il dans un détour deux inconnus en train de se battre, il entraînait en lice sans s'inquiéter du motif qui les avait poussés à en venir aux mains. Il fonçait sur le plus fort par une sorte d'entêtement qui le poussait à faire le redresseur de torts.

Le portrait que j'ai brossé de lui se rapporte à sa jeunesse turbulente. Mais j'ai connu aussi un Salvador qui consumait son temps à fabriquer des jouets dans un galetas, juste à l'entrée de la terrasse qui recouvrait notre maison de marbre, terrasse qui, en un coin groupait tout un peuple de cheminées coiffées de leurs girouettes et avait, telle une demeure du moyen-âge, son chemin de ronde.

Avec des caisses, des clous, du carton, de la colle, des roseaux apportés de la campagne, Salvador faisait des coucous, des zigzags, des bateaux et des trains. Il excellait tout particulièrement dans la confection des cerfs-volants.

Les châssis taillés en soleil étaient tendus de papier de couleur et ces répliques des comètes traînaient à leur suite une large queue de rognures de papier de soie.

Il se faisait un point d'honneur de lancer un type nouveau de cerf-volant d'une forme toujours plus étudiée, capable de voler plus haut et plus loin que celui de ses camarades perchés comme lui sur le pinacle des toits. Il s'agissait, à force d'adresse, d'abattre en plein vol ces engins de guerre et de ramener à soi les débris de cette pêche miraculeuse pour fabriquer, avec le matériel pris à l'ennemi, un prototype plus parfait et plus solide, capable par son champ d'action de braver des adversaires encore plus reculés.

Ces duels aériens livrés des positions les plus avancées de la couverture des maisons avaient coûté la vie à plus d'un adolescent.

Je vois encore passer sous nos fenêtres le convoi d'un de ces héros de l'air qui, arraché à son poste de combat autant par la violence du vent que par la tension de son cerf-volant, était allé se fracasser le crâne sur le pavé.

Elias et Zimbul ne cessaient de mettre Salvador en garde contre cette folie qui le poussait à s'aventurer sur le toit d'une maison attenante à la notre afin de dominer du regard et du poing le grand gerfaut haletant dans l'immensité bleue, laissant flotter une frange de plumes étincelantes. On lui confisquait, on lui détruisait son matériel. Sans se décourager, Salvador remontait son usine.

*

Pour ce, il lui fallait un aide. Il recrutait alors son frère Marco qui, bien que plongé dans ses versions et dans ses thèmes, ne brûlait pas moins d'échapper à la contrainte scolaire et de s'amuser avec son grand frangin dont il admirait le génie inventif et le besoin farouche d'indépendance.

Mais Salvador se gardait bien de le solliciter. Il attendait que Marco vînt lui faire des avances. Alors il l'accueillait par des rebuffades pour ensuite lui annoncer qu'il le prendrait à son service "par pitié". Il lui faisait faire toutes les corvées, le rudoyait, se montrait mécontent de son travail. Marco ne se décourageait pas pour si peu. Il semblait même prendre plaisir aux brutalités de son frère, préférant être rabroué que renvoyé.

Salvador ne doutant pas de son ascendant lui tenait la dragée haute. Il le faisait appeler par mon entremise puis, quand Marco accourait exultant, Salvador le renvoyait dédaigneusement en lui disant qu'il avait certainement mal entendu et que personne n'avait fait appel à ses services.

Marco parti, Salvador m'ordonnait de le rappeler. Il se représentait, le cœur ulcéré. Et Salvador de lui demander, persifleur, s'il n'avait pas des visions. Et de l'envoyer paître. Plus d'une fois le benoît Marco, sur le point de partir pour la classe, mettait bas son cartable, décidé à faire l'école buissonnière et à sacrifier son prestige de bon élève, si seulement son frère voulait bien le retenir. Salvador d'une voix pateline, lui demandait :

— Marco, veux-tu jouer ?

S'il voulait jouer ! Mais il aurait vendu son âme au diable pour rester à ses côtés. Alors qu'il accourait, prêt à tous les dévouements, Salvador, s'approchant de son visage, lui susurrant à l'oreille ces paroles qu'il faisait siffler une à une entre ses dents :

— Jouer, c'est bon, j'en conviens ! Mais à quoi ? J'ai trouvé ! On jouera aux osselets avec tes os, tes petits os !

Marco ramassait son cartable. Mais il ne partait pour l'école que lorsqu'il était certain que, ce jour-là, son frère n'était point disposé à le garder et que tout ce qu'il désirait était de s'amuser à ses dépens.

En agissant ainsi envers Marco qui faisait honneur à sa classe, Salvador assouvissait sans s'en douter un désir de vengeance qu'il nourrissait envers tous les barbaques qui l'avaient accablé de pensum, et cet enseignement inepte qui sévissait à cette époque et auquel il n'avait jamais pu se faire. Il lui préférait les baignades dans la rivière, les escapades dans la campagne, les captures au cœur de la forêt. Il ramenait de ses randonnées des tortues somnolentes qui serraient encore entre leurs pattes des herbes enrobées d'humus, des insectes turbulents qu'il étouffait dans des bocaux pleins d'alcool, ou qu'il alignait, pantelants, traversés d'une épingle, sous des châssis vitrés où roulaient des boules de naphthalines.

C'est lui qui me fit connaître la verte cantharide, les carosèmes à l'abdomen carré, les mantes armées de cisailles, les lucanes aux mandibules énormes, les papillons qui portaient sur leurs ailes la neige des pommiers en fleur. Il passait des jours à les convertir en momies brillantes avant de les étiqueter dans des boîtes d'où s'exhalait une odeur immonde.

Il collectionnait aussi couleuvres, lézards et crapauds dans des récipients d'où suintait une humidité de serre. A ces occupations qui le passionnaient, il prodiguait tout son talent.

Pour le déniaiser et lui enseigner quelques connaissances utiles, son frère aîné lui faisait tracer sur les pages encore vierges de quelques registres grouillants de chiffres qu'il apportait de son bureau, des caractères d'écriture. Salvador s'arrachait alors au monde de l'entomologie et s'appliquait, mordant sa langue, à noircir les feuillets de jambages, de pleins et de déliés, de lettres barbues comme les pattes de ses insectes. Il en était arrivé à reproduire tous les

modèles d'écriture avec un art de calligraphe. Mais ce qui le passionnait encore plus que ces exercices, c'était de se forger une signature et un paraphe qui auraient éternisé le nom de Salvador Calderon. Tout absorbé dans cette recherche, il imitait, pour se faire la main, les monogrammes de personnages célèbres dont il avait trouvé les fac-similés dans une encyclopédie et, tandis qu'il contrefaisait toutes ces signatures, il s'imaginait être tour à tour un banquier, un chanteur d'opéra, un découvreur de mondes : John Law, Enrico Caruso, Cristobal Colon. Il affectionnait à reproduire le raccourci nerveux de Napoléon ou la griffe léonine de Louis XIV. Si un graphologue avait pu étudier ces hiéroglyphes qui traduisaient son besoin d'évasion, il aurait tenu en main la clef de son caractère.

*

A treize ans, il mouillait encore son lit. Loin de considérer cette faiblesse comme une infirmité, Elias et Zimbul voyaient dans cette anomalie un signe de dépravation et le punissaient comme s'il l'eût fait intentionnellement.

Pour le redresser on le mit en pension dans une maison pour enfants déficients. Là, on le fustigeait comme un mousse ; on l'enfermait nu dans la cave au charbon. Il se jeta furieux sur son tortionnaire et le blessa à coups de ciseaux. On lui lia les mains, on vous le suspendit par les pieds tout au haut de la rampe du grand escalier. Il se balançait dans le vide. On ne le tira de là que pour lui donner la *falaka*, bastonnade sous la plante des pieds.

Il s'évada, vagabonda dans la campagne, puis dans la ville. Appréhendé, il fut ramené chez ses parents où on le battit encore. Dès lors, on le fit coucher sur une planche recouverte d'une toile cirée. Elias se levait dans la nuit pour empêcher qu'il ne s'oublie. Peine perdue ...

*

C'est à cette époque que se rattache l'épisode du *kiler*, sorte de dépense où l'on serrait les provisions de bouche. Je vous ai déjà parlé de ce cabinet étroit à l'abri du soleil, barricadé par une porte toujours fermée à clef, placée comme un jalon au milieu du double escalier qui conduisait au premier étage. On y enfermait outre les confitures et autres friandises, le sucre, l'huile, les farines, les pâtes, le vinaigre et l'eau de vie.

Un matin, avant de partir pour sa papeterie, Simon Chinchon, voulant punir Salvador exemplairement, l'enferma dans ce *kiler*, emportant la clef avec lui pour s'assurer que personne ne le libérerait avant son retour.

Salvador passa les premiers quarts d'heure de sa claustration à nous narguer, à chanter et à siffler comme pour nous faire accroire que cette séquestration ne pouvait l'affecter mais, brusquement perdant patience, il se mit à faire un tel tintamarre en donnant des coups de pied contre la porte et en

tapant sur des bidons qu'il finit par étourdir tout le monde. Il semblait vouloir punir ceux qui l'avaient puni. Il trépignait et le vacarme devenait si insupportable que volontiers on l'eût élargi si l'on eût pu disposer de la clef.

A travers la porte, Celina et Zimbul l'adjuraient de prendre patience jusqu'au retour du grand-père mais Salvador, croyant qu'on usait d'un faux-fuyant, redoublait d'emportement et de violence, jurant de nous égorger tous l'un après l'autre. On le savait capable de tous les débordements.

Même Simon qui ne craignait personne semblait l'appréhender et s'efforçait de bien mesurer toujours le châtement à la faute pour ne point le pousser à bout. Or Salvador, perdant toute maîtrise, se mit à briser tout ce qui se trouvait à sa portée : bouteilles de vin, jarres d'huile, dames-jeannes d'eau d'Alem Dağ.

Ces liquides répandus s'écoulaient sous la porte et cascadaient sur les marches. La confusion était à son comble.

Soudain, Salvador se mit à pousser des cris terrifiants comme s'il brûlait. C'était le barrit de l'éléphant pris au piège plutôt que le cri d'un mortel en détresse. Dans son désarroi il avait sablé le contenu d'une fiole de vitriol qu'il avait pris pour de l'eau de vie de grain.

Le *kiler* avait une ouverture, plutôt guichet que fenêtre, donnant sur la feuillée. Il aurait fallu la grande échelle des pompiers pour parvenir jusqu'à elle. Et, chose impensable, il ne vint à l'idée de personne d'enfoncer la porte. On démolit une partie de la tonnelle. On roula dessous la table de cuisine sur laquelle on en fixa une seconde avec des clous. Enfin, on plaça sur le tout un escabeau titubant sur lequel on fit monter un portefaix haut de plus d'un mètre quatre-vingt-dix, qui tenta de tirer l'enfant terrible de son trou. Le sauvement réussit et Salvador, entouré des femmes de la maison, dut ingurgiter des pots de yoghourt et des blancs d'œufs battus pour éliminer le poison avalé. On estimait que le sort l'avait assez maltraité ce jour-là pour lui administrer un surcroît de correction. Ainsi grandit Salvador, qui ne sut jamais rien et ne voulut jamais rien apprendre. Une addition lui semblait improbable, une division problématique, une règle de trois imaginaire. On le poussa dans l'administration, la banque. Il fit partout chou blanc.

Arrêtons pour aujourd'hui le récit des aventures de Salvador et demandons-nous si cette répugnance qu'il avait aux études était due à la malignité de sa nature ou à l'ineptie de ses professeurs qui n'avaient pas su lui rendre les études attrayantes. Sa passion pour les insectes auraient pu faire de lui un entomologiste. Sensible à la santé de la nature, il lui avait manqué un vicaire savoyard pour l'initier aux merveilles du monde et à ses lois. Et comme il était aussi ardent que passionné d'aventures, il aurait fait le compagnon rêvé d'un explorateur.

Les randonnées en Amazonie, les poussées vers les pôles avec le blizzard au visage, l'exploration des mers, l'ascension de l'Himalaya, la possibilité de rayer les cieux à la vitesse des fusées l'auraient enthousiasmé. Son amour de la cocarde et du panache, sa vanité qui l'entraînait à parader auraient pu le mener loin s'il avait pu doubler son courage de la maîtrise que donne le savoir.

Nos deux cousines Elvira et Nina avaient épousé des médecins. Et notre cousin Norberto était rentré à Constantinople après avoir terminé ses études de médecine à Paris. Tout ce que je puis dire de Norberto pour le caractériser extérieurement, c'est qu'il avait la trogne d'un silène sous la cloche d'un chapeau melon. Et comme il s'habillait invariablement de noir pour en imposer, cette coloration poussée de la peau frappait chez lui plus que chez aucun d'autre.

Enflé de sa suffisance, il se montrait tranchant, dogmatique. Son sarcasme, ses railleries avivaient de cuisantes blessures. Ce qui déroutait c'est que, parallèlement à cette tendance à mener les gens à la baguette, à cette rudesse qui n'avait pourtant rien de militaire, il ne tarissait pas en bouffonneries, attitude qui aurait pu détonner chez une personne de sa trempe. On eût dit qu'il en voulait à la race humaine d'être sotte et souffreteuse.

Sa science s'étendait au domaine de la pédiatrie. Cocasse avec les tout petits, il haussait le ton avec les parents de ceux-ci jusqu'à les menacer de les ficher à la porte s'ils se permettaient la moindre critique. A la vérité, Norberto était un diagnostiqueur né. Il lui suffisait de devêtir un enfant, d'examiner sa langue, ses yeux, sa peau, ses ongles, sa démarche, de pétrir ses chairs, de l'écouter respirer, tousser, crier pour savoir de quoi il retournait. On eût dit qu'il voyait les organes par transparence comme s'ils s'étagaient dans une cage de verre. Loin de minimiser les signes cliniques, il ne manquait pas de faire appel à son intuition qu'il appelait son "agathodémon" lequel le guidait dans les situations embrouillées. Dans ces moments de perplexité où, devant son esprit défilaient tous les cas qu'il avait connus, où, par des tentatives de synthèse il s'efforçait d'harmoniser les déductions de l'analyse, travail décisif pour la dépistation de la maladie, ces retours vers le passé se traduisaient au dehors par des calembredaines et une brusquerie qui pouvaient faire douter de son sérieux. Mais il finissait toujours par mettre le doigt sur la plaie. Et de s'écrier triomphant : "Eurêka, voilà le hic !"

C'était là des mots d'habitude, un tic de carabin dont il ne pouvait se défaire au point que ses clients ne l'appelaient plus le docteur Calderon, mais le docteur Eurêka ou le docteur Hic. Lui, loin de s'en formaliser paraissait ravi.

— J'ai bien connu un collègue qui s'appelait Huc, leur disait-il ; appelez-moi Hic, si cela peut vous faire guérir mais Eurêka, guérissez !

Tous ses malades, en effet, se nommaient pour lui Eurêka ! Pour les distinguer, il lui suffisait d'accoler à ce vocable grec une épithète de son choix : mon grand Eurêka, ma petite Eurêka, mon terrible Eurêka, mon insouciant Eurêka, et, quand il se voyait contrarié : "Ce n'est pas le moment de faire l'Eurêka" ou encore : "Vous êtes un coquin d'Eurêka, un Eurêka vicieux à qui je finirai par ne plus m'intéresser, compris ?"

Lorsque Norbert retrouva Flora qu'il avait connue fort jeune, il fut touché par sa beauté autant que par son élégance qui lui rappelaient les sirènes des salons parisiens qu'il n'avait fait qu'entrevoir de loin. En tant que médecin, le nu n'avait point pour lui de secret. Mais ceux qui se penchent sur les

misères de notre nature, ne sont-ils pas les derniers à demeurer insensibles à la splendeur de ses formes ? Le contact de cette peau qui recouvre tant d'organes dont ils connaissent les silencieux rouages ne cesse de produire sur eux un prestige qui tient du sortilège.

Le sang dont la vue les laissent indifférents quand ils incisent et taillent, leur paraît lumineux dans les veines d'une vierge dont la taille se devine sous la robe. Et loin de leur procurer cette indifférence qui serait sagesse chez des hommes blasés par le spectacle journalier de la nudité, il semble au contraire que cette promiscuité les enfièvre et les pousse vers les ravissements illusoires d'un "corps glorieux".

Non, jamais le scalpel n'a détruit l'amour.

Norberto était résolu à demander la main de sa cousine.

Une femme comme Flora, c'était "une aubaine" pour un cabinet de médecin.

Fatigué de ces coquettes agressives, des grisettes aux mœurs faciles, cette reine voguant dans la soie comme un paquebot sur l'onde, renversait ses idées sur l'amour.

Combien, maintenant, lui semblaient désuètes les croyances des Romaines, autrefois siennes, sur la femme "gardienne du foyer" et dont les enfants apprenaient la langue tout en suçant le lait ! Flora ne paraissait pas pouvoir jouer ce rôle. Mais son visage le hantait et il scandait son nom avec chacun de ses pas. Il aimait redire ce nom avec la ferveur du musulman qui hurle vers son Dieu. Elle était dans chaque bouchée de pain ; il la buvait avec chaque gorgée d'eau. Elle s'intronisait en lui, elle faisait du docteur Calderon, lucide et réaliste, un être fantomatique.

De ses fenêtres, il voyait des branches dénudées craqueler un ciel en charpie et cette lumière trouble d'une ville appesantie par les ans, où le silence s'empare de l'espace qu'elle respire... Byzance lovée, reposait sur la mer comme un reptile repu.

Adulée de la société pérote et plus chère à l'âme de Simon que tous les bijoux de la couronne, Flora n'avait encore fait choix de personne. Pour une femme de sa qualité, le fait que la pensée d'un inconnu pût souiller la sienne, ne constituait-il pas un avilissement ? Tant de soins, d'élans, de ferveurs à la merci d'un mâle qui vous emporte d'emblée un être cher ainsi qu'un visiteur coupe un lys dans votre jardin ne pouvaient être l'apanage du premier venu. Il fallait à Flora un prétendant d'élite, sensible, prévenant, presque aussi beau qu'elle et riche suffisamment pour ne plus songer à sa fortune.

Norberto était de dix ans plus âgé que Flora. Tout retard, de son côté, pouvait lui être fatal. Il la fit demander en mariage par son père.

Zimbul et Simon, bien que flattés par les titres du "docteur" et par le bruit qui se faisait autour de son nom (il passait pour un praticien des plus sagaces) n'auguraient rien de bon dans cette ouverture. Le père de Norberto, Arturo Calderon, leur semblait *kéneff*, bouffi de morgue. Ils pensaient que, plus que l'amour, la dot de Flora qui n'était pas des moindres, avait emporté la

balance. Ils craignaient que le naturel de Norberto qu'ils estimaient aussi odieux que celui de son père, ne rendît Flora malheureuse. Mais l'argument capital qui militait contre cette alliance était que Norberto et Flora étaient cousins germains et que ces unions consanguines engendrent une descendance déplorable.

Flora fut mise au courant de la demande du docteur qu'elle avait, après des années d'éloignement, trouvé un peu rustre avec son rire bruyant, ses pommettes empourprées, sa redingote noire et son "melon". Il est plus que probable que si ses parents eussent tramé cette union en secret, elle leur eût nettement ri au nez. Mais comme de prime abord ils avaient écarté cette "mésalliance" (c'était leur propre terme) elle eut tout le loisir d'étudier d'une tête froide le parti qui se présentait.

*

Norberto, auquel on avait répondu par un biais, (Flora ne désirait pas se marier encore ; elle avait bien rejeté une dizaine de partis qui auraient pu faire son bonheur) redoublait d'assiduité auprès de sa cousine. Il lui apportait des camélias (sa fleur préférée), des dragées de pistache et d'aveline. Il assistait régulièrement aux concerts de musique de chambre qui avait lieu chez elle avec la participation des Carducci.

Il nous conta un soir comment, remontant la rue Şişhane pour venir chez nous, il avait été pillé et mordu par des chiens qui vivaient par bandes dans les rues. Il eut la crânerie de dénuder sa jambe et de nous montrer la plaie. Toute la maisonnée en était alarmée. Ces chiens pouvaient être enragés. Il nous tranquillisa en nous disant qu'il irait le lendemain se faire faire une injection antirabique dans un hôpital. Il nous pria seulement de lui apporter de l'éther, de l'iode, du coton, un bandage, nous assurant qu'il ne fallait pas nous mettre martel en tête vu que, comme Achille, il n'était vulnérable qu'au talon... et au cœur, s'empressa-t-il d'ajouter à voix basse, en regardant Flora fixement qui rougit jusqu'au blanc des yeux.

Mais elle feignit d'éclater de rire pour se libérer de son malaise, quand son regard fut capté par la glace de la cheminée, où, avec son long cou et sa robe de tulle elle errait comme un cygne noir sur une eau noire, éclairée par une lune noire. Le visage était noir comme du cirage ; ses dents noires ; sa robe, de neige fuligineuse. Par contre, cheveux et sourcils étaient d'un blanc d'amiante. Elle poussa un cri.

Toute la nuit elle lutta pour chasser de sa tête ce portrait spectral qu'on eût dit tracé avec de la suie. Et, pour s'en distraire, elle se mit à penser à Norberto, à sa jambe mordue.

Elle le trouve courageux.

*

Elle repassa dans sa tête tout ce qu'elle savait de lui. Le père de Norberto, voulant éviter qu'il s'enlisât dans les délices de la Capoue française, ne lui avait fait parvenir que juste l'argent nécessaire à ses études. Pas un sou de plus. Il fut reçu parmi les premiers de sa promotion. Sa brusquerie qu'on lui reprochait était le contrepoids de cette âpreté qu'il lui avait fallu pour surpasser ses camarades. Elle s'adoucissait avec l'usage du monde, pensait-elle. S'il n'était ni beau, ni un modèle d'élégance, c'était par contre un laborieux qui donnait des preuves manifestes de son savoir.

Ainsi, dans ses nuits d'insomnie, elle se reprenait à songer à Norberto bien malgré elle. Elle s'en demandait la raison, puisqu'elle ne l'aimait pas. Elle le voyait, sanglé dans sa redingote, sommairement installé dans son petit cabinet, s'efforçant de gagner le cœur d'une clientèle rétive, percutant, auscultant, le stéthoscope à la main, l'oreille collée au dos des malades, admonestant, consolant, prescrivant des régimes, couvrant d'une écriture illisible de petits feuillets de papier glacé qu'on s'empressait de porter chez le pharmacien. Une fois la semaine il donnait des consultations gratuites pour les pauvres.

Bientôt elle s'aperçut que l'intérêt qu'elle lui portait n'était pas uniquement le fruit d'une curiosité hostile. "Serait-ce qu'il ne me soit pas aussi indifférent que je le pense, s'interroge-t-elle, angoissée ?"

Elle en était à lui trouver des perfections qui redoraient avec le temps son auréole.

Jusqu'au retour de Norberto, elle avait tiré son plaisir de l'assiduité qu'on lui témoignait. Elle aimait se livrer au tourbillon d'une danse, à sentir une main virile peser sur sa taille. Elle valsait jusqu'au lever du jour, fiévreuse, les mains moites.

Mais l'hiver qui avait suivi l'installation de Norberto, elle montra moins d'empressement à paraître dans les bals. Il semblait à beaucoup de monde qu'elle rêvait éveillée et qu'elle devenait facilement irritable. Elle passait un long temps dans sa chambre à se bercer dans son rocking-chair, les pieds glacés, les joues en feu et suivant d'un œil morne, dans la psychée, son image qui, maintenant, lui était entièrement étrangère.

— Est-ce que tu l'aimes ? s'écriait-elle, interrogeant dans le miroir "son double".

— Folle que je suis, je l'aime ! murmura-t-elle d'une voix vite convertie en sanglots.

*

Elias et Zimbul durent se rendre à l'évidence que Flora leur cachait son secret. Flora aimait Norberto et sa santé s'altérait sous la violence de cet amour contrarié. Simon, voulant parer à la douleur de l'être qu'il chérissait, reprit les pourparlers avec Arturo Calderon afin de s'entendre avec lui sur les clauses du contrat du mariage.

Instruit de la passion de Flora pour Norbert, Arturo se montrait intraitable. Simon jura sa foi qu'il ne pouvait rien ajouter de plus à la dot de Flora qui était de cinq mille sterling.

— Et que ferez-vous de tout l'or que vous entassez, lui lança Arturo au visage. Vous n'allez pas l'emporter avec vous dans le tombeau ! Je ne doute pas que cette somme ne puisse faire le bonheur d'un premier venu. Mais Norberto, docteur diplômé de la Faculté de Médecine de Paris, ancien interne des hôpitaux, pourrait prétendre à des partis plus sortables. Je ne suis pas en peine pour son avenir et chaque marmite finit par trouver son couvercle.

Simon Chinchon fut outré par la bassesse de tels propos. Il dit à Zimbul qui attendait, anxieuse, le résultat des délibérations :

— Je ne me suis pas trompé, Arturo désire pour son fils la bourse et non le cœur de Flora. Il n'aura ni l'une ni l'autre.

Pour sa part, Arturo vint trouver Norberto, et lui dit :

— Je viens d'avoir un entretien des plus orageux avec Simon, le grand-père de celle que tu t'es mis en tête de prendre pour femme. Je vais te faire de la peine mais mon devoir est de te mettre en garde avant qu'il ne soit trop tard. Je ne vois pas cette union de bon œil. Flora est une créature sophistiquée, à qui l'on passe tous ses caprices. Il faudrait tenir état de prince pour la satisfaire. Elle ne pense que bals et travestis, toilettes et bijoux. Ce n'est certes pas la femme qu'il te faut. Tu me diras : "Je l'aime", mais l'amour s'évente comme le montant d'un vin. Au reste, tu es libre de l'aimer et de te perdre. Mais tu viens de Paris. Tu connais la vie. Tu es, comme tu me l'écrivais dans une de tes lettres, un rationaliste. Si aujourd'hui tu te mets un doigt dans l'œil, c'est tous les dix que tu t'en mordras demain ! J'aurais encore souscrit à ce mariage si la dot qu'elle t'apportait pouvait, en un sens, subvenir aux fantaisies de cette tête à l'escarpolette. Et puis, faut-il te le cacher encore ? Je m'étonne que tu n'y aies point fait attention. La santé de Flora ne me semble pas des plus florissantes ... Tu aurais dû t'en douter ! N'as-tu pas remarqué cette toux sèche qui la prend parfois et qu'elle déguise en portant son mouchoir aux lèvres ? On dit que c'est là le résultat d'un froid qu'elle a pris en sortant du bal de l'ambassade de Russie. Mais, à mon sentiment, c'est là un rhume qui dure depuis trop longtemps pour qu'on puisse le guérir avec du rhum !

Pendant tout ce discours de son père, Norberto n'avait pas eu le courage de dire un seul mot, partagé qu'il était entre le respect, l'indignation, le désespoir. Quel droit avait son père de s'interposer entre son bonheur et lui ? Entendre rabaisser une créature qui tenait plus de l'ange que de la femme lui semblait monstrueux. Arturo était un ladre, un rustaud qui n'avait ni scrupules, ni délicatesse. Traiter une affaire de cœur comme s'il s'agissait de l'acquisition d'une jument, quelle infamie. "J'en ai la nausée" s'écria-t-il. Les dernières paroles surtout, par lesquelles Arturo avait achevé son sermon l'indignaient autant par leur fond que par la perfidie avec laquelle il les avait prononcées : "Un rhume qui dure trop longtemps pour qu'on puisse le guérir avec du rhum". Que voulait-il au juste insinuer ? Une calembredaine de plus au compte de son père qui n'aimait que trop les calembours !



Et pourtant, lorsque Norberto eut repris ses esprits et réfléchi sur les paroles de son père avec le calme et l'objectivité du scientifique, il se souvint, en effet, avoir été intrigué un jour par le geste de Flora portant son mouchoir à la bouche pour dissimuler un léger malaise. Il lui avait même dit, comme en se jouant :

— Vous ne devriez point négliger cela.

— Ce n'est qu'un rhume, fut sa réponse. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Norberto ne s'était pas donné la peine de pousser plus avant son examen. C'était un pédiatre. Les Calderon avaient leur docteur de famille. Et puis, quand on courtise une femme, il y a des sujets qui vous tiennent plus à cœur que les malades et leurs maladies ! Tous les jours il entendait parler croup, coqueluche, scarlatine, variole. Au près de Flora, il voulait oublier les misères infligées par la Nature laquelle, répétait-il avec Vigny, "se rit des souffrances humaines".

De son côté, Simon Chinchon ne manque pas de mettre Flora au courant de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Arturo. Il lui rapporta sans fard toutes ses paroles, pensant que c'était là le meilleur moyen de l'éclairer sur le comportement d'un homme sur lequel elle était, plus que personne, en droit de décider.

— C'est un sondage que je me suis permis d'effectuer en profondeur, lui dit-il, pour savoir si tu étais vraiment désirée. Arturo, par sa réponse, n'a fait que confirmer une fois de plus la laideur de son âme que je soupçonnais depuis longtemps. Quant à Norberto, s'il t'aimait, il serait venu se jeter à tes pieds pour démentir les propos de son père.

Lorsque j'épousais Celina, elle n'avait qu'un maigre trousseau pour toute fortune. Je l'ai choisie parce que je l'adorais sans me soucier de ce qu'elle pouvait m'apporter comme finance. C'est ainsi qu'agit un véritable amant. S'il m'est permis de révéler le fonds de ma pensée, je dirai que je ne trouve pas Norbert, assez méritant pour te mériter. Va, je te promets de te choisir pour compagnon de vie un prince du sentiment. Ce n'est pas tout d'être docteur. Il faut que l'âme soit à la hauteur du savoir.

Flora, profondément ulcérée par les paroles de son grand-père fut saisie d'un tremblement. Elle couvrit ses yeux de ses mains pour s'empêcher de pleurer. C'était la première fois qu'elle découvrait la laideur. Elle voulut se labourer le visage de ses ongles, déchirer ses vêtements. Elle n'en fit rien, Elle se tut. Et Simon la quitta inconscient du mal qu'il avait pu lui faire.

Mais tout en partageant les raisons de son grand-père, elle ne cessa d'éprouver pour Norbert cette passion qu'on éprouve pour les êtres qui sortent de l'ordinaire, dont l'étrangeté attire et qu'on aime moins pour le bien que pour le mal qu'ils nous font. Ce genre d'amour est des plus insurmontables car il passe outre aux humiliations, aux déboires et jusqu'aux plus extrêmes aberrations des sens et du jugement.

Comme aucune décision n'avait été encore prise, Norberto continuait à venir passer ses soirées chez nous à cette époque que, sous de plus heureux auspices, on aurait pu appeler les fiançailles de Flora. J'étais dans une tousserie effroyable. Comme il est de règle dans une famille où un des membres est médecin, on se crut obligé d'avoir recours à ses services, qu'on se fit du reste un point d'honneur de rémunérer, pour soigner ma coqueluche. Mes quintes s'accompagnaient de suffocations et de vives douleurs. Je ne sais pourquoi mon cousin Norberto, que je pris en grippe autant pour la frayeur qu'il m'inspirait que pour la rudesse avec laquelle il maniait ma chétive personne, eut la malencontreuse idée de me soigner en m'administrant force vomitifs et purgatifs.

Je vois encore sur un guéridon de bois sombre les deux flacons coiffés qu'on venait d'apporter tout chauds de chez le pharmacien et dont on me faisait absorber le contenu par cuillerées. Je me vois tout petit assis sur un pot (*tchoukal*) en train de vomir dans une cuvette (*leğen*) me débattant contre chaque gorgée d'alkermes où d'ipécacuanha qu'on me faisait avaler en me promettant la lune. Ces drogues douceâtres qui me pesaient comme du plomb me causaient une telle nausée que mon estomac se vidait comme une poche que l'on retourne. Je trépisnais de colère sur le carreau, désespéré de ce que l'on se fût joué de moi une fois de plus en ne m'accordant pas la récompense promise pour me faire avaler l'émétique abhorré.

Norberto, pourtant, m'avait promis de m'apporter le soir même un jouet, le seul que j'allais connaître de ma vie. Cet objet entrevu en rêve symbolisait pour moi la douce amertume du bonheur. O délice ! Il me fut possible de l'avoir un moment dans mes mains. Mais Elias et Zimbul se récrièrent, disant qu'il était trop beau pour moi. Ne grevait-il en quelque sorte la bourse du jeune médecin ? Un pauvre jouet qui faisait ouahiouah ! et qui consistait — je m'en souviens encore — en une petite tête de chien abouchée à une poire en caoutchouc. Norbert heureux, semble-t-il, de cette remarque qui lui permettait de reprendre son bien, me l'arracha des mains pour l'enfermer dans son petit sac qu'il trimbrait chez tous ses malades. Il me fit mille salamalecs pour en chasser de mes yeux l'image à jamais, tout en me promettant pour le soir même un autre jouet encore plus beau que celui qu'il m'avait repris.

Devinant non sans amertume combien cette autre promesse était mensongère, j'en fis mon deuil en me disant qu'un bonheur si grand ne pouvait m'être dévolu. Au reste il avait apporté ce jouet moins à mon intention que pour faire impression sur Flora qu'il convoitait. Bien que je fusse indigné de ce revirement, je l'assurais de prendre régulièrement ma potion et d'être sage. Je m'endormis rêvant que je tenais mon joujou. J'étais comblé comme le Fils du Ciel. Le jour venu, je me réveillais en sursaut, demandant le nouveau jouet que mon cousin Norbert m'avait promis. On me fit toutes sortes de contes bleus. Les jours se passèrent, et de jouet point. Je versais des larmes de sang. Mes proches me devinrent étrangers. Le vide s'intronisa dans mon âme. Je

découvris l'injustice et le mensonge. La pensée que la vie n'était que duperie me soulevait le cœur. Chaque année qui venait s'ajouter à ma triste enfance ne faisait que corroborer ce premier jugement. J'extravaguais. Je cherchais dans ma petite tête à comprendre le mobile de cette trahison. C'est en vain que mes pensées battaient leurs ailes. Elles se cognaient "à des plafonds pourris". Je rêvais d'une autre famille, d'autres cieux. J'entrais dans la vie par où il n'est donné qu'aux sages d'en sortir : l'exil, porte de l'enfer. J'étais seul.

*

La première fois que je vibraï à la mélodie d'un nom fut lorsque j'entendis Flora prononcer celui de Lucia de Lamermoor. Je l'aidais à serrer les lacets de son corset et, à mesure que la taille s'affinait, le busc comprimant la poitrine, bombait la hanche.

Elle m'aiguillonnait à serrer plus fort encore. Et cette cuirasse de satin faisait de Flora une fleur vibrante sur sa tige. Les faisceaux de baleines enlaçant sa taille de partout, donnaient à celle-ci la forme d'un hyperboloïde.

Ce corps d'une rigueur mathématique me semblait avoir été transformé en un mannequin d'osier. Une fine aigrette ornait sa coiffure. Et comme elle se penchait sur les fleurs de sa jardinière pour les respirer, je la comparais à une grosse abeille en train de butiner. Je m'écriais terrifié : "Tu vas faire craquer ton buste !"

Il arrivait qu'une balle sautait. Nous nous donnions bien du mal pour la remplacer. Et, dès que la nouvelle avait chassé l'ancienne, telle une cavale éperonnée, elle m'enhardissait de ces mots qui me faisaient l'effet d'un coup de cravache : "Tire plus fort ! Tire encore !"

Je ne savais rien de la mode. Je ne comprenais pas pourquoi les dessous de ma sœur avaient tant de volants, de ruches, de dentelles ! Cela faisait autour de ses jambes un halo vaporeux. Toutes les fois qu'elle levait l'une d'elles en l'air telle une danseuse à la barre, dentelles et volants s'envolaient avec elle, ombrés par le bas ajusté d'une arrogante jarretière. Comme j'exprimais mes doutes sur la nécessité de tant de fanfreluches qui me semblaient superflues puisqu'elles s'éclipsaient sous la robe, elle me lança une œillade bien plus éloquente que toutes les paroles. C'est alors que je me rendis compte de la structure de ses prunelles formées de cercles concentriques allant du châtain clair au châtain sombre, pour finir, se rétrécissant toujours, en un point brillant qui inondait tout l'œil de sa lumière.

J'ignorais que le corps de la femme est un vase d'élection dont le galbe ne s'affine qu'à force de soins et de travail.

Corps suave d'une femme de vingt ans, tu résumes à toi seul l'angoisse qui nous étreint à la gorge. Tu es l'unique réponse au mystère de notre destinée. Ceux qui pour toi se damnent sans possibilité de retour comme ceux qui te fuient pour se murer vivants dans le silence d'une trappe, n'arrivent point à tarir le désir que tu allumes en eux et qui les brûle. O corps suave de la femme de vingt ans !

Flora ne manquait jamais, avant de partir pour la promenade, de me consulter sur sa toilette. J'étais alors un tout petit bonhomme aux cheveux tondus, avec des fossettes aux genoux. Je lui disais :

— Cette robe ne te sied pas bien. Ou, il y a quelque chose qui cloche dans ta coiffure.

Elle retournait à sa psychée, lissait une boucle, déplaçait une broche, jetait sur ses épaules un *boa* vaporeux.

Se baissant vers moi avec son immense chapeau où fulminait une aigrette, elle m'embrassait étroitement.

— Tu as raison, mon petit, me disait-elle. De la bouche des enfants naît la pure vérité.

*

Parmi les notes de musique empilées sur son étagère se trouvait la partition de Lucia de Lamermoor. La couverture portait l'image d'une femme élancée, vêtue d'une robe collante, toute pareille à celle de Flora et qui, les yeux hagards, s'avançait prête à frapper, un poignard à la main.

Je ne savais si c'était pour se donner la mort ou pour la donner à quelqu'un. Mais je sentais que ce spectre tragique incarnait un visage de la poésie.

Ce nom de Lucia de Lamermoor, quand Flora le prononçait, assise sur un pouf, en train d'en étudier la partition devant sa jardinière en porcelaine, me faisait monter les larmes aux yeux. Elle s'abandonnait à une de ces attitudes si seyantes chez la femme qui se sent jouir de son intimité sans témoins. Une parité éclatante se lisait entre cette actrice trouble au visage altéré et Flora vêtue de satin. Et dans toutes les pièces de l'artillerie féminine qui s'épalaient sur le lit, le fauteuil, le canapé, il me semblait voir la dépouille de quelque être vidé de sa substance lequel, trop sensible pour vivre parmi les hommes, avait, en nous quittant, laissé tomber ses vêtements qui recouvraient son corps lumineux.

Sa passion pour les fleurs s'enflammait à mesure qu'elle se vidait de notre monde. Et, plus tard, perdue dans les glaciers de l'Engadine, elle se plaisait pour se mettre au lit, à piquer des camélias dans ses cheveux. Ses yeux voyaient, grands ouverts, la neige vêtir la montagne comme d'un suaire. C'est ainsi qu'elle cousait ses insomnies aux aurores étincelantes et qu'elle repose dans un *campo santo* de la côte italienne, parmi les corolles des camélias.

*

La condition de serviteur était chez nous un des états les plus curieux qui se pussent concevoir.

Aujourd'hui, que la domesticité tend à disparaître pour faire place à l'esclavage des robots, infiniment plus dégradant, on ne sert plus son maître, mais un contremaître qui relève d'un ingénieur en chef, lequel dépend d'un comité de direction, lequel doit répondre de sa gestion à des financiers affidés qui ne sont, eux, ni contremaîtres, ni ingénieurs mais des boursiers menés par des Égéries tambour battant.

Le choix d'un serviteur ou celui d'une servante relevait d'Elias Calderon. Il apportait dans ce travail une ingénieuse sagacité. Mais au lieu de les prendre stylés, il préférait les rencontrer à l'état brut et il se délectait à les former lui-même. Non qu'il n'eût préféré à ces rustres malodorants descendus de leurs montagnes des serviteurs en livrée, empressés d'aller au-devant de ses désirs, perpétuellement en guerre contre la poussière et le désordre. Ces sortes de trotins dont il brûlait de s'entourer étaient, à son jugement, trop subtils pour être maniés par des personnes aussi prosaïques que Celina, Simon ou même certains de ses fils. Il répétait souvent à haute voix à qui voulait bien l'entendre que certaines gens ne méritaient pas d'avoir des serviteurs zélés et prévenants. Aussi se bornait-il à pêcher des croquants, fraîchement débarques de leur *köy*, de leur village, des kurdes, *lonzos arrancados de las montañas*, des ours arrachés à leurs montagnes, presque aussi bornés que les buffles dont ils venaient d'être les bouviers. Il mettait la main sur eux dès leur débarquement à Stamboul alors que, rougissant comme des vierges et tout pétris encore de leur crasse, ils bégayaient dans un patois bizarre des propos inintelligibles.

Ordinairement ces tendres innocents, originaires des vilayets de Kars, d'Erzurum et de Sivas et dont les cabanes terreuses demeuraient cinq mois enfouies dans la neige, étaient de robustes rustauds aux joues rouges comme des pommes. Ne comprenant pas ce que l'on voulait d'eux, ils se contentaient de sourire bêtement à toutes les questions comme à tous les ordres, ou de répondre *hay ! hay !* (Oui ! oui !) en montrant des dents perlées, des dents de lait !

Vêtus de grègues bouffantes enfilant sur leurs pieds nus, recevant la pluie d'une main et de l'autre le vent, couchant sur la terre battue de quelque *han* aux abords du Grand Bazar, ils végétaient dans l'attente d'un maître.

Elias les menait dès l'abord chez un barbier ambulant qui les tondait à ras, ensuite dans un hamam où il les remettait entre les mains d'un *talak* (masseur), qui vous les étrillait comme des chevaux avec des lavettes de crin, vous les inondait de savon, vous les ébouillantait abondamment comme des écrevisses. Il échangeait leurs hardes contre du linge blanc et des vêtements neufs. Atterrés par tant de soins qui les rendaient comme hébétés au point qu'ils avaient peine à se reconnaître, ils faisaient leur entrée dans la famille, épouillés, tondus, érubescents.

Zimbul, dévisageant la nouvelle recrue, s'écriait, horrifiée : "C'est encore une buse que tu nous amènes qui ne sait parler ni comprendre les mots : 'Viens ici ! Cela sent la tripe !' Dieu me damne s'il ne grouille pas de vermine. Fais le sortir !"

— Mais il vient tout juste du hamam où il a transpiré plus de quatre heures ! répondait Elias, désespéré. Ne t'acharne pas, selon ta vile habitude, à l'accabler de reproches, à le démâter dès le début en lui disant qu'il ne sait rien de rien. Tu le formeras avec un peu de patience.

— *La estrella que la caiga !* (Que la malchance le poursuive) *Que toma asco de verlo !* (Il répugne rien qu'à le voir !).

— Ca y est. Te voilà dégainant ! C'est tout juste si le pauvre bougre vient de respirer l'air de la maison *Celinatchi en fachas !* s'écriait-il dépité, ce qui voulait dire (le suffixe tchi étant péjoratif), une Celina en herbe, cousue encore dans un maillot, une réplique de ta mère en petit, une Celina dans les langes ! Même sang, même venin, tenait-il, dépité. De l'eau dans le poêle, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas verser de l'eau dans le poêle comme ta mère ? ajoutait-il, écumant de colère, faisant allusion à la phobie de Celina pour tous les poêles chauffés à blanc qu'elle éteignait d'un seau d'eau. Va ! tu es bien la digne émule de Celina Chinchon !

— *Date a partir la cabeze on el !* (Débrouille-toi avec lui !) Ton domestique est une bûche et, tant qu'il vivra, il ne sera qu'un sot.

Mais le lendemain (il paraît que la nuit porte conseil), elle semblait mieux disposée envers son pauvre d'esprit, l'exhortait à s'approcher d'elle en lui disant, tout en lui faisant signe de son index "*Yel, Kuzum*, viens, mon agneau ! Et l'initiation au travail commençait.

— C'est ainsi qu'on tient le balai, qu'on exprime la lavette, qu'on essuie les carreaux, mon agneau, lui disait-elle. Monte vite les escaliers pour m'apporter le plumeau que j'ai laissé là-haut, mon agneau ! Ah ! tu ne sais pas ce que c'est qu'un plumeau ? Eh bien laisse ; je t'en montrerai un demain, mon agneau ! Tous les ordres, toutes les injonctions se terminaient invariablement par les mots : mon agneau ! A force de les répéter, elle devait s'imaginer en avoir tout un troupeau ! De son côté, Elias Calderon ne manquait pas d'instruire son jeune protégé.

Il lui demandait d'apporter un seau d'eau (*cuvo de esponjar*) et une sorte de pagne billebarré, rebut des bains turcs acheté au Bazar, qu'on utilisait alors pour éponger les carrelages. Il le trempait dans le seau à plusieurs reprises puis, l'ayant bien exprimé, il le promenait amoureusement sur les dalles du corridor.

S'arc-boutant sur ses jambes, il courbait son corps en avant, le front presque à terre. Et, tandis qu'il se livrait à cette besogne pour lui sacrée, court d'haleine, il produisait un sifflement fâcheux. Il plongeait corps et âme dans ce travail qui paraissait le laver de ses faiblesses et lui faire oublier son trouble à mesure que le corridor devenait immaculé.

Vêtu, selon la saison, d'un *entari* de flanelle ou de coton rayé (ses caleçons bouffants lui descendaient jusqu'aux chevilles), avec son cou puissant soutenant sa grosse tête semée de crins blancs, on eût dit Caton l'Ancien, retour du Sénat romain où il s'était écrié "*delanda Carthago*" se livrant au travail de la terre dans sa villa de Tusculum. Le plus délié des cheveux, la

moindre brindille de bruyère tombée d'un infatigable balai lui causait un malaise cuisant. Il ne pouvait souffrir que la splendeur d'un pavement fût ternie par une chaussure imparfaitement décrottée. Et, sitôt que ses enfants rentraient du bureau ou de l'école son œil se portait droit sur leurs pieds avant que de voir leur visage. Dès le seuil, il leur fallait enfiler des pantoufles. C'était là la condition sine qua non de son bonheur. Cette passion de la netteté frisait la monomanie.

Une fois la porte d'entrée fermée derrière lui, ce qu'il avait de plus pressant était d'inspecter les pièces de la maison nettoyées pendant son absence. Il promenait le plumeau sur les meubles, passait le balai dans les coins, hâtivement, de crainte d'être surpris, le tout ponctué de ce râle sibilant qui accompagnait chez lui toute activité physique nécessitant de l'effort.

Décelait-il sur un plancher un brin de fil ou d'allumette brûlée, vite, il portait deux doigts à ses lèvres pour les humecter de salive avant de les appliquer sur l'indésirable objet dont la présence sur le sol équivalait pour lui à une tache sur la conscience. "Tsi, tsi !" soufflait-il, s'escrimant dans sa chasse à l'impur et, quand il tenait au bout de ses phalangettes l'infime substance qui avait offusqué sa vue, il poussait un soupir profond comme s'il venait d'être délivré d'un scrupule.

Il se levait avec l'aube et son premier devoir, après s'être lavé les mains et le visage et remercié Dieu de lui avoir restitué son âme, était de nettoyer les vêtements de ses enfants.

Il apportait à ce travail une ardeur de maniaque, ne brossant les parties de l'étoffe souillées de boue qu'après les avoir grattées de l'ongle. C'était là l'unique moyen de ne point faire entrer la tache dans le tissu. Il décrottait les chaussures avec non moins de zèle, lavait avec une éponge les caoutchoucs dont il pourvoyait tous les siens, caoutchoucs funèbres qui, pour durer, devaient provenir de Russie, exhaler une odeur empyreumatique et porter comme marque de garantie un triangle rouge sur la semelle hérissée de dents.

Et c'est après avoir aligné, par ordre de taille sur les dalles, le bataillon de chaussures cirées et de caoutchoucs reluisants que Elias se relevait de sa position accroupie. Il prenait plaisir à passer ainsi en revue, à la lumière d'une falote lampe à pétrole, les souliers de ses enfants encore endormis sous la chaleur des couvertures.

Cette attention accordée à leurs nippes étaient autant de caresses pleuvant sur leurs têtes car, bien que les aimant d'un amour exclusif, il ne se serait point permis de les serrer dans ses bras ni de leur donner un baiser. Cela aurait été déroger à la pudeur. C'était outrager les convenances, c'était *forligner* qu'un frère embrasse sa sœur !

*

A la tête de la lignée trônait Simon Chinchon, dont le crâne rutilait dès qu'on allumait le gaz. Ensuite se plaçait Celina, sa digne épouse, emmitouflée dans sa pelisse d'hermine. Leur fille Zimbul vivait closement sous leur dépendance. Elle s'acquittait de ses devoirs avec une scrupuleuse honnêteté, son mari Elias Calderon lui servant de taureau procréateur. Venait ensuite Léon, premier né du couple Calderon qui, en tant que détenteur du droit d'aînesse était périodiquement mis au courant des intérêts de la famille. C'est avec lui que les "quatre" précédents délibéraient sur les décisions à prendre concernant la fructification des biens et de la conduite à suivre vis-à-vis des autres enfants. Le restant, à l'exception de Rafael associé à l'affaire de Léon, constituait le "vil troupeau" absolument tenu à l'écart de toute délibération. On décidait pour lui. Il ignorait tout du sort qu'on lui réservait.

Bouche cousue et suprême secret étaient les habituels mots d'ordre. C'est ainsi que j'ignore encore quels étaient les revenus de ma famille parce que l'on m'avait ôté à jamais le désir de le savoir. Un mur séparait les enfants de leurs parents et ce mur se dressait encore plus épais entre frères et sœurs. Chacun de nous, en dehors des repas que l'on prenait en commun autour de la longue table, demeurait relégué dans ses pensées, livré aux ravages d'une puberté en éveil. Aucune conception claire du monde. Les idées nous arrivaient par bribes. Un poème que l'on déclamait dans un moment d'exaltation, une chanson dont le contenu galant demeurait incompris, une page arrachée à un vieux livre qu'on lisait sous les draps à la lumière d'une bougie, un visage entrevu par une fenêtre qu'on idéalisait jusqu'à la fureur, une rencontre opérée dans une promenade d'une personne qu'on n'allait plus jamais revoir suffisait à déclencher notre tendance au délire. N'ayant pas de confidents avec qui partager le tumulte de nos impressions, chacun se sentait seul comme dans son cercueil.

C'est ainsi que Sol, la cadette, était l'opposé de son aînée Flora. Pusillanime, elle fuyait le monde. Fort remarquée en classe pour son application et la douceur de son caractère, ses compositions françaises calligraphiées à l'encre de Chine avaient la netteté d'un texte gravé sur la pierre lithographique.

Flora, d'une humeur plus expansive, se donnait beaucoup de mal pour gagner Sol par des confidences qu'elle ne faisait à personne d'autre. Elle s'efforçait de vaincre chez sa cadette cette aversion que celle-ci avait pour les réunions et les visites. Ce n'est que par une douce violence qu'elle parvenait à l'arracher à son instinct claustral. Les réussites de l'aînée n'éveillaient chez Sol nul sentiment de jalousie. Pourtant, plus Flora se faisait belle, plus elle était fêtée, plus Sol se négligeait, oubliait les heures des repas et ne trouvait quelque répit à son trouble qu'en plongeant dans la lecture jusqu'à une heure tardive de la nuit.

Ses insomnies sont restées notoires dans les annales de la famille. Les somnifères n'avaient nulle raison de son nervosisme. Elle demeurait étendue sur le dos, les yeux opiniâtement clos, s'efforçant de calmer son trouble par

un impératif de sa volonté. Mais plus elle appelait le sommeil, plus le sommeil la fuyait. Elle sentait en elle tout un tumulte d'excitations déchaînées qui l'hébétaient par leur violence, leur volonté de destruction. Sitôt qu'elle refermait les yeux, elle retrouvait sa fatigue prompte à multiplier son angoisse. Les paysages biscornus, les visages auxquels elle ne s'était jamais intéressée surgissaient d'on ne sait quel monde turbulent et tourbeux, préfiguration chaotique d'avant la genèse. Et ces évocations, ces visions plus réelles que dans le rêve éveillé de la vie, se succédaient avec une si extrême vélocité qu'elle s'écriait "Instant, arrête-toi !" Ses hurlements la réveillaient tout en lui faisant peur par leur violence. Elle se sentait brisée, comme si elle fût de verre, plus irrémédiablement lasse que lorsqu'elle s'était mise au lit.

Plus d'un parmi nous a tenu entre les mains une de ces montres dont le ressort s'épuise bruyamment aussitôt qu'on le remonte. Quelques secondes suffisent aux aiguilles pour faire plusieurs fois le tour du cadran avant leur inertie totale. Elles ont passé de front toutes les heures sans marquer le temps. Comme ces machines qui malaxent les ordures dans les tombereaux matinaux des boueurs, son esprit remuait les faits les plus disparates, et les plus baroques pensées. Trains qui ne menaient nulle part, vaine activité qui épuisait ses forces et faisait des pertuis dans l'eau ! Entraînée dans des conversations verbeuses, elle se voyait sommée de répondre aux impératifs de son subconscient avec la violence des vagues qui se brisent sur les récifs. Protée, elle dialoguait, paraphrasait, prenait toutes les formes, entrait dans une multitude de vies.

En égard à sa complexion délicate, elle échappait à toute censure. Elle se levait tard. Nul ne venait la presser dans sa chambre où elle se livrait à des travaux de broderie, à des lectures.

*

Les Orientales n'œuvraient pas dans les usines ni dans les bureaux. On ne rencontrait point de secrétaires au service d'un directeur d'entreprise. Du reste, la sténo et la machine à écrire étaient encore des "terres inconnues". Les coquettes vendeuses des magasins de Péra se recrutaient uniquement parmi les familles grecques, arméniennes et juives, appartenant à ce qu'on avait coutume d'appeler "les minorités". La musulmane, elle, ne travaillait point hors du logis. Elle n'était élevée que pour le mariage qui, pour être "de raison" donnait des unions heureuses. Elle apportait à l'homme qui allait lui faire connaître les joies de la maternité une ardeur avivée d'une virginité que nul ne s'était permis de déflorer.

Les alliances se contractaient entre familles d'un même niveau. On s'entourait, au préalable, de garanties sur la condition, la moralité, la santé des conjoints. Des fiançailles qui se prolongeaient parfois des années permettaient aux futurs conjoints de se bien connaître. Le flirt, ce genre de dépravation déguisée qui consiste à tirer des alouettes au miroir, n'entrait pas dans les mœurs. Les fiancés n'échangeaient que de chastes embrassements.

Ce n'est qu'aux approches du mariage qu'on leur permettait de sortir ensemble. Encore fallait-il qu'un parent les accompagnât. Ces précautions n'étaient pas inutiles. Dans le cas où les fiançailles étaient rompues, l'honneur de la femme était sauf.

*

Il est possible que les succès de Flora aient pu désarçonner Sol qui ne pouvait se mesurer avec sa sœur. Elle demeurait le jour durant étendue sur le canapé de sa chambre adossé au châssis d'une fenêtre. Levant les yeux du livre qui alimentait sa rêverie, elle promenait son regard à travers les broderies du store, aux trois-quarts baissé, sur un mystérieux blondin qui, d'une fenêtre voisine, guettait le moment où elle pousserait les persiennes pour arroser ses pots de fleurs.

Sol ne se vêtait ni ne se coiffait comme Flora. Jamais le corset n'emprisonnait ses flancs. Elle ne faisait point usage de "chichis", ces boucles de cheveux que l'on piquait dans la coiffure comme des fleurs funéraires dans le bâti d'une couronne. Elle relevait simplement en ballon ses longs cheveux châtain, soulignant ainsi, par le découverturement du front, sa naturelle gravité. Elle avait une poitrine superbe que, par pudeur, elle comprimait sous son corsage. Haute, la taille dégagée, elle se croyait laide parce que son visage couvrait quelques taches de rousseur à peine sensibles sur les ailes du nez et qui, loin de lui porter ombrage, produisaient un effet piquant. Aussi se gardait-elle bien de sortir sans voilette l'été. Sol était faite pour la solitude comme Flora l'était pour le monde.

Les lectures poussées tard sous la lampe veinaient de rouge ses yeux verts. Elle pleurait comme la fleur de serre distille sa rosée. Mais il ne pouvait être question encore de lui trouver un mari. Ne fallait-il pas auparavant établir Flora, son aînée ? Pourtant les hommes recherchaient Sol pour la joliesse de ses formes. Il se dégageait d'elle un attrait qui ne laissait pas indifférents les "connaisseurs" pour qui la perfection des formes est une promesse de plaisir sans cesse renouvelée.

Les fonctionnaires de l'administration ottomanes, qui, les gants et la canne à la main, poitrinaient, les soirs, dans le Jardin des Petits Champs, où les demoiselles pérotées, chaperonnées par leur mère, s'attablaient autour du kiosque à musique, lui tiraient leur révérence en portant bas leur chapeau.

Un de ses admirateurs silencieux, Apollon de Crémone, lui prêta tout l'œuvre de Victor Hugo, en édition de luxe, qu'il venait de recevoir de Paris, en l'accompagnant d'un petit canif de nacre pour découper les pages des volumes encore vierges.

— C'est le second outil de ce genre que j'achète, lui dit-il. Le premier, je l'ai jeté par-dessus bord alors que je traversais la Marmara pour me rendre à mon travail. Un vieillard enturbanné, assis à mes côtés, m'avait demandé si je n'avais pas un couteau à lui prêter. Je lui tendis complaisamment mon bijou de canif avec lequel le rustre se mit à tailler les ongles de ses orteils.

Apollon de Crémone était un peu maniaque comme le sont généralement tous les esthètes qui éprouvent une juste horreur à voir déflorer les objets qu'ils ont amoureusement assemblés et dont la possession est leur seule raison de vivre.

— Vous êtes l'unique personne, Mademoiselle, à qui je prête des livres, lui dit-il. Je désire que ceux-ci soient lus par vous la toute première.

Il voulait ainsi lui témoigner qu'il la tenait en haute estime.

Sol, flattée par un tel hommage, dévora en quelques jours *Notre Dame de Paris*, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles* tandis qu'elle relevait de sa belle écriture les vers qui l'avaient enthousiasmée.

J'ai déjà dit combien le style de Sol avait d'élégance et de netteté. Ses maîtresses retrouvaient dans ses compositions quelque chose de la vivacité de Mme de Sévigné. Elles conseillaient aux parents de la jeune fille de l'envoyer compléter ses études à Paris. Mais à moins de vouloir changer Sol en tournesol — je m'excuse de ce calembour qui courait dans la famille — il ne serait venu à l'idée de personne de laisser partir une jeune fille toute seule pour cette "ville de perdition". Sol pourrait s'instruire autant qu'elle le voudrait sans quitter le toit paternel. Un jour on la caserait, tout comme les autres. Mais auparavant il fallait pourvoir Flora.

L'aînée des Calderon qui, pour sa beauté, mériterait d'être surnommée Flora la divine, éblouissait comme ces collerettes de fine batiste qui sortent toutes fumantes des mains de la repasseuse. Interrogeons son miroir, admirons cette tête fine au bout d'un long cou. Serait-ce une "pensierosa" qui s'éveillerait après avoir dormi mille ans ? On la dit soleil de beauté. Inlassablement les photographes fixent ses parures, ses flots de dentelle qui font de Flora un perpétuel chef d'œuvre. Refusant toute rétribution, ils tirent d'elle des portraits pour l'amour de l'art. Flora aime aligner sur sa coiffeuse ces images nées de sa substance. Les dernières l'attristent par comparaison avec les anciennes. Elle se sent vieillir. Et, pour dissiper les nuages qui embrument son front, il lui faut des toilettes, des triomphes. C'est Monime, Junie, Bérénice, Roxane, La Tosca, Lucia de Lamermoor. Une perle à ses oreilles fait éclater son teint de *mausmé*. Ses bras ronds transparaissent sous ses manches de mousseline comme cette ombre qui dénonce le thé blond dans une tasse de porcelaine. Sa présence illumine et, quand elle s'en va, il semble que toute la vie de la maison se retire avec elle.

Simon Chinchon éprouve pour elle l'adoration des païens pour leurs idoles. Son amour éclate dans les libéralités qu'il lui fait. C'est lui qui remue les bazars de Stamboul pour la pourvoir de crêpe de chine, de soieries du Japon. C'est pour lui complaire qu'il meuble le grand salon du premier de fauteuils Louis XV, de lustres, de miroirs aux bordures dorées qui montent jusqu'au plafond. C'est pour elle qu'il achète ces verres de Bohême, cette vaisselle ciselée.

Flora recevait de Simon de fortes sommes dont elle pouvait disposer à son gré. Elle les dépensait en dentelles, en toilettes, en partitions. Elle affectionnait les dragées qui avaient la diaphanéité de son teint. S'abandonnant au *branle* de sa nature, elle voulait constamment ajuster le cadre où elle vivait. Il lui prit même la fantaisie d'avoir à son service non un de ces *khiros* arrachés à un *sandjak* perdu d'Asie mineure, auxquels il fallait attacher un ail à un poignet et un oignon à l'autre pour leur apprendre à distinguer leur senestre de leur dextre, mais un de ces *haidouks* qui gardaient à Péra le portail des ambassades. Elias Calderon qui raffolait de la grandeur et du faste se déclarait ravi de voir trôner dans sa maison un de ces cavaliers en dolman bleu et pantalon garance, au *kalpak* à plumet écarlate et blanc. Mais il dut se contenter d'un Croate descendu de sa Dalmatie et qui, outre le jargon de son pays, parlait l'italien, le grec et le turc.

Son costume ne manquait pas de pittoresque. Il portait culotte noire et tunique bleue garnie de brandebourgs également noirs, gilet chamarré d'or et toque azurée sur laquelle était brodée une croix. Les souliers à boucle d'argent contrastaient avec ses bas aussi blancs que la neige. Ce qui rendait son accoutrement plus insolite encore pour un domestique qui devait se livrer à de gros travaux, c'était sa chemise, à col empesé, sa cravate de toréador.

C'était la première fois qu'il nous tombait un serviteur stylé avec des mains douces de femme entretenue. Une bande de laine écarlate qui lui ceignait les reins couvrait dans ses plis les canons de deux pistolets dont les crosses dodues bombaient à la portée de ses mains.

Le plus curieux de l'affaire c'est que grand-père Simon et sa femme Celina, très à cheval sur les préceptes religieux et pour qui tout chrétien était un idolâtre qui baisait des bâtonnets en croix, n'aient été nullement offusqués par la présence ostensible de cette croix au sommet de la calotte. Ils pensaient : "C'est un *kirvat*, un Croate, portant l'insigne de sa nation".

Les uniformes les plus bizarres n'accompagnaient-ils pas le faste des padischas ? Ce décorum, loin de leur déplaire, flattait leur passion du luxe. Ce qui les effrayait un peu, chez ce *kirvat* qui répondait au nom de Douchan Pétrovitch, c'était moins la croix de sa calotte que les pistolets chargés dont il ne voulait jamais se défaire et qui saillaient de sa rouge ceinture.

Elias éprouvait pour ce serviteur racé une considération qui se devinait au souci qu'il apportait à ce que l'on préservât pour Douchan quelque bon morceau de la cuisine.

Flora aussi, à qui les crocs pointus de la moustache du *kirvat* en imposaient, le ménageait autant qu'il lui était possible. Mais Zimbul s'alarmait de ce que ce serviteur aussi ombrageux que fier, sortant un jour de son calme, ne fit feu sur le premier venu.

Il ne fallait pas espérer faire laver les corridors et l'escalier par ce valet d'opérette. Douchan n'était bon qu'à monter la garde à une époque où les brigands infestaient la capitale et à honorer d'un salut presque militaire les allants et venants de notre maison. Flora l'envoyait en course. Il rapportait de

chez la modiste des montagnes de cartons où se tenaient tapis quelques uns de ces énormes chapeaux si enviés des dames de l'époque. Douchan servait Flora avec dévouement, avec respect. Il aurait sans hésitation donné sa vie pour sauver celle de sa maîtresse. Il avait du devoir une conception différente des autres mortels. Il eût volontiers consenti à quitter sa famille pour la nôtre et à servir Flora tous les jours de sa vie, si l'organisation secrète à laquelle il était affilié ne lui eût intimé l'ordre de voler au secours de sa patrie. Ses yeux fondirent en eau au moment des adieux. Il disparut, superbe, dans un combat de comitadjis.

Longtemps Elias Calderon ne put oublier ses grands sentiments unis à une parfaite distinction de manières. Ruminant ses souvenirs, il disait à Simbul penchée sur un travail de broderie :

— Te rappelles-tu Douchan ? Quel caractère ! Quelle noblesse !

— *Zavalı ! le pauvre ! Tu tangas la buena vida.* Que tes jours se multiplient et qu'il repose en paix !

Douchan fut remplacé par Yorgo qu'un zèle inquiet poussait à faire son travail vite et bien. Yorgo n'attendait pas qu'on lui dise : "Tu feras ceci, tu iras là-bas !" Il prenait sur lui la tâche de tenir la maison en bon ordre et scrupuleusement propre. Quand son travail était terminé, il en inventait un nouveau, comme un musicien rédige ses variations sur un même thème.

La toilette des coins et recoins, la propreté des plafonds et de ses corniches n'avaient point de secrets pour lui. Il battait à toute heure des tapis. Le vestibule était d'une netteté telle que Elias Calderon, difficile à contenter sur ce point, confiait à Zimbul, tout ébaubi :

— *Me cae la bava de la coca de verlo.* J'en suis baba !

Non seulement Yorgo soignait la maison comme une châsse, faisant briller les bronzes et les cuivres, mais il exécutait les commissions avec une célérité telle qu'il stupéfiait mon père lequel, levant les yeux au ciel s'écriait, ravi :

— *Ez gouzma !* Comment se peut-il qu'il soit si vite de retour ?

Yorgo était prompt comme la pensée. Jamais d'erreur ni de maladresse. Tout était pesé, pensé. Sa louange était dans toutes les bouches. On le demandait ; on le réclamait ! Yorgo par ici ! Yorgo par là ! Et Yorgo fendait l'air pour retourner haletant.

Ainsi que Pétrovitch, son prédécesseur, Yorgo se serait jeté dans le feu pour Flora. Il mettait son bonheur dans l'exécution des volontés de sa maîtresse. Lui porter un message, courir cher le mercier lui acheter du fil ou des aiguilles, c'était le combler ! Il revenait tout en eau, apportant un petit paquet qu'il mouillait de ses doigts moites. Flora, souriante d'aise, lui disait :

— Je suis contente de toi. Va, tu es un amour !

Et Yorgo tournait les talons en partant à ses lèvres un grand mouchoir pour contenir une toux sèche qui l'étranglait.

Il maigrissait, pris de sueurs nocturnes. Il se plaignait de douleurs dans le dos. On lui disait :

— Nous t'interdisons aujourd'hui de te lever ; tu garderas le lit. On te portera du lait chaud et du miel.

Paroles perdues ; il n'en faisait qu'à sa tête. Il était sur pied avec le soleil. Et quand ses maîtres, pourtant matinaux, partaient pour leur travail, corridors et parquets miroitaient. Le café bouillonnait doucement dans la casserole, le lait crémaît, le pain grillait sur la braise. Yorgo ne touchait à rien de tout cela ; il ne portait pas une parcelle de nourriture à sa bouche.

Il ne cessait de tousser. Bien que Saratchi notre cuisinière, nous eût averti d'avoir découvert dans les latrines des crachats sanguinolents, personne ne s'en inquiétait.

A l'insu de Zimbul, Elias Calderon glissait parfois une pièce d'argent dans la main du serviteur zélé en le complimentant d'un *aferin*, d'un bravo chaleureux. Plus fortuné, Yorgo se fût dévoué à une noble cause. Mais de modeste condition, il ne pouvait que s'immoler sur l'autel de la servitude.

Soucieux de saisir la raison d'un tel dévouement, j'ai compris que ces êtres adamiques élevaient la fonction de servir à la hauteur d'un sacerdoce et que leur bonheur venait de celui qu'ils procuraient à autrui.

*

Je pense que tous les membres de la famille Calderon vous seront à peu près familiers lorsqu'on vous présentera Léon, Rafael et Marco, de beaucoup mes aînés. Quant à moi, Benjamin, je crois me peindre assez dans ce récit en peignant les autres.

Estrella et Luna, mes sœurs jumelles, bien que leur venue au monde ne fût séparée que par un court intervalle, ne se ressemblaient en rien tant au physique qu'au moral.

Estrella était une brune piquante, les nerfs à vif. Elle paraissait avoir toujours les larmes au yeux. Oui, elle pleurait par surcroît d'émotion, parce que certains ressentent la détresse qui les talonnera leur vie durant, dès l'instant de leur formation dans le ventre de leur mère.

C'est sur Estrella que l'on se déchargeait pour l'accomplissement des besognes ingrates. Elle était née pour coudre et pour ravauder, pour nous soigner quand nous tombions malades jusqu'au sacrifice de sa personne.

Zimbul, affligée d'une nombreuse progéniture, n'accordait pas une même tendresse à tous ses enfants. C'est alors qu'intervenait Estrella qui fut, pour ceux que leur mère négligeait, une vraie petite maman nous disputant à l'abandon et à la maladie. C'est elle qui, tous les vendredis, me lavait des pieds à la tête, dans une bassine en cuivre étamé (*leğen*), me changeait, m'allongeait une caresse. La nuit, elle chantait pour m'endormir en me serrant dans ses bras. Sans elle, je serais mort avant de franchir la glissante passerelle de l'enfance.

Tous les hivers, une toux opiniâtre me *térébrait* les bronches. Estrella me préparait des décoctions de pépins de coing et de sucre candi. Elle me grillageait le torse de teinture d'iode à l'aide d'une allumette et d'un bout de coton et, d'un baiser sur la bouche elle apaisait mes soupirs aussi tristes que les siens.

Je m'accrochais à elle. Le monde dont je redoutais les embûches, je le retrouvais en esprit dans l'ovale de son visage. Zimbul m'avait engendré sans le vouloir ; Estrella, qui éleva mon enfance, m'a rendu à la vie parce qu'elle l'a voulu.

Par certains côtés, elle était presque aussi attentionnée pour Luna qui la traitait avec empire. Luna portait bien son nom. Son visage reflétait la lune dans son plein. Elle était vorace comme une lamproie. On n'a pas idée de mettre dans un vivier des brochets et des truites de côté d'autres espèces plus faibles qu'ils pourraient inquiéter. Estrella et Luna dormaient dans un même lit, un très large lit en cuivre qui ne laissait qu'un passage étroit de la porte à la fenêtre.

Les deux jumelles se mettaient au lit après s'être dit mille tendresses et juré une amitié éternelle. Une fois allongées côte à côte, elles se faisaient des confidences. Parfois une même émotion les faisait vibrer si intimement que, serrées l'une contre l'autre, les bras autour du cou, elles ne cessaient de s'embrasser. Mais parfois aussi, elles étaient loin de s'ajuster.

— Pauvre idiote, tu ne sauras jamais rien de rien, s'écriait Luna, quand sa sœur la contrariait.

Luna s'emportait jusqu'à griffer sa jumelle. Elle le mordait partout où sa bouche pouvait avoir de prise. Celle-ci se défendait en lui labourant les joues de ses ongles. Une bonne partie de la nuit se passait ainsi en chamailleries. Et voici qu'après s'être adorées elles en étaient à se haïr.

Ombrées de bleus, rayées d'égratignures, elles couraient porter leur tête sous le robinet qui débitait une eau glacée pour tenter de faire disparaître les marques trop visibles de leurs débordements. Mais elles ne pouvaient demeurer longtemps désaccordées et elles retombaient dans les bras l'une de l'autre avec un oubli des offenses qui n'avait d'égal que leur fureur effrénée. On les voyait si souvent ensemble qu'on les nommait "les inséparables". Et pourtant on ne pouvait concevoir natures aussi contraires.

Tandis qu'Estrella tarabustée par Zimbul devait rendre un compte exact de son temps, Luna, qui se savait choyée, laissait s'apparesser son corps et son esprit. Elle passait ses jours, allongée sur son divan dans un empilement de coussins. L'indolence de la vie des harems aurait pu satisfaire son penchant pour le kieff. Elle se serait plu dans l'ambiance du sérail à siroter des liqueurs fortes, à laisser envahir son cerveau par la torpeur des narguilés dans une atmosphère chargée de parfums qui portent sur les sens. Sa chemise qu'au saut du lit elle laissait glisser le long de son torse serait demeurée à terre si Estrella ne s'était avisée de la relever. Demain était le mot le plus courant de son vocabulaire. Il la dispensait de tout effort. Et de se retrancher derrière son inertie de cul-de-plomb.

Je ne sais qu'elle ait jamais écrit une lettre. C'était pour elle une corvée des plus irritantes. Et, tandis que, frileuse, elle s'enveloppait dans ses plaids elle avait des vellétés de plaisirs que les vierges de chez nous ne devaient être sensées éprouver que dans les bras d'un époux.

Elle dévorait des livres non par besoin de s'instruire, mais pour alimenter sa curiosité touchant les rapports entre les sexes. Elle imaginait d'abracadabrantes aventures avec de beaux éphèbes râblés, bien cravatés, lui faisant des déclarations enflammées.

Était-elle frappée par une expression bizarre qu'elle ne se donnait pas la peine d'approfondir, une sentence nombreuse qui sonnait comme un proverbe, alors elle ne se fatiguait pas de la redire à tout venant, comme un gage de culture et de raffinement. Elle se croyait large d'esprit pour n'avoir pas de principes et affirmait tout sentir et tout comprendre. Au vrai, elle n'estimait les œuvres et les gens qu'en proportion de leur redondance, de leur futilité.

Elle se maria sans amour et, comme elle avait manqué elle-même de règles et de principes, elle éleva ses enfants au petit bonheur pensant qu'il suffisait de les gaver de nourritures et de leur faire des présents pour en faire des hommes. Devenus grands, ils se détachèrent d'elle comme ces sangsues qui se décollent des chairs où elles se sont abreuvées. Comme elle n'avait rien appris, rien approfondi, elle ne pouvait les guider dans leur travail ni être juge de leurs efforts.

Toutes les terres l'ont portée ; toutes les mères l'ont balancée sur leurs ondes. Elle a logé dans des garnis comme dans des palais, promenant son besoin de nomadisme de ville en ville, édifiant partout des foyers qui s'écroulaient comme des châteaux de cartes. En pouvait-il être autrement ? N'est-ce point le lot de ceux qui sacrifient l'être au paraître ?

On ne pouvait se fier à elle, bien que ses effusions fussent sincères au moment où elles éclataient. Mais son aversion pour tout effort faisait qu'elle se fatiguait bientôt de ceux qui l'avaient le plus passionnée. Sa capacité d'oubli surprenait et cela parce que sa soif de plaisir lui faisait rejeter ce qui pouvait lui rappeler toute souffrance. C'est bien d'elle qu'on pouvait dire : loin des yeux, loin du cœur.

S'étant lancée à la conquête du grand amour, elle fut la proie de passions frivoles ou qu'elle rendait telles car le sérieux d'une aventure dépend de la manière dont nous l'abordons. Alors désappointée, en proie à des maux physiques véritables, lesquels venaient s'ajouter à d'autres de nature imaginaire, elle connaissait des dépressions où elle sombrait, frileuse, sous les couvertures. Il aurait fallu pour réveiller ses sentiments de poulpe engourdie quelque amour comme ceux décrits par les poètes. Et même alors, il eût été difficile de soutenir qu'elle ait pu y trouver un semblant de libération.

Une émotion peut, par le choc qu'elle nous procure, opérer en nous une révolution parfois salutaire. Mais Luna était prédestinée à persister dans son essence quel que fussent les milieux où elle évoluerait. Elle eut l'aubaine d'avoir pour compagnon de vie un homme qui, le plus naturellement du monde, pourvut toujours à ses besoins. Aussi, ne lui fut-il point permis de profiter de ses échecs.

Mais elle avait cela de commun avec tous les Calderon de renchérir sur ses émotions, de se laisser emporter par ces tornades de la sensibilité qui ravagent les nerfs. Ces crises la visitaient cycliquement comme ces comètes dont certains astronomes prétendent qu'elles pourraient bien un jour balayer notre globe de leur queue.

Ce déséquilibre avait pour leitmotiv quelque état d'âme né d'une situation plus hasardeuse que désespérée. Elle était convaincue que personne au monde ne sentait aussi finement, aussi profondément qu'elle. Tout ce qui lui arrivait était inouï, inimaginable. Elle éprouvait un plaisir masochiste à raconter à tout venant les difficultés auxquelles elle s'était heurtée au cours d'une vie de déplacement et de migration, en introduisant chaque fois dans son récit certaines variantes dans les détails, qui faisaient dire à ceux dont la mémoire était fidèle qu'elle controuvait des histoires. C'est certain qu'elle en contait de belles, mais, surprenant sur le visage de son interlocuteur une pointe de méfiance ou un signe de fatigue, elle fabulait pour sortir de l'impasse, ce qui faisait croire qu'elle mentait.

Luna ne devait pas, comme Estrella, obéir aux ordres maternels. Il était rare que Zimbul lui fit des remarques sur sa nonchalance. Elle aurait pu, sous l'excuse de la maladie, s'immobiliser à jamais ou bien exécuter une sorte de mouvement perpétuel ou la futilité engendrerait toujours la futilité.

Il serait utile de tirer au clair pourquoi, dans une même famille, certains enfants sont plus aimés que d'autres. Luna était de sa maman le portrait tout craché. C'était les mêmes chairs fermes et nacrées, au point que lorsqu'on entrevoyait par l'embrasure d'une porte sa poitrine nue, on éprouvait une sorte d'éblouissement.

Renoir nous a tracé de ces blondes nudités se baignant dans une eau auréolée. Bien que brune, justement à cause de cette florissante carnation qu'il aimait tant, Luna aurait pu lui servir de modèle favori.

N'ayant point de dispositions pour les études, on lui fit prendre des leçons de coupe où elle acquit d'instinct une certaine habileté. Elle se taillait des robes qu'Estrella piquait à la machine.

C'était pour Zimbul aussi une harassante corvée que de passer ses journées à coudre et à repriser. Souvent, elle m'attelait à la manivelle de sa machine et j'étais heureux de tourner une roue nickelée dont les raies brillantes, se mêlant aux rayons du soleil filtrant à la vitre, me procuraient les mêmes éblouissements que la nudité de Luna. J'étais encore plus émerveillé lorsque, après un déclic, une roulette à la jante nantie d'un pneu en caoutchouc venait s'appliquer contre le volant pour charger les canettes d'un brouillard de fil. Je croyais me débattre avec des araignées géantes, un ver à soie filant son cocon, dévoré par sa propre substance. Il n'en fallait pas davantage pour me plonger dans le merveilleux.

*

La composition même de notre corps, amphore assise sur des jambes et flanquée de bras ondoyants, nous porterait à croire que le mouvement est plus indispensable à la vie que la spéculation qui la tue et que ceux qui agissent d'instinct, avant même que de penser, vont souvent bien plus loin que ceux qui ruminent sans jamais rien entreprendre. Les expectants ne tarderont pas à ressentir les effets de leur inertie. Et cela nous induit à envisager le problème de la culpabilité.

L'homme est-il responsable de ses actes ? Comme chacun de nous n'agit que pour se donner du plaisir ou éloigner la douleur, il serait difficile de justifier la rigueur de certaines lois qui n'ont en vue que la protection d'une société elle-même transfuge par son incohérence et son illogisme. Cette société n'en veut qu'à ceux qui se laissent prendre au grand jour et qui payent pour les crimes que beaucoup commettent dans le secret. C'est ainsi que les cultivateurs luttent contre les fléaux qui les menacent, que l'on dératise les entrailles d'un navire, que nous foudroyons dans nos foyers cafards, punaises, mites et moustiques. Mais les moustiques, mites, punaises et cafards ont leur raison d'être puisque Dieu les a créés. Si nous les exterminons, c'est parce que nous sommes les plus forts. Mais il n'est pas juste de supprimer ceux qui ont mal tourné un peu par notre faute. Et la communauté en puissance de science et de sagesse (deux mots qui semblent s'exclure) ne saurait permettre en son nom ce qu'elle réprouve dans la conduite d'un de ses membres et tuer celui qui a tué. Comme il sied aux êtres évolués de sacrifier un plaisir inférieur à un plaisir supérieur, il est probable que, si la société, reprenant d'une main ce qu'elle donne de l'autre, avait fait son devoir envers tous les déshérités, ceux-ci auraient choisi indubitablement le bien.

La société ne défend que les puissants. Modèle de duplicité et de délation, elle chante faux et porte à faux. Autrement il serait difficile, par exemple, d'expliquer son comportement envers la femme qui tombe quand par ailleurs, elle admet la prostitution comme nécessaire à l'ordre social ; qu'on ne peut que sourire de ses rigueurs envers les ivrognes quand elle encourage, pour les profits qui lui reviennent, la consommation ruineuse de l'alcool. Si elle ne tue pas les artistes et les savants, c'est bien parce qu'ils acceptent de mettre leur autorité et leur science au service de ces exterminations qu'elle rumine, de ces crimes de lèse-humanité qu'elle baptise honorablement de guerre du droit. On s'étonnera un jour, si sa salvation a été jurée dans le ciel, qu'elle ait mis ses forces si vivaces au service du mensonge, aux appels écoeurants au meurtre. Il est temps, que, pour son salut, la société fasse son mea culpa, car elle est souvent au-dessous de l'individu qu'elle juge et qu'elle abat.

*

Luna souffrait périodiquement d'un mal d'entrailles. Le peu de nourriture qu'elle prenait l'affectait. On ne pouvait se l'imaginer qu'allongée, une bouillotte sur le ventre. On lui donnait maints clystères d'eau savonneuse,

d'eau salée, d'huiles d'olive, de graines de lin, sans venir à bout de son opiniâtre constipation. Elle prenait de la réglisse en poudre, des sedlitz, des rogers, du sulfate de soude, de la magnésie bismuthée. Mais tous ces remèdes ne faisaient, par leur abus, qu'aggraver la dureté du ventre.

Au début d'une nouvelle saison, elle avait recours à de l'huile de palmarchrisme qu'Elias achetait chez les droguistes anglais dans des fioles de verre bleu et qu'elle avalait, en se pinçant les narines, les yeux clos et la tête renversée, avec du lait chaud, du cognac, du café en poudre ou du zeste de citron. Parfois on la soulageait avec de l'ipécacuana. C'étaient là les aberration des traitements de l'époque qui voulaient vaincre le mal par des remèdes drastiques. On savait jeûner toute une journée, davantage s'il le fallait, pour renforcer l'efficacité de ces médecines de cheval. Ces malaises perpétuels, cet état souffreteux qui faisaient de Luna un narcisse fauché par l'orage, étaient la raison de l'indulgence qu'on lui témoignait. Mais l'incompétence des médecins touchant les questions de régime et les habitudes d'une vie casanière étaient cause de son incuriosité, de son apathie, de son besoin grandissant de torpeur et de repos. Paresse d'entrailles engendre paresse d'esprit.

De nos jours elle aurait pris part à ces périples autour du monde qui remettent l'estomac en place. Elle aurait fait du ski, de la natation, du tennis et la nature qui, si elle nous punit pour nos manquements nous sait gré de nos observances, aurait été pour elle la meilleure des guérisseuses.

Mais tout en étant attentionné pour Luna (ne la plaignait-il pas de toute son âme ?), Elias Calderon ne pouvait s'empêcher d'avoir un faible pour Estrella d'abord parce qu'elle était habituellement rudoyée par Zimbul et puis parce qu'elle était "l'os de ses os et la chair de sa chair", un reflet troublant de son âme. On sait qu'il avait le culte du travail bien fait. Et la stupéfiante Estrella n'arrêtait pas de travailler. Jour après jour, elle nettoyait, rangeait les armoires, fabriquait de la dentelle de fil. Son assiduité à l'œuvre du foyer était sans faille.

— *Hija la buena* (la pauvrete !) l'entendait-on gémir toutes les fois que Zimbul la brusquait ou portait sur elle un jugement téméraire. Il en avait les larmes au yeux.

Le problème de l'habillement d'Estrella ne préoccupait guère Zimbul. Elle allait, aérienne, les bras retroussés. Dans son ardeur à servir, le sang rosissait ses pommettes. Elle était sujette à des transes, parlait en dormant, sanglotait en chantant, dévorée d'inquiétude.

Elle confiait son angoisse à Saratchi qui la rassurait en lui disant :

— Je vais te faire un *saoumerio*.

Cela consistait en une suite de passes magnétiques faites avec une poignée de clous de girofle.

Estrella prenait place auprès de cette femme fruste sur une natte, autour du brasero. Saratchi comptait sept clous de girofle dans sa main qu'elle passait lentement sur les tempes de la jeune fille d'où pendaient des cadenettes, sur les lèvres assoiffées de morsures, sur les yeux irrités par la beauté des formes, sur

les narines palpitantes aux approches du printemps, sur la nuque qu'aucune bouche n'avait souillée de ses baisers, sur les vertèbres dures comme des noyaux de pêche, sur les mamelons *courroucha*, sur le cœur combattant, sur les flancs anxieux de leur nubilité, sur les cuisses robustes, sur les jambes ombreuses sous la robe.

Ses conjurations achevées, Saratchi lançait le bras par-dessus le brasier en criant *a la mar* ! (à la mer !). Elle ouvrait ensuite la main, faisant pleuvoir sur la braise les clous de girofle qui se mettaient à crépiter comme des pétards. Et Saratchi de dire gravement :

— Que les yeux de tes ennemis éclatent pareillement.

Aussitôt Estrella se sentait détendue, rassérénée.

C'était souvent qu'Estrella priait la magicienne de lui accorder la faveur d'un "saoumerio". Extatique, les paupières abaissées, elle s'abandonnait toute aux effluves de cette main qui aimantait ses nerfs, attendant le moment décisif où la pythie allait laisser tomber les clous de girofle dans le feu. Elle exultait quand, parmi la fumée âcre qui montait, ces clous lui sautaient au visage. Elle se sentait délivrée de son mal jusqu'à ce qu'une nouvelle dépression l'eût abattue à nouveau.

Elias Calderon avait les entrailles troublées quand il la voyait venir à lui, tendrement névrosée, les yeux embués de larmes ? Ne colportait-elle pas un peu de cette souffrance dont il était la proie sans pouvoir en démêler la cause ? Sa voix s'étranglait en lui parlant tant il éprouvait pour elle de tendresse, de compassion.

A côté de Flore, de Sol, de Luna dont la majesté lui imposait, cette fille fervente qui s'immolait pour sa famille n'incarnait-elle pas son âme ? Par son zèle, par sa bravoure, elle était l'archétype de l'ordre, du dévouement, de la pudeur des vierges d'Israël. Il essayait de lui manifester par une sorte de pathétique rentré (il avait garde de se laisser aller à ses affusions par crainte de Zimbul) combien il la chérissait.

Parfois il montait la garde au bas du grand escalier pour, à l'insu de tous, l'embrasser tout en laissant accroire que le hasard seul avait favorisé cette rencontre.

Estrella s'accrochait quelques secondes au cou de son père puis s'esquivait, tremblante, en poussant un petit cri d'oiseau. Une convention tacite semblait s'être établie entre eux pour favoriser ces rendez-vous furtifs qui avaient tous les attrait du fruit défendu.

Elias en profitait pour glisser dans la main d'Estrella un ou deux médjidiés qui venaient s'ajouter à l'argent de poche qu'il remettait tous les mois à chacune de ses filles. Grâce à ces largesses, elles pouvaient s'acheter une ou deux fois l'an quelques mètres de tissu pour se faire une robe, moderniser un costume, un chapeau, payer leur bottier et leurs entrées aux Jardins des Petits Champs et du Taxim.

Mais Flora à qui grand-père Chinchon passait toutes les fantaisies ne dépendait pas de ces libéralités. Comment expliquer cette attirance d'Elias vers Estrella ?

Il est naturel qu'une fille répudiée par sa mère trouve refuge dans l'affection d'un père. Cette tendresse obéissait tout d'abord à un sentiment d'admiration pour les dons et les vertus d'une enfant qui parachevait avec bonheur ce qu'elle avait une fois commencé. Mais ces travaux auxquels on la vouait ne causaient-ils pas cette maigreur qui semblait s'accroître d'année en année ?

Le cœur d'Elias, à l'égal de l'orgue, était une savante machine capable de ressentir tous les accents de la douleur. Passionné de beauté, il ne pouvait demeurer insensible à la grâce de sa fille, à la finesse de sa taille souple et bondissante. Elle comblait son idéal de vie orphique, de rythme et de danse auquel il était grandement influençable.

— *Me se atchilea el corazon* ! Mon cœur s'épanouit à la lumière ! s'écriait-il, lorsque la vue d'une œuvre d'art l'arrachait à son tourment habituel, au marasme dans lequel il étouffait. C'était son cri du cœur devant un visage, un objet, un paysage exaltant. Car il aimait le beau plus que sa vie et cela sans jamais avoir visité de musée ni de galerie, ni lu de traité sur l'esthétique. Mais il rougissait de ses transports qu'il considérait comme une faiblesse. Un soir, à la veillée au coin du feu, Zimbul nous confia, frémissante :

— Votre père, quand je l'ai connu, était un blondin. Mais bien avant la quarantaine, ses cheveux tournèrent au blanc, sans jamais grisonner.

Quelle douleur insoupçonnée, même de sa femme, avait si promptement blanchi sa tête ? Ses yeux vaguement verts, son corps bien proportionné qui aurait pu être celui d'un athlète si seulement il avait pratiqué les sports, ses cheveux argentés taillés en brosse, son teint laiteux faisaient de lui une sorte d'ange violet, de *dibouk* condamné à errer sur terre sans connaître le repos.

O les yeux de mon père, étoiles fêlées qui, pénétrés d'une bonté primitive — la bonté de l'œil du cheval — me fendaient l'âme et me donnaient envie de sauter à son cou ! Incapables de reproches, ils semblaient dire : Nous en avons tant vu !

Et pourtant Elias avait de ces aversions qui pourraient faire désespérer de la structure même de notre raison. Par exemple il nourrissait à l'égard de Salvador une de ces haines tenaces qui ne peuvent s'expliquer que par la présence de cette passion impétueuse de vivre qu'il avait découverte chez son fils et qu'il éprouvait aussi, passion que, par préjugé social ou religieux, il refoulait au plus profond de lui-même.

Ce fils n'étalait-il pas ses désirs immodérés, ses propres faiblesses au vu de tous ? C'était une aversion irréflectie qui lui montait comme une nausée, l'animosité qu'une bête éprouve pour un de ses petits mal venu. Et comme il ne pouvait le battre une fois grandi (il avait affaire à plus fort que lui) il se mettait à le maudire comme un moulin qui moudrait incessamment café, sucre ou cacao. En l'accablant ainsi il éprouvait croyait-il, un certain soulagement. C'était la soupape de sûreté qui se soulevait, empêchant la chaudière d'exploser.

Maudire comme l'eau passe sous les ponts, comme les jours succèdent aux jours et les années aux années, c'était bâtir à chaux et à ciment, élever une ville fantomatique dans le désert de son existence, prédire avec la faconde du prophète, polariser sa faiblesse en force et ses illusions perdues en créations palpables.

Mais pareil à l'apprenti sorcier qui, se voyant décontenancé par les puissances qu'il vient de déchaîner s'efforce ensuite de les conjurer, une vague de pitié malade aussi impulsive et violente que l'avaient été ses imprécations, l'envahissait tout entier.

C'était une commisération d'illuminé demandant du soleil pour les banquises et des camélias pour les déserts, une sorte de compassion qui, jaillissant du tréfonds de son âme, se traduisait par cet unique mot : *Zavalı* ! le malheureux.

Zavalı ! quand la chatte du grenier mettait bas, il s'empressait d'enfermer les petits dans un sac afin de leur faire traverser l'eau et les déposer de l'autre côté du rivage pour rendre leur retour au foyer impossible, et cela parce qu'il avait horreur de tuer ou de voir mourir ; *Zavalı* ! quand le domestique chargé de faire des courses partait, fendant l'air, pour retourner haletant, sans penser qu'il le crevait en lui commandant d'exécuter rapidement ses ordres ; mais par contre *Zavalı* ! aussi quand, dans le pré attenant à sa maison de campagne, d'implacables adjudants fatiguaient du matin au soir d'ingénus paysans d'Anatolie arrachés à leur terre pour être initiés au maniement des armes, avant d'être embarqués comme du vil bétail pour les combats de Syrie ou des Dardanelles.

Zavalı quand Zimbul s'épuisait dans les travaux du ménage ou veillait un de ses enfants malade, mais il était sans pitié pour Salvador ; *Zavalı* lorsqu'un parent, un ami, une connaissance sombrait dans la maladie ou dans la gêne, essayant avanie sur avanie ; mais il fuyait leurs souffrances. Et *Zavalı* même pour Celina percluse, avec laquelle nous l'avons vu, il avait souvent maille à partir, ce qui contredit le proverbe disant que "guerre et pitié ne s'accordent pas ensemble" et donne raison à cette pensée de l'Ecclésiastique : "Considérez toutes les œuvres du Très-Haut, vous les trouverez ainsi deux à deux et opposées l'une à l'autre." Il couvait dans son cœur la compassion du "poverello" pour toutes les créatures et, néanmoins, il montait sur de hautes échelles pour abattre un nid d'hirondelles bâti sur son toit sous prétexte que les ordures qui tombaient de là-haut salissaient le perron.

Ces inconséquences ne sont pas l'apanage d'un être travaillé par des forces contraires ; elles sont le lot de tous ceux qui n'ont pas le don d'enchaîner les effets à leurs causes ou qui n'aiment pas voir la vérité en face. Elles nous mettent en garde sur la nécessité qu'il y a à nous méfier des effusions qui ne partent pas d'une conscience droite, lucide, universelle. Elles nous montrent combien même nos élans les plus purs ne sont que des lys flottant sur de la boue.

*

Si le choix des aliments peut aider à la connaissance de notre nature intime, je veux bien m'attarder un instant sur les préférences alimentaires d'Elias. Il aimait les crudités, les fruits frais (ce qui dénote une aversion pour tous les frelâtements) qu'il croquait après les repas ; les carottes qu'en Orient l'on consomme en guise de dessert, les citrons auxquels il aimait mordre à même l'écorce, les amandes et les noix fraîches, les laitues patriarcales, l'ail sauvage, les oignons qui font pleurer, le *trouchi*, chou confit dans l'eau-salée, le *garatto*, conserve de poisson, les œufs durs (*huevos khaminados*) qui avaient cuit longtemps dans un composé d'huile, d'oignons, de poivre jusqu'à ce qu'ils aient foncé dans leur chair à travers la coquille, comme ces meubles que la cire brunit. Il recherchait le beurre de Tekir Dağ au relent de bouc, qu'on vendait dans des bidons de pétrole flambés venus de Bakou et pour le conserver, il le pétrissait longuement avec du sel. Voyant ses mains velues s'engluer dans le corps gras, je me jurais de n'en manger jamais, pensant à la sueur dont j'imaginai trouver l'indésirable présence sur mes tartines.

Quant au moral, il avait toutes les rancœurs du raté dont les espérances non réalisées empoissent l'âme. La conscience de ses échecs redoublait ses gémissements et sa lassitude, ses colères d'où il sortait abattu. De là cette envie qu'il portait aux réussites des autres, ces pitiés larmoyantes entées sur des haines tenaces, ces tremblements devant les autorités et les pouvoirs publics qui s'appareillaient mal avec son âme anarchique, cette prodigalité onéreuse jointe à cette crainte de tomber sous la dépendance de quelqu'un, d'être *muhtaç*, comme il le disait, ce besoin maladif de se confier, de s'abîmer dans le cœur d'un ami, ces répugnances à croire et ces plongements matinaux dans la prière, ces velléités d'en finir avec la vie par dépit de ne pouvoir boire abondamment à sa coupe.

Dans sa désolation, il fuyait toute présence humaine pour se claquemurer dans sa chambre, tel le lion blessé qui s'en va panser sa plaie dans le désert. Et, allongé sur son canapé, toutes fenêtres ouvertes, il s'identifiait à ces grands courants d'air qui faisaient voleter les rideaux.

Ce vent violent qui soufflait de la mer lui apportait un sentiment d'euphorie qui atténuait le clapotement du sang contre ses tempes. L'homme était si pénétré de sa douleur et tellement consubstantiel à ce vent qui virait sa sève, si plongé dans une fusion avec la vie universelle qu'il paraissait comme suspendu en l'air et tout abstrait des objets qui l'entouraient. Son immobilité était d'une totale détente. On n'aurait pu soupçonner sa présence en ce lieu parmi les souffles qui entraient du dehors, ni distinguer son cou de l'échancrure de sa chemise sans un point rouge qui brillait entre ses doigts : le bout incandescent de sa cigarette d'où il tirait goulûment des bouffées qu'il soufflait ensuite par les narines à la face de la nuit.

— De l'air, de l'espace, de la grandeur ! s'écriait-il, traduisant par là ses aspirations les plus intimes.

Il partait par les plus grands froids sans manteau même que, certains hivers, la neige dans les rues montât à plus d'un mètre.

Un original du nom de Kalupa était le seul dans tout Constantinople à braver le givre et le gel en complet-veston, tête nue, la canne à la main. Des bruits couraient qu'il se baignait dans la mer en toute saison. Aussi, son passage dans les rues était-il commenté dans bien des foyers. On se poussait du coude en s'écriant :

— Voilà Kalupa ! Regarde comme il bombe le torse, comme il dresse la tête. Il a dû avaler son manche à balai.

Certains pensaient, à le voir marcher aussi légèrement vêtu, qu'il devait avoir le timbre flûté. C'était un Maltais, de nationalité anglaise. Et les étrangers, aussi excentriques qu'ils fussent, jouissaient de la considération publique. Leur comportement, fut-il même des plus bizarres, en imposait à toutes les couches de la société levantine.

Zimbul ne cessait de répéter à son mari :

— Tu as un beau paletot dans ton armoire et tu oses sortir par ce froid, dépenaillé comme un mendiant qui n'aurait rien à se mettre sur le dos. Tu te rends ridicule. Tu ne vas pas jouer au Kalupa ?

— Je ne puis le supporter, il me pèse autant qu'une cuirasse.

Et il prenait vite la porte de crainte de faiblir devant les suppliques de sa femme.

C'était pour moi un sujet de gêne et de stupeur de voir que mon père, qui prenait de bonne heure le bateau pour se rendre à son travail, pût affronter tempête et vent marin en compagnie de claque-dents qui se serraient sur le pont autour des manches à air et de la cheminée du navire.

Je ne sais si c'était par économie, ou par une sorte d'embarras (vite transmuté en mépris) qu'il éprouvait à se trouver au milieu d'*efendis* tirés à quatre épingles et de bellâtres dévorant les femmes d'un regard dur, de militaires atintés, le nez dans les feuilles imprimées, que mon père préférait le grand air à ces "salons" enfumés garnis de canapés, de glaces, de lustres transformés en buissons ardents par la fée électricité. Ou bien était-ce par crainte de tenir son journal à l'envers (il lisait pourtant couramment le ladino et l'hébreu) ou qu'il n'entendait rien aux discussions de ces messieurs sur les lettres et sur la politique ?

Toujours est-il que, lorsqu'il avait bien claqué des dents sur la proue, il descendait en fond de cale dans la salle basse des troisièmes où se serraient boutiquiers et commis parcimonieux (déjeunant de pain, de fromage et d'olives) à côté de truands déguenillés, de *khirro*s, de portefaix aux monumentaux pantalons bouffants portant le nom de *şalvars* ! Assurément, c'était se discréditer dans un pays où la fortune, l'habillement, les habitudes de vie marquaient indélébilement les gens. Lui qui, chez soi, ne pouvait tolérer la plus infime infraction au chapitre de la propreté, s'encanaillait sur les banquettes avec des pouilleux qui crachaient par terre sous un plafond bas que voilait la fumée des cigarettes. Comment, dans une ambiance pareille, pouvait-il supporter ces heures de traversée qui séparaient Prinkipo du débarcadère de Galata ? Il ne le supportait point. Et souvent il remontait chancelant, car la

tête lui tournait, les degrés qui le séparaient du pont supérieur pour se lever les poumons à l'air salé ; puis, quand il avait copieusement grelotté, que les yeux lui pleuraient comme des gouttières, il redescendait s'abriter dans les étroits couloirs de l'entrepont, respirer un air saturé d'huile lourde qui montait de la salle des machines et des soutes où travaillaient des hommes flamboyants qui alimentaient les fournaies d'énormes pelletées de charbon.

Parfois, un de ces démons de la chaufferie grimpait, dandinant, une de ces échelles grêles pour respirer quelques bouffées de vent frais. Sa chemise collait à sa peau ; il haletait, ruisselant. Il posait à mon esprit une foule de problèmes palpitants sur le destin des hommes que je n'arrivais pas à résoudre. "Tous ces déshérités, me disait mon père, ne font pas long feu. (Elias avait un faible pour les calembours) ; ils meurent presque tous jeunes. C'est la congestion ou la phtisie qui les attend." Quant à moi, j'éprouvais toutes les hontes du monde à suivre mon père dans ses chassés-croisés car, s'il entrevoyait une figure de connaissance, il se rapprochait des cabines de première pour lui faire accroire qu'il venait tout juste d'en sortir. De plus, s'il me munissait d'un billet, je n'étais pas toujours certain qu'il en eut toujours un pour lui. Je le voyais disparaître à l'approche du contrôleur et ce jeu, dont je n'étais pas dupe, me faisait monter le pourpre au visage. Il persistait ainsi à s'accabler de confusion et d'inutiles terreurs afin d'économiser cinq ou six piastres avec lesquelles il achetait quelque gourmandise pour ses filles. C'est même dans ce but qu'il évitait les restaurants, déjeunant seulement d'un quignon chaud et d'une tranche de kashkaval.

Ces privations étaient tellement entrées dans ses habitudes qu'elles avaient fini par le marquer tout entier et que ses réactions étaient celles d'un homme qui a mangé son pain à la fumée du rôti. Ainsi, lorsque Zimbul, qui distribuait les portions à table, oubliait de le servir, il croyait découvrir dans cette négligence un manque d'amour de sa femme à son égard, et de s'écrier :

— *El mozo no come carne, eh ?* Le domestique ne mange pas de viande, n'est-ce pas ?

C'était là une rengaine qui venait fréquemment aux lèvres de Zimbul, lorsqu'elle voulait favoriser un des siens au détriment des serviteurs, ceux-ci ne mangeant que ce qu'elle voulait bien leur laisser dans le plat. Elias ne pouvait tolérer qu'elle les frustrât au profit de ses enfants. Il en faisait régulièrement la remarque à sa femme qui, invariablement, le rembarrait de son refrain habituel : "le domestique ne mange pas de viande !"

Son dégoût du renfermé était une des raisons qui lui faisait préférer le vent du large à l'atmosphère des cabines surchauffées.

Ferah ! Ferah ! De l'aise ! ou confort ! était sa devise habituelle. En l'énonçant, il étendait ses membres dans toutes les directions imaginables. Jamais les appartements n'étaient assez spacieux. Les fenêtres étaient trop étroites, les portes trop basses. Jusqu'à cet horizon illimité qui s'étendait sous son balcon (quoi de plus immense que l'infini de la mer et du ciel) était, à son humeur, trop exigü. Était-ce par opposition avec sa vie étriquée qu'il

recherchait la grandeur en tout ? Les vêtements, tant les siens que ceux de ses enfants, n'étaient jamais assez amples, ni assez flottants ; les chaussures, il fallait les acheter une ou deux pointures plus grandes. Leur degré de qualité seul servait de garant à leur beauté. Pour être de bon aloi, les marchandises devaient parvenir de France, d'Amérique ou de Grande Bretagne, mais jamais d'Allemagne, car celle-ci était censée ne vendre que de la pacotille. La bonne coutellerie se fabriquait à Sheffield et les étoffes solides dans le Lancastre. Toute flanelle qui ne portait pas la marque Jaeger, toute chaussure qui n'arborait pas l'estampille Walk-over étaient de la camelote. Les parfums devaient s'appeler Lubin ; le chocolat, Meunier ; le goudron pour la toux, Guyot. Ce qui n'était pas cher était de la marchandise de balle, du *teneke*, comme il disait non sans mépris.

C'est contre ces prétentions, ces appétences de luxe que s'insurgeait Simon Chinchon. Lorsque Elias achetait pour la maison un bibelot de prix, il le pulvérisait avec une froideur calculée pour enlever à son gendre, à tout jamais, l'envie de recommencer. Elias ne pardonnait pas à son beau-père de s'être plu à détruire un objet qu'il s'était procuré au prix des privations que l'on sait. Et il le traitait de *touroudi*, de monstre de brutal, d'arsouille et de goujat.

*

Sa journée de travail accomplie, il hâtait le pas sur le Grand Pont avec, à la main, un sac de tapisserie qui lui battait les talons. Il filait droit sur le bazar de Stamboul disputer aux marchands ce qu'ils offraient de meilleur : yoghourt de Silivri, *kaymak* de Polonez Köy, raisin de Smyrne dormant dans ses larmes et dans ses vrilles.

S'il achetait du poisson, il écartait les ouïes de la bête pour y planter son nez afin de s'assurer de sa fraîcheur car, comme le dit un proverbe, *balık başdan kokar*, c'est de la tête que le poisson commence à sentir mauvais !

Il portait plus que ses forces ne le lui permettaient. Ses mains crevassées par les engelures saignaient au vent glacé. Mais il endurait allègrement ses souffrances comme d'autres savourent les délices du plaisir par le *karayel* qui charriait le froid de la steppe, les neiges aveuglantes, les siroccos fuligineux.

Certains soirs où il était pressé, il s'approvisionnait sur les hauteurs de Péra, proche des rues Kumbaracı et Asmalı Mescid. On y frayait une foule de marchands qui criaient leurs produits à vous étourdir. Leur coffe posée à même le pavé portait au rebord une bougie allumée luttant avec les ténèbres. Sa vacillante lumière éclairait, sur un lit de feuilles fraîches, tous les fruits des vergers environnants, le jeu des poids, le brillant de la balance, le poli des piastres et le bronze des paras, la face du fruitier fouillée de rides, toute empreinte de la résignation de ceux qui ne savent qu'une chose et le savent bien : être pauvres.

Elias était un conteur éblouissant qui vous narrait les plus drolatiques histoires. Il apportait à son débit un cachet de bouffonnerie qui déclenchait un mouvement d'hilarité mais, comme tous les grands comiques, il était triste. Il tenait son art non d'un travail obstiné mais d'un talent inné étayé par l'observation et le goût de la fantaisie cocasse. Quand, avec le recul du temps, j'étudie l'objet de ses pantalonades je me demande ce qu'elles pouvaient avoir de si drôle pour nous faire crever de rire. C'est que le vocabulaire d'Elias était une succulente mixture de ladino et de turc, que les inflexions de sa voix soulignant sa mimique donnaient l'illusion qu'il n'était pas seul en scène et que d'autres compères cachés lui donnaient la réplique. Son aisance était due à la maîtrise avec laquelle il manœuvrait ses pions sur l'échiquier de la fantaisie. Il brodait sur des thèmes toujours pareils, comme ces acteurs de la Commedia del Arte, ce qui faisait que la même facétie débitée mille fois nous semblait toujours radiante de drôlerie.

Il excellait, par ailleurs, dans l'art du quiproquo. Comme il avait pressenti d'instinct la science de la filiation des mots, il attribuait l'origine de certains vocables à de savoureux calembours qui dénotaient chez lui un esprit autant analytique que synthétique. C'est ainsi que, par exemple, il expliquait la formation du vocable turc *dondurma*.

Dondurma provenait selon lui, de la manière dont on confectionnait les glaces à Constantinople aux abords de 1900. Le lait, les sirops de fruits à geler étaient introduits dans une sorbetière cylindrique en cuivre qu'on plongeait dans un seau rempli d'un mélange frigorifique. Il fallait, pour bien faire, tourner la sorbetière sans arrêt, jusqu'à ce que son contenu prît une consistance crémeuse. Et bien, poursuivait-il, le procédé de fabrication lui-même a donné son nom à la glace : *don durma*, tourne et ne t'arrête point !

Voici encore, selon Elias, l'origine du mot espagnol *papelara*, sac en papier. Un sac en papier, pouvait-il être autre chose, avant sa confection, que du papier ? (*paselera*, c'était du papier)

Conceja, histoire, ne pouvait s'apparenter qu'au vocable *ceja*, sourcil. En effet l'art du conteur ne requiert-il pas une certaine concentration manifestée du dehors par un froncement du sourcil ?

Tout cela pourrait sembler puéril aux doctes. Mais il illustre pathétiquement le côté à la fois tragique et scurrile de Elias.

Il avait en horreur les dentistes.

"Peut-on imaginer chose plus atroce que ces blousiers qui foncent de toute leur virilité sur une dent mignonne pour la meuler ou pour vous l'arracher, qui la farcissent de plomb pour vous prendre votre or ? C'est de nos jours une mode que de se faire soigner les crocs ! De mon temps, on était autrement solide. On cassait les noix, on arrachait les clous avec les dents."

Et il ne manquait pas, malgré son âge, de nous faire la démonstration en fracassant des noyaux d'abricots entre ses dures molaires : crac ! crac ! Ce qui nous donnait le frisson.

— Elias, assez ! criait Zimbul agacée.

"Du reste, ajoutait-il, ceux qui font la queue dans les cabinets dentaires peuvent donner la main à ceux qui fréquentent les salles de cinéma."

Il faut ajouter, à son acquis, que nous n'avons jamais réussi, malgré nos vives instances, à décider Elias à voir un film.

— Pas si bête, nous répondait-il. Pour vrai, je ne vous comprends plus. Vous avez vu cela des dizaines de fois ; n'en êtes-vous pas las ?

— Mais ce n'est jamais la même chose.

— Toujours la même rengaine ! Le cinéma, c'est la *kumbara*, la tirelire. Il voulait signifier ainsi que l'eau allait toujours à la rivière et qu'il y avait partout assez d'imbéciles pour faire le jeu des malins.

— Ils ne manquaient pas d'astuce ceux qui ont inventé le ci, le né, le grapha. Je ne sais plus comment cela se prononce.

— Le cinématographe !

— Le cinématographe ! Belle attrape pour nigauds.

*

Père poignant. Comme je le sens vivant à présent qu'il a disparu !

A mesure que j'avance en âge, je me rapproche de lui. Je bats les chemins qu'il a parcourus, je ressuscite ses tribulations et ses alarmes. Je demeure confondu par la naïveté de celui qui méprisait les naïfs à un degré incroyable.

Je vois sa grosse caboche embroussaillée, ses yeux de bœuf bâtonné qu'on dirige vers l'abattoir.

Il a aimé la vie pour la plénitude qu'elle procure et il est mort en la maudissant comme si elle s'était traîtreusement jouée de sa personne.

Jamais mortel n'a échoué si mortellement dans toutes ses entreprises. Et ce qui l'a sauvé de la débâcle fut son instinct de la famille, de l'honorabilité, l'ardeur avec laquelle il récitait ses prières et la lecture fervente de la Loi.

Nonobstant, il contait l'amertume de l'Ecclésiaste : "Et j'ai haï la vie car tout ce qui se fait sous le soleil est mauvais à mes yeux, car tout est vanité et poursuite du vent."

Ne s'est-il pas écrié, alors qu'il avait la mort sur les lèvres :

— *Boş diünya ! mundo falso !* Monde creux, monde chimérique et suborneur !

*

Les Orientaux sont superstitieux. Pour eux, des objets émanent des fluides d'autant plus perceptibles que la sensibilité des êtres est plus développée. Ainsi tout n'est point équivoque dans la superstition, surtout si l'on se laisse aller au plaisir d'y croire.

Est-ce pour cela que le catholicisme, qui semble vouloir faire une synthèse de toutes les croyances, attache un zèle fétichiste à la conservation des reliques plus ou moins authentiques et à leur témoigner une vénération qui, pour certains fidèles, l'emporte sur le culte de latrie lui-même ?

Dans l'ancienne Turquie, le *muskaci*, qui tenait de l'exorciste et du devin, accroupi sur une peau de mouton, faisait grincer son calame sur des parcelles de vélin qu'il glissait ensuite dans de minuscules étuis de cuir. On attribuait à ces Méméoth tapies dans une poche ou suspendues au cou des vertus surnaturelles. Par ailleurs, il semblait qu'un collier de dents de loup et de perles de verrerie bleue préservait du mauvais œil, que des hirondelles nichant sous le toit écartaient toute possibilité d'incendie, qu'une vieille savate, une tête d'ail clouées au chambranle d'une porte éloignaient la foudre et la peste.

*

Elias qui tournait en dérision ces vaines crédulités ne rejetait pas pourtant toute croyance aux esprits. Il nous avait souventes fois raconté, qu'à l'aube, il avait trouvé la cuisine inondée de fumée, une fumée épaisse, pesante qui, s'engouffrant par l'escalier, venait noyer tout le rez-de-chaussée. Et pourtant il n'y avait point de feu allumé !

— Ce sont les Sidims, les djinns, chuchotait-il apeuré, qui avaient pris possession, la nuit, d'une partie de notre logement pour célébrer une de leurs unions. Il faut se garder de les déranger car ils se vengent de ceux qui oseraient troubler leurs ébats. Pour témoigner leur gratitude envers leurs hôtes, ils déposent sur les tables et les chaises des dragées. Malheur à qui s'aviserait de les croquer ! Il deviendrait un esprit tout pareil à eux.

Et comme nous le dévisagions avec une pointe de scepticisme, il jurait :

— *Por la vida de tu padre que es así !* Sur la vie de ton père les choses se passent ainsi !

Il avait connu dans sa jeunesse des maisons hantées dont les habitants, talonnés par d'impérieux avertissements, s'étaient vus dans l'obligation de décamper devant ces hôtes irascibles.

Ces *sidim*, *cheddim* ou djinns, comme on voudra les appeler, témoignent de leur désir de s'implanter dans ces demeures en lançant contre les carreaux des pierrettes qui, si l'on se montrait rétif, devenaient bientôt de la grosseur d'un pavé. La maison devait être évacuée illico au risque de voir ses habitants bien mal en point. Elle devenait la propriété des *cheddim* pour une période qui pouvait s'étendre entre une semaine et un mois, après quoi elle pouvait être reprise par leurs antiques propriétaires.

Ces histoires rapportées avec tant d'assurance par mon père me faisaient dresser les cheveux sur la tête. Mais comment une chose peut-elle être à la fois invisible et visible, me demandais-je ?

J'étais anxieux de savoir quelle apparence avaient ces esprits qu'on disait intangibles.

Certains jours je tentais de sauter du lit bien avant les autres pour découvrir, bien que la peur me fit claquer des dents, ces cailloux, ces pavés et surtout ces dragées blanches déposées abondamment sur les tablettes des crédences.

Ressemblaient-ils un peu à ces pralines que Flora aimait à croquer ou à ces perles de cire dont on illuminait le front des mariées ?

Lorsque je fus en âge de lire les "Djinns" de Victor Hugo je croyais, comme dans le poème, entendre craquer les escaliers de la maison.

*

Le surnaturel qui formait l'essence même de ces contes ne manqua pas d'affecter l'esprit d'Estrella dont les nerfs étaient à fleur de peau. Il me semblait parfois que son corps était irréel tant sa voix était plaintive, telles ces coupes de fin cristal qui donnent un son mélodieux quand on les percute de la lame d'un couteau.

Estrella pleurait, Estrella chantait, Estrella se mettait au piano, tout comme Flora. Le piano était pour elle un moyen d'évasion. Il lui communiquait un surplus de sensibilité qui l'oppressait et dont elle ignorait la source. C'est toute seule qu'elle apprit à lire les notes et qu'elle parvint à jouer honorablement de cet instrument au point que ce devenait un plaisir que de l'entendre.

Les jupes entravées, alors à la mode, faisaient paraître son corps plus frêle. Mais Saratchi qui l'aidait parfois dans sa toilette répétait, à qui voulait l'entendre, que Estrella était loin d'être un sac de noix comme son apparente maigreur pouvait le faire accroire, que, sans avoir les rondeurs des odalisques, elle avait assez de chair pour faire les délices d'un amant ; en un mot, que c'était une fausse maigre, ce qui faisait pousser à son père un soupir de soulagement car, la croyant tout d'une venue, il tremblait de ne pouvoir lui trouver un mari.

*

Il lui achetait pour son repas du matin de petits pains à la levure de bière, que des boulangers grecs colportaient tout chauds dans une couffe à travers les rues de Péra en criant :

— *Franzéles ya tia mad'mazéles* ! Petits pains frais pour les demoiselles !

C'est pour elle qu'il se rendait à Havyar Han lui acheter du caviar, du miel tout somnolant dans son gâteau de cire. Il la forçait de prendre au saut du lit de l'huile de foie de morue. Vains efforts ! Ces attentions ne parvenaient pas à l'arrondir.

Mais pour Dieu, qu'elle était gracieuse ! Lorsqu'elle souriait, les fossettes de ses joues souriaient aussi. Ses dents bien plantées avaient l'éclat des perles.

Pour rester toute la journée penchée sur ses fuseaux, ses omoplates remontaient et ses vertèbres tendaient sa peau quand elle se baissait pour lacer ses bottines. Ces forjets de l'architecture féminine, loin de lui porter ombrage, ne faisaient qu'accuser la sveltesse de sa ligne juvénile. Cette jeunesse demeurait gentiment intime sous ses blousettes claires, impeccables. Elle cachait des trésors d'enthousiasme et de passion capables de faire le bonheur de ceux qui ayant jeté, comme on dit, leur gourme, n'ont plus en vue que la pureté de la jeune fille qu'ils se sont mis en l'esprit d'épouser et dont la virginité éveille en eux une seconde jeunesse plus enivrante que la première.

Estrella, comme l'agneau se désaltérant "dans le courant d'une onde pure" devait fatalement attirer le loup.

Lorsque je n'arrivais pas à m'endormir (peut-être que je rêvais de ses caresses sur la couche improvisée qu'elle m'arrangeait tout près d'elle) elle me prenait souvent dans son lit ou je me blotissais dans ses bras. Me couvrant de baisers, elle me chantait des berceuses dont la douceur m'arrachait des sanglots.

Ravi à mes terreurs internes, rasséréné par la tièdure de son corps, je versais de larmes dont le bruit sur l'oreiller me comblait de volupté. Je balbutiais :

— Non, pas cette chanson, elle est trop triste !

— Comme tu es sensible, mon chéri, me disait-elle navrée et ravie tout ensemble. Dors, ne pense plus à rien !

J'avais déjà mal aux nerfs et la toute-puissance de la musique déchaînait en moi des orages. Mes impressions, pour être confuses, ne laissaient pas d'être violentes. Les plaintes d'Estrella mettaient du trouble dans mes viscères.

Je me sentais écaché par des cataractes qui m'entraînaient à la dérive. Et c'est rendu que je m'endormais sur sa poitrine dont je sentais la tièdure sur mes joues à travers la broderie savante de sa chemise.

Sous les couvertures où j'enfouissais ma tête, je voyais des étoiles scintiller, plus brasillantes qu'au firmament. Je m'agrippais à ma sœur comme un naufragé à son épave. Les oreilles me tintaient. Je n'étais plus que ces bulles qui montent d'une mer où un homme achève de sombrer.

*

Luna ne me prodiguait pas pareille tendresse. Non qu'elle fût moins aimante mais détachement va de pair avec relâchement. Elle concentrait sur elle tout l'intérêt de la famille eu égard à ses malaises incessants.

Comme Estrella, elle avait la chevelure abondante et bouclée laquelle faisait à son corps une riche ondée qui, partant des tempes, épousait ses épaules pour lui descendre jusqu'aux chevilles. Et, sur cette chape obscure qui l'emmanelait, coulait ses bras ramenant sur le dos les lourds épis dans lesquels ils se perdaient.

Avide de s'ébattre, Estrella s'envolait vers les prairies de Beykoz et les rives du Chalcédoine. Elle allait cueillir des pâquerettes qui, séchées au soleil, servaient à faire des infusions. C'était étourdissant de voir se balancer sur l'herbe ces fleurettes blanches et or survolées de papillons battant des ailes comme dans les estampes japonaises. Ils se posaient sur leurs corolles de laque qu'ils épuisaient en grands seigneurs dans leur robe de mandarins. Leur légèreté me grisait et je courais sus à eux. J'aimais remuer cette farine qui saupoudrait leurs ailes, étant à cent lieues d'imaginer que leur corselet qui se débattait au bout de mes doigts était doué de sensibilité. Les ayant un tantinet fripés, je desserrais mon étreinte pour les voir s'envoler dans le bleu.

— Tu pourrais être comme l'un d'eux et devenir papillon aussi, me disait ma sœur, non sans malice, si seulement tu parvenais à baiser ton coude.

Je ne doutais pas de la vérité de ces paroles et je tourbillonnais sur place dans le but de porter mon coude à mes lèvres. Et, comme mes tentatives s'avéraient stériles, j'attribuais ce manque à un vice de conformation, ce qui me désolait. Ayant rempli nos paniers nous rentrions étaler toutes ces corolles au soleil de midi.

*

Je ne vous ai pas encore présenté mes frères aînés. Ils formaient à eux deux une sorte d'îlot flottant dans la lagune familiale. Léon et Rafaël, c'étaient leurs noms, formaient comme les Dioscures de la Fable une bonne paire d'amis. Non seulement ils étaient unis comme les doigts de la main, mais ils raisonnaient, ils pensaient ensemble, partageaient une même chambre, mangeaient dans un même plat.

Ils fréquentaient le lycée de Galata Saray, un des plus aristocratiques de l'Empire. Ils parlaient l'espagnol avec leurs parents, le turc avec le domestique, le grec avec la bonne, le français entre eux et l'hébreu avec Dieu.

*

Les Orientaux surprennent les Européens par la facilité qu'ils ont de parler plusieurs langues. Les saints apôtres qui leur ressemblaient sur ce point étaient aussi polyglottes qu'eux. C'est que, dès leur plus tendre enfance, ils conversent non avec des livres mais avec la vie. Et ce qu'on apprend à cet âge ne s'oublie jamais.

Léon et Rafaël travaillaient en équipe avec cette émulation que procure toute étude conçue avec méthode. Mais, dans cette association fraternelle, c'était le cadet qui prévoyait, projetait, décidait pour les deux.

Rafaël conjurait Léon de ne point quitter son bureau avant d'avoir peiné sur ses compositions, révisé ses thèmes, résolu correctement ses équations algébriques. Il discutait avec lui des travaux entrepris, en relevait les lacunes, obligeait Léon à ne point trouver son bonheur dans la facilité, à se montrer

soucieux du choix des mots, à corriger ce qui pouvait être corrigible, à dépecer les grands auteurs pour apprendre à rédiger comme eux. On revoyait les matières du programme, les règles de grammaire ; on s'enfonçait dans le crâne les formules mathématiques ; on s'interrogeait de mille manières et, avant de "vider les lieux" pour l'école, on "vidait le sac" pour s'assurer que les leçons étaient bien sues, que tous les points obscurs avaient été tirés au clair. C'est ce qu'ils appelaient dans leur jargon de collégien "se donner la question préparatoire" plus supportable que la "question définitive" ourdie par les maîtres.

Jamais d'envie ni de jalousie bien que le cadet eût l'aîné dans sa manche. Bouquins, vêtements, plaisirs étaient mis en commun. Mais l'aîné ne prenait aucune décision sans se concerter avec son jeune frère. Comparé à la féconde intellectualité de Rafaël, Léon, tatillon et stérile, n'était qu'une Arabie Pétrée clouée par le soleil. Mais Rafaël pensait que les déserts pouvaient être mis en valeur.

Léon ne prévoyait rien, ne devinait rien. Il ne remontait pas de l'effet à la cause, il n'entrevoyait pas cette unicité de l'univers. Rafaël, lui, planait, visionnaire. C'était un phare balayant la mer. Il avait rayé de son vocabulaire les mots "impossible" et "jamais". Nulle étude ne lui semblait désespérante, nul pic inaccessible. Il échafaudait des piles de projets et des plans de vie et ce qui avait été pesé, pensé, devait être immédiatement mis en chantier. Les obstacles le rendaient plus intrépide. Il inspirait une confiance telle que ses amis, les étrangers même, qui entrevoyaient sa lucide intelligence s'en remettaient à lui pour la solution de leurs affaires, car il était de bon conseil. Exempt de précipitation comme de prévention, il tenait de son grand-père cette faculté de prémonition qui mettait Simon Chinchon au rang des esprits les plus brillants de la communauté israélite de sa ville, au point que les rabbins eux-mêmes aimaient débattre avec le "patriarche" comme ils l'appelaient, certaines ambiguïtés de la Loi. Et, comme Simon possédait ce don d'universalité et d'enchaînement qui distingue les fervents du monothéisme, ses raisons étaient concluantes, ses prédictions presque infaillibles et ses conseils toujours de bon aloi.

Au rationalisme de Simon, Rafaël unissait l'enthousiasme d'Elias Calderon, sa soif de perfectibilité et d'absolu jointe à un fond de pitié envers toute créature. Mieux encore, chez lui, les faiblesses de son père s'étaient transmuées en forces.

Il n'éprouvait pas ce besoin d'épancher le trop-plein de son cœur, il ne se complaisait pas dans le ravalement et dans l'angoisse, il ne se frappait pas la tête de ses poings pour damer son désespoir ou se punir des impairs qu'il avait commis. Ses pensées visaient à des solutions heureuses, de même que toutes les pièces d'un métier concourent à fabriquer le tissu qui s'enroule sur l'ensouple.

C'était surprenant comme, avec ses yeux de myope, Rafaël voyait clair. Si la vie était un combat, il pensait qu'on devait le livrer plutôt contre soi que contre les autres. Il avait coutume de se redire : "Tu ne feras de progrès qu'autant que tu te feras violence", maxime douteuse car la violence contre soi est aussi néfaste que celle sur autrui. Mais il donnait l'impression de ne point se contraindre et de voler là où les autres n'avançaient qu'en rampant.

Jamais, avant le mal qui l'emporta, il n'eut à souffrir du moindre malaise. Elias voyait en lui son sauveur, le porteur de la *chékhin*, l'enfant en qui résidait l'inspiration sainte et la gloire de l'Éternel.

*

Pour donner à ses petits-fils le goût de l'épargne et leur constituer un capital à leur majorité, Simon Chiuchon leur acheta une *kumbara* pansue, sorte de tirelire en terre cuite. Et tous les vendredis soirs il y glissait par la fente étroite un napoléon ou une livre sterling. Lorsque Léon et Rafaël eurent terminé le lycée Impérial de Galata Saray, dont le fronton sur la grande rue de Péra arborait des drapeaux rouge sang de bœuf avec le croissant et l'étoile, on se réunit dans le salon en grande pompe pour briser la *kumbara*.

Ce fut une fête familiale. Ce soir-là on empila sur la table cent quatre-vingt-dix neuf napoléons et deux cent vingt deux livres anglaises. Simon Chinchon annonça qu'il doublerait cette somme patiemment amassée et, conseil tenu, il fut décidé que Léon et Rafaël s'établiraient marchands drapiers dans le quartier de Mahpuhcular.

Ce fut un magasin imposant en bordure d'une des rues les plus animées de la ville turque.

Dans les caves auxquelles on accédait par une trappe se trouvaient entreposées des articles pour fournitures militaires, des *pinchinas*, des *vigans*, des barats, des astrakans, des alpagas.

Dès l'entrée, on voyait parader de biais sur des rayons qui montaient du plancher au plafond les serges, les cheviottes, les ratines, les casimirs, les alboufs, tandis que, sur des tablettes étagées brillaient bien en vue les derniers arrivages de l'année capables de justifier l'enseigne trilingue qui flamboyait au-dessus des vitrines, ainsi qu'aux balcons du deuxième : Fratelli Calderon, draperies et nouveautés.

Plusieurs pièces de drap gardaient encore leur entoilage et leur appellation d'origine : made in England, made in Austria, made in France.

Léon s'était rendu dans les principales capitales d'Europe afin d'étudier le marché sur place et s'approvisionner en beaux tissus. Désireux de monter son affaire sans perte de temps, il n'emprunta pas la voie maritime par Marseille, Trieste ou Constantza. Trois fois par semaine l'Orient Express parcourait, en deux jours et trois nuits, les 3045 kilomètres qui séparaient Paris de la gare de Sirkeci.

Ce voyage était un événement dans la vie d'un simple particulier à une époque où seuls se déplaçaient milords, ducs et marquis ; gros industriels, banquiers ; pachas, beys, rajahs, attachés d'ambassades.

Son plan, naturellement, était celui de Rafaël. Il s'agissait de satisfaire tant une clientèle exigeante de fonctionnaires et de dignitaires de l'Empire que les inélégants, les bourgeois, les crasseux campagnards de Kastamonu, de Konya qui n'achetaient que du drap de pilote.

*

Hiver comme été, la porte du magasin demeurait grande ouverte. Elle était ordinairement flanquée de deux commis convertis en moulins à gestes et à paroles. Ces dignes représentants de la maison Calderon essayaient de piquer dans la foule des passants une clientèle toujours méfiante et tatillonne.

Ce n'étaient que soldats déambulant pieds-nus, rêvant d'un *salep* chaud que l'on buvait dans des bols ; culs-de-jatte tassés sur leur planchette à roulettes ; aveugles aux yeux mauves ou sanguinolents, fakirs convertis en "roseaux pensants" et pilant leur échine pelée, marmiteux vivant *de sadaka*, de la charité publique, hurlant :

— Haydi Çelebi ! Allons gracieux seigneurs, ayez pitié d'un pauvre estropié ! *boyacıs* (cireurs de bottes) agrippés à leur boîte rutilante ; *kahvecis* (limonadiers) sanglés dans leur pagne, brandissant sur des plateaux toute une marmaille de *fincans* — tasses à café) et de verres à facettes en forme de calebasses emplis de thé à la menthe ; imams brailleurs, derviches à bonnet, pachas cavalcadant suivis d'eunuques à pied escortant des briskas de concubines voilées ; montreurs d'ours aussi mal léchés que leurs bêtes à chaîne ; portefaix portant sur leur dos en équerre les charges les plus hétéroclites. Et, sous les parapluies noirs ou les ombrelles vertes, une multitude venue de tous les climats, arborant toutes les coiffures inventées au cours des âges par le caprice et la fantaisie.

Les deux commis de la firme Fratelli Calderon clabaudaient, gesticulaient. Ils ne se gênaient pas de prendre les gens par le bras pour leur faire franchir le seuil de la boutique. La victime arrachée à l'ondulation de la foule était installée dans un fauteuil avec force salamalecs. On battait des mains pour appeler le cafetier du khan qui apportait breuvage et douceurs en échange de quelques jetons.

Mais déjà sur les longs comptoirs des mains fiévreuses déroulaient une pièce de drap après une autre et les bouches portaient aux nues les qualités de la marchandise ainsi étalée.

— Grand teint, disaient-elles ; ça ne bouge pas. Couleur inaltérable. Élégant et solide. Tissus anglais, prime ! Habit que vous porterez des années !

Et si ces arguments ne décrochaient pas la timbale, on coupait un bout d'étoffe à même la pièce pour la carboniser avec une allumette sous le nez du client en lui criant :

— Sentez ! pas un brin de coton ! Marchandise pure laine !

Un cérémonial circonstancié, une volubilité de langue était la règle en pareilles tractations. Il suffisait d'un mot mal venu pour refroidir l'acheteur comme d'un argument de poids pour l'empaumer et enlever la commande.

Tout un art subtil allant du débit mielleux à la clabauderie, de l'esprit de politesse plus raffiné au dédain narquois souligné d'un haussement d'épaule, où, après avoir ardemment désiré se débarrasser d'un rossignol on refusait brusquement de le vendre, où le solliciteur se muant en protestateur déclarait les conditions présentées par l'acheteur inacceptables, présidait à ce négoce. On s'indignait, on levait une main au ciel, on jurait ses grands dieux qu'on vendait à perte pour s'attacher un nouveau client, enfin, on se radoucissait pour devenir persuasif.

Quand un premier vendeur faiblissait dans sa dialectique, un second, plus roué, venait à la rescousse. Et, si cette intervention s'avérait inopérante, c'était le patron en personne qui se mettait sur les rangs, usant de son influence et du renom attachés à son état.

Rafaël, éminemment versé dans le turc et qui excellait dans le style fleuri, finissait toujours par décider le client et par conclure le marché. Armé de grands ciseaux, il entamait le drap, en s'écriant :

— Je coupe ! Portez-le au bonne santé !

Et les commis évincés, tenus pour un temps à l'écart, de s'écrier en chœur :

— Bonne santé, Efendi ! Vous avez fait là une acquisition du tonnerre ! Ce costume jamais ne se déformera sous la pluie ni ne s'altérera au soleil. Cheviotte de choix ! C'est donné. Ailleurs vous l'auriez payé un tiers de plus.

Et cela n'était pas jactance de marchand. On se voyait parfois obligé de vendre à perte. D'autres drapiers, installés juste en face, guettaient votre chaland le nez collé à la vitre. S'ils le voyaient sortir les mains vides, ils n'hésitaient pas à pousser leur porte pour mettre le grappin dessus et à lui céder la marchandise désirée au prix coûtant. Ce procédé ne constituait pas une pratique déloyale. C'était un jeu, une sorte de prouesse sportive que d'enlever le client d'un confrère. On détenait en stock les articles les plus demandés pour au besoin, les céder à des prix inférieurs à leur valeur réelle. Cette rivalité ouverte, loin de constituer une vilénie, passait pour habileté professionnelle. C'était une gageure que de vendre moins cher que son voisin, quitte à se rattraper sur un autre article.

*

Dans une encoignure du rez-de-chaussée de même qu'au premier et second étage, Léon et Rafaël s'étaient aménagés un cagibi vitré où trônait un bureau avec tout un bataillon de crayons, de gommes, de grattoirs, de tampons et d'étiquettes. Des épingles fourmillaient dans une coupelle. Aux murs, des crochets où l'on piquait factures et reçus. Et, un peu en retrait, dans l'ombre,

entre des paletots et des vestons suspendus à des cintres le coffre-fort à compartiments où l'on enfermait non seulement la monnaie d'or et les billets mais aussi les effets de commerce et les livres de comptabilité.

Il arrivait que Léon oubliât les chiffres ou les lettres des serrures à combinaisons que, par surcroît de précautions, il croyait bon de varier fréquemment. Ce qui exacerbait Rafaël dont la mémoire ne souffrait pas de si brutales défaillances.

Toutes ces cellules communiquaient entre elles par téléphone acoustique.

Souvent le cadet aimait à lutiner son frère aîné penché sur ses registres par le moyen de cet appareil qui produisait un sifflement strident quand on soufflait dans son pavillon de corne. Il lui rappelait, au plus fort de son travail, quelque fredaine accomplie la veille dans un des quartiers louches de la colline de Péra après l'extinction des lumières qui avait lieu sur les dix heures du soir. Il le traitait de *çapkin* (polisson) pour avoir, après un bon dîner chez Jansi ou chez Nicoli, bamboché dans les cabarets de la ville franque, au Catacloum, rue Hamal Başı ou au Parisiana rue Tepe Başı, avec des cocottes de France qui regagnaient leurs pénates après avoir accompagné des capitaines au long cours jusqu'en Cochinchine, et de grassouillettes Levantines roulant perversement leurs hanches.

Il lui reprochait ses dissipations, son flux de bourse et, pour un négociant en tissus, de "tailler en plein drap, de friper son bien et son caviar (sa santé) en buvant comme un hussard du Pomard dans les lupanars du Phanar par un froid de canard, et patati, et patata ..."

Et cela continuait ainsi quelques bonnes minutes, tandis que les commis toussotaient et crachaient dans les coins, rôdant autour du poêle poussif et que, dehors, des tourbillons de neige s'abattaient sur les turbés et sur les fez écarlates.

Léon, que ces divagations agaçaient en plein travail comptable, le traitait de *zevzek*, de bavard, de Cicéron bouffon. Et ne voulant demeurer en reste de sottises avec son frère, il lui répondait avec non moins de faconde, du tac au tac, dans cet argot de collégien qu'ils se plaisaient de temps en temps à ressusciter :

— C'est bien, crache, dévide, balance le chiffon rouge, mon pot ! Quelle fière tapette tu as. Tu dois avoir contracté une logodiarrhée. Je vais te couper le sifflet....

Et il bouchait le téléphone acoustique dans lequel, à l'autre bout du tube, Rafaël continuait à s'égosiller. Mais l'entretien ne tardait pas à se renouer sur les instances du désopilant Rafaël qui rappelait à son frère, cloîtré dans sa "cage de lion" un visage, une homonymie qui les avait fait s'esclaffer "au temps de leur jeunesse", se jugeant déjà vieux pour avoir contourné le cap de leur vingt ans !

Il lui décrivait les *toys*, ces buses et ces bûches qui se trouvaient en bas dans le magasin et à qui les vendeurs essayaient de faire prendre martre pour renard, les particularités de leur accoutrement clownesque, leur ample *şalvar*, pantalon bouffant plissé en accordéon qui tambourinait sur leur "pétard", leurs caoutchoucs beuglants, leur parapluie hémiplegique. Il lui rapportait leurs propos en arménien, en grec, en turc, en ladino (sorte d'espagnol basique du quinzième siècle farci de savoureuses expressions locales), imitant leur intonation, leur voix.

La mode était aux moustaches en croc. Et Rafaël les yeux fouineurs derrière ses lorgnons, le cou prisonnier d'un haut faux-col provençal, sanglé dans sa redingote de bon drap noir, le gilet croisé où se faufilait une chaîne d'or d'où pendaient des breloques, avait l'air, dans sa boutique, d'un tsar en exil.

*

La correspondance que les deux frères échangeaient avec leurs "Agences dans la mer Noire" était rédigée en une infinité de langues. En ces temps de paix paradisiaque et de profusion, la machine à écrire qui tenait de la machine à coudre et de l'épingle et qui cachait ce qu'elle enregistrerait dans l'ancre d'un mécanisme bruyant, n'avait pas fait son entrée triomphale dans les bureaux ni dans les banques. Le stylo n'était pas inventé. On maniait de solides porte-plumes armés d'un bec d'acier qu'on trempait dans de monumentaux encriers de cristal ou de porcelaine. Les moteurs à explosion n'étaient pas d'usage dans la navigation. Les bateliers turcs n'avaient qu'à darder leurs caïques effilés de l'échelle d'Eyub à la pointe du Sérail pour filer comme des flèches.

Tout le long de la journée, juché sur un haut tabouret, Léon couvrait d'une écriture serrée où les pleins et les déliés n'étaient pas épargnés non plus que les majuscules et les alinéas, de grands feuillets de papier quadrillé au bas desquels il apposait une signature pétaradante. La page achevée, il vidait sur les lignes encore humides le contenu d'une poudrière. Les lettres ainsi séchées étaient remises à un commis qui les copiait à la presse à bras. Je vois encore ce registre au dos tendu de drap vert serrant entre ses couvertures de carton trois ou quatre centaines de feuillets d'un jaune canari, frisstés par l'eau dont ils avaient été humectés, ce qui les faisait ressembler à de fines crêpes.

Que de fois, dans ce troisième où les rumeurs de la rue s'étouffaient contre les piles de pièces de drap qui obstruaient le jour, n'ai-je point goûté un malin plaisir à le dépouiller de quelques unes de ses feuilles. Je me vengeais ainsi de l'attrait qu'il m'inspirait. Toutes ces missives n'étaient qu'une compilation d'expressions stéréotypées où seules les dates différaient. Songeant à ces larves humaines qui, de nos jours plus que jamais, croupissent dans les bureaux à remplir des pages identiques à celles que noircissait Léon dans son cagibi, je n'éprouve aucun remords à m'être livré à pareil vandalisme. Si, par malheur, on ne trouvait pas dans le "copie-lettres" une justification à un envoi, on écrivait derechef à son "correspondant" pour lui rappeler avec les mêmes formules ce qu'on lui avait fait savoir tant de fois.

Les patrons de cette époque-là n'abattaient pas beaucoup de besogne. Leurs journées se passaient à surveiller, à donner des ordres, à regarder par la vitrine qu'ils tambourinaient de leurs doigts, à compter les contremarques recueillies par le cafetier qui servait les rafraîchissements, à savourer en pensée toute la matinée le déjeuner qu'ils avaient emporté de chez eux dans des *sefertasi*, ou porte-amarre, à griller des cigarettes qu'ils roulaient eux-mêmes, à dévider leur *tespih*, chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains d'ambre à croquer des pépitas ou graines de calebasse. Ils appelaient cela travailler.

Leurs employés suaient d'ahan pour eux. Ils faisaient toutes les corvées utiles à la bonne marche de la boutique comme le balayage, le dédouanage, le transport des caisses de marchandises.

Les journées de travail semblaient interminables. Aucun patron ne s'avisait d'imaginer que son commis pouvait avoir une vie privée ou désirait s'adonner à un art quelconque en rentrant chez lui, ni même éprouver le besoin de lire un livre ou un journal.

Pendant la morte-saison, on les occupait à brosser sur de longues tables les pièces de drap en prenant soin de dédoubler l'étoffe pliée en deux pour éviter qu'elle ne fût rongée par les mites.

Les salariés ne bénéficiaient d'aucune loi sociale. Si, au cours de leur long labeur, ils n'avaient mis quelque pécule de côté pour leurs vieux jours, ils étaient sûrs de finir sur la paille.

Les quatre commis de la firme Fratelli Calderon, ployant sous les charges familiales et débilités par les privations, ressemblaient à ces longs cierges jaunés que les Turcs plantaient aux quatre coins d'un *turbe* pour rappeler le souvenir d'un saint homme depuis longtemps réduit en poudre. Leurs yeux clignotants étaient comme noyés dans leur visage amaigri. Nous avons vu comme, autant pour se désennuyer que pour attirer une clientèle toujours rétive, ils faisaient les pitres devant la porte du magasin. Ils y sont encore. Et le spectacle de la rue contribue pour beaucoup à les ragaillardir ! C'est un défilé ininterrompu de fez, de *kalpaks*, de turbans, de bonnets et de chapeaux.

Passe un essaim de blondes circassiennes voilées escortées de leurs castrats portant les emplettes effectuées au Grand Bazar et hurlant : *destur* ! pour ouvrir le chemin à leurs maîtresses au milieu de rangées de marchands ambulants installés sur la chaussée et criant leur marchandise.

Voici un amiral raide sur sa monture, sanglé dans son uniforme bleu, qui fend une haie de pioupious haillonneux aux suppurantes plaies ; des limonadiers volants ; des bouchers portant sur une perche en équilibre sur l'épaule des chapelets de cœurs et de poumons saignants, des têtes d'agneau habillées de leur laine ; des vendeurs de *bosa* faisant tinter leurs gobelets, de décrotteurs terreux, d'hétaïres tâtant leurs formes sous la transparence de leurs voiles, un œillet vineux au coin des lèvres, de proxénètes empressés auprès des touristes et leur soufflant à l'oreille : Je te conduirai si tu veux dans le harem d'un pacha parti pour la bataille. Tu verras toutes ses femmes embrasées. Tu pourras baiser toutes !

Souvent Elias Calderon anxieux de savoir si les affaires de ses fils marchaient bien, quittait furtivement la papeterie où il travaillait pour gagner tout haletant le magasin de ses fils, *la llage en el corazon*, une plaie béante au cœur, comme il disait.

Et, sans prendre le temps de souffler, il s'enquêrait des transactions opérées. Juché sur un tabouret tel un virtuose devant son épinette, il consultait les fiches de vente qu'on enfilait à un pique-notes installé sur la table attenante à la porte d'entrée et, quand leur nombre était minime il se désolait comme devant une calamité épouvantable, parfait de déconfiture, de faillite.

Et voici que lui, si maladroit, si facile à blouser, se mettait à donner des conseils, à échafauder des plans pour tirer ses enfants de l'ornière.

— Pourquoi ne pas imiter Fulano que je viens tout juste de rencontrer. Je me lie, m'a-t-il dit, avec tout le monde ; je fais le plus d'amis possible et puis j'invite toutes ces "connaissances" à venir s'acheter un costume chez moi.

C'est ainsi qu'il arrive à vendre quelque trente mètres de drap dans la journée et le voila hors d'embarras. Que ne faites vous pas comme lui ! Il faut savoir flatter, complimenter, sourire, être *hakişınaz*. C'est ainsi qu'on arrive, et non en se cloîtrer dans son cocon !

Mais sans aller chercher si loin, votre voisin Anastasiou fait des affaires d'or à ce qu'il me semble. Et pourtant, vous êtes bien mieux placés que lui ! Vous n'avez pas encore appris votre métier, vous ne savez pas vendre ou vous vendez trop cher !

C'est que ce voyou, ce rusé d'Anastasiou se fournit directement chez le producteur au prix de fabrique tandis que vous, malheureux, vous en êtes encore à passer par des commissionnaires. Je vous l'ai déjà dit tant et tant : Cessez de vous approvisionner en Angleterre, naïfs que vous êtes, et achetez directement en Allemagne où l'on imite à s'y tromper la marchandise anglaise à des prix défiant toute concurrence.

Anastasiou est un malin qui connaît son métier sur le bout des doigts. Il m'a dit : "Je me souffre aucun marchandage, c'est à prendre ou à laisser ! Jamais de vente à tempérament. Chez moi on paye comptant. Et mon magasin de désemplit pas". Vous entendez ? Tandis que chez vous, les clients se font rares ; vous vous ruinez en crédit.

Et ses fils de répondre :

— Notre affaire est tout autre. Nous ne comptons pas sur la clientèle de passage. Nous fournissons des revendeurs de Samsun, Trébizonde, Kastamonu, İzmit, et nous sommes obligés de leur faire crédit. C'est à cette condition qu'ils demeurent nos clients. L'argent n'est pas perdu, mais il rentre lentement, voilà tout.

— Ou jamais, *enayi ! enayi !* crédules ingénus ! Qu'ils s'avisent de faire une dissimulation d'actif et vous êtes frits ! Mon Dieu, on ne saurait croire que vous puissiez être aussi sots !

Et il associait déjà cette mésaventure improbable à ses ennuis personnels comme on endosse à contre cœur la paternité d'un enfant dont on assure qu'il est de vous.

C'était ensuite des conseils sur la manière de présenter la marchandise pour "attirer" l'acheteur (et en cela il prêchait d'exemple faisant des démonstrations devant les employés), de balayer sans trop soulever de poussière, de déjeuner économiquement en ne faisant venir qu'un seul plat de la *lokanta*, du restaurant, de nettoyer la vaisselle sans eau uniquement avec quelques feuilles de papier hygiénique. Il allait d'un rayon à l'autre, tâtant les pièces de drap et s'exclamant, indigné :

— Tous vos malheurs viennent de ce que vous ne connaissez pas votre métier. Tenez, je suis certain que vous ne savez pas encore différencier le coton de la laine. Je vais vous l'enseigner *enayi ! enayi !* On prélève à même la pièce un petit échantillon qu'on flambe avec une allumette. Si cela sent la corne brûlée c'est que c'est de la laine. Ah ! disgrâce ! Vous auriez mieux réussi à faire le derviche qu'à vous installer marchands drapiers !

Il abordait ensuite le chapitre des frais généraux.

— Ce sont les petites économies qui font les grandes fortunes. C'est insensé que d'offrir au personnel deux consommations gratuites dans la journée. Une seule suffirait amplement. C'est ainsi qu'on pratique partout. Mais vous, naturellement, vous n'êtes pas comme les autres ! Vous voulez faire des largesses ...

C'était ensuite une suite de jugements sur les employés.

— Salomon est bon vendeur. Il a du flair, de l'entregent. Mais votre Menahem, quelle nullité ! Il est malade du pouce. Vous auriez pu vous en passer. A votre place, moi, je lui aurais fait broser les pièces de drap à longueur de journée. C'est du reste le seul moyen d'éviter que les mites s'y mettent. C'est une brosse à soies molles, comme celle-ci, qu'il vous faut !

Et il en sortait une de sa poche qu'il faisait essayer sur-le-champ. Il finissait par des conseils sur la tenue et l'habillement.

— Vous êtes à Stamboul, ne l'oubliez pas, dans le quartier musulman par excellence. Ce n'est pas une bonne politique que de jouer ici aux Francs et de porter un chapeau. Mettez donc pour l'amour de Dieu un fez sur la tête et parlez le turc ! C'est ainsi que vous vous ferez bien voir. Si vous ne savez pas le turc, apprenez-le ! Yérouchalmi, que vous connaissez, m'a juré qu'il s'est instruit dans cette langue rien qu'en lisant tous les jours le *Sabah* ou l'*İkdam* (c'étaient deux quotidiens de l'époque) en s'aidant d'un petit dictionnaire de poche qui ne le quitte jamais. Du reste, vous le voyez, je porte aussi la calotte et, sans avoir votre instruction, je sais par cœur une bonne centaine d'expressions courantes et de formules de politesse qu'il faut se mettre dans le crâne pour gagner les Osmanlis.

Nous avons vu que Léon et Rafaël, qui avaient fini le lycée de Galata Saray, étaient des plus versés dans la langue ottomane. Mais une fois encore Elias Calderon mettait en doute la connaissance de ses fils. Ne comptaient que

les résultats. Comme leurs affaires n'étaient pas aussi prospères qu'il l'aurait voulu, tout leur savoir était en cause. Et il s'en allait, le cœur comme dans un étai, après avoir refusé le moindre rafraîchissement de crainte de grever le budget de ses enfants.

Il allait manger sur le pouce parmi les mahonnes du vieux port qui balançaient des montagnes de melons, de pastèques, ou bien dans le quartier de Kürekçiler où pullulaient des échoppes pressées à des débris de murailles et de tours au milieu des marmites fumantes des calfats, avec des hamals, des Acems, des Kurdes et des Lazes, une tranche de *palamut* grillée sur la braise de bois ou une portion de kashkaval accompagnée d'une grappe de raisin.

S'il prenait le bateau pour gagner un des faubourgs de la Corne d'Or, il se voyait interpellé à la sortie par le contrôleur qui lui criait :

— *Çelebi* (monsieur), votre billet !

Lui faisait le *mordokhay*, le *Merduché*, je veux dire la sourde oreille. Il croyait que c'était faire preuve d'habileté que de voyager sans billet. Toute l'administration ottomane était vérolée. C'était à qui tirerait son épingle du jeu. Honteux de se voir ainsi apostrophé il parvenait à se faufiler quand même, éprouvant une sorte de volupté à frauder la *Mahsusse* ou le *Şirket* (deux compagnies de navigation). C'était comme s'il prenait une revanche sur les humiliations qu'il endurait comme vendeur chez Fratelli Chinchon lorsque, le plumeau sous le bras, il arpentait les longs comptoirs et les vitrines, rangeant, époussetant, pour bien faire remarquer que, devant rien à la faveur, son salaire n'était que la juste rétribution de son travail. Mais Elias oubliant que les baudets aussi se dépensent sans que les coups leurs soient épargnés.

Sa passion pour le nettoyage et l'époussetage, brosse ou balai à la main, produisait un effet tout contraire. Elle ne pouvait que le ravalier aux yeux de ses collègues dans un pays où c'était se discréditer que de porter soi-même le moindre paquet.

*

Tout en éprouvant du ressentiment pour le caissier du magasin, "ce *cagalon* (foireux) dont la morgue était à la hauteur de sa suffisance", il ne laissait pas de nourrir à son égard de l'envie pour le soin méticuleux qu'il apportait à sa toilette, son haut faux-col dur qui lui donnait un air *kenef* (gommeux) et sa cravate de soie bien étalée où baillait une grosse perle, pour l'allure altière avec laquelle il encaissait et rendait la monnaie, pour son esprit de dissimulation et de prudente réserve avec lequel il couvrait son jeu. En effet, ce trigaud à visage de fouine ne mangeait-il pas à deux râteliers. Tout en tenant la caisse chez Fratelli Chinchon, n'officiait-il pas pour le compte d'une compagnie française d'assurances sur la vie ? Il ne manquait pas de proposer son marché à tout venant. Et, "sans se fouler la patte" (c'est Elias qui parle), simplement, avec les sueurs de quelques mignons de couchette qui se fatiguaient pour lui apporter des polices dûment remplies, il encaissait de coquets revenus qui, certains mois, allaient jusqu'à décupler ses appointements de caissier.

A l'heure du déjeuner, après avoir vidé le contenu de ses marmites (*sefer tasi*), Léon gagnait le troisième étage du magasin et là, disposant quelques pièces de drap les unes sur les autres, il s'arrangeait une couchette où il faisait la sieste entre une heure et trois heures de l'après-midi.

Les deux frères s'étaient constitués une vaste et précieuse bibliothèque qui n'englobait pas seulement plusieurs armoires dans leur chambre mais aussi tout un vestibule où les livres s'alignaient le long des murs derrière des rayons qui s'étagaient du plancher au plafond. Les œuvres notoires de toutes les littératures étaient là sous de riches cartonnages portant au dos les initiales L.R.C. Et ces armoires fermées à clef, étaient la propriété de Léon et de Rafaël, uniquement. Personne d'autre qu'eux n'avait le droit d'y toucher. Et le soir une fois rentrés, ils veillaient autour d'une forte lampe à pétrole garnie d'un abat-jour en porcelaine verte. Rafaël était, on le sait, le plus assidu des deux. Ne disposant pas de ces distractions dont abondent aujourd'hui nos cités, ils s'enfermaient dans une vie réfléchie grâce à leurs livres, rêvant d'aventures mystiques, d'amitiés pures qui se perpétuaient par delà le tombeau. Léon s'était pris d'une tendre affection pour Rachel, une orpheline amie de Flore, qui n'avait que son aiguille pour vivre et faire vivre sa mère. La perspective de devenir un jour, qu'elle souhaitait proche, la femme de Léon l'enfiévrant.

Elle veillait tard, après le travail de la journée, pour préparer son *ajugar*, son trousseau. En posséder un, en propre, était un atout considérable pour qui voulait acquérir un mari. Cet avoir l'arrachait à la condition de celles qui, quoique belles, vieillissaient seules parce que pauvres.

Bien qu'un peu fanée par la fatigue, Rachel ne laissait pas d'être un beau brin de fille. Elle lisait beaucoup pour ne pas démeriter de Léon. On la savait sérieuse et ce surcroît de travail qu'elle faisait pour asseoir son avenir conférait à sa vie un caractère héroïque.

Au cours d'une partie de plaisir que Flora avait organisée à Kalamış, Léon, s'attendrit pour Rachel, allant même jusqu'à lui laisser espérer qu'il l'épouserait. Mais la coutume était de caser premièrement la fille aînée avant les garçons. Et c'est pour ne pas manquer d'être prête, le jour venu, que Rachel employait ses maigres économies à s'acheter du tissu et à coudre son *ajugar* jusqu'à une heure avancée de la nuit, au point de contracter une toux sèche qui éveillait des soupçons sur l'état de sa santé. Le fait qu'elle était aussi plus âgée que Léon ne plaidait pas en sa faveur. Mais les Calderon, si différents qu'ils le fussent par le caractère, avaient ceci de commun entre eux qu'ils aimaient se repaître de chimères. Guidés par leurs instincts bien plus que par la raison, ils ont couru à leurs plaisirs avec l'ardeur du taureau qui fonce sur l'épée de matador. Impulsifs, pouvaient-ils songer aux conséquences de leurs actes, examiner une question à fond, dresser des plans pour se tailler des chances de réussite ? A la façon des anciens andabates, ils ont combattu avec un casque fermé sur le devant. De là leurs échecs, leur déchéance au terme de leur vie.

Zimbul était contre cette union qu'elle jugeait en tout point mal assortie. Mais Léon, s'aheurtant à sa résolution du fait qu'on s'opposait à cette alliance, jurait qu'il épouserait Rachel quoique l'on fit pour l'en dissuader. Il éprouvait pour elle une tendresse mêlée de compassion. Il appréciait autant le dévouement qu'elle prodiguait à sa vieille mère que ses vertus domestiques. Certains éprouvent de l'orgueil à aimer une jeune fille pauvre ou déchue qu'ils pensent pouvoir arracher à la misère où à la dégradation. Ils s'imaginent que les épanchements d'une de ces créatures défavorisées par le sort sont d'une ardeur exceptionnelle.

Ils jouent les sensibles, les généreux quand là encore c'est leur passion qui les ensorcelle. Quelle passion, direz-vous ? Celle de serrer dans leurs bras un de ces êtres meurtris dont l'amour semble promettre plus de plaisir que celui d'une femme jouissant du plein équilibre de ses forces.

*

Léon et Rafaël adoraient l'étude sous toutes ses formes. Ils feuilletaient la Grande Encyclopédie, le Grand Dictionnaire de Pierre Larousse, le Littré, la British Encyclopedia, le Meyer Conversation Lexicon, ainsi que de volumineux ouvrages sur les arts, les métiers, le costume.

Toutes ces bibles de l'esprit humain rangées dans un meuble commode permettaient une consultation aisée. En cette époque bénie, sans télévision ni radio, et qui ne connaissait pas encore cette presse verbeuse et mercenaire si chère à la médiocrité, les distractions étaient rares à Constantinople. Parfois on lisait en première page d'un journal, avec une avance de plusieurs semaines, l'arrivée d'une troupe étrangère pour quelques galas au Théâtre d'Hiver ou à l'Amphithéâtre des Petits Champs. Tout ce que la colonie européenne comptait de gens riches, le gratin de l'aristocratie, le personnel des ambassades se rendait en grande pompe à ces représentations.

Les femmes portaient des toilettes et des parures éblouissantes. Certains beys et pachas se montraient parfois si emballés, si follement épris d'une diva, d'une comédienne qu'ils n'hésitaient pas à sortir de leur réserve et à se damner pour elles.

Leur passion pour ces créatures étrangères qui leur paraissaient capables de dispenser des plaisirs autrement piquants que ceux des harems, se manifestait tout d'abord par des cadeaux et des bijoux. Rappelons parmi ces toquades celle de Mahmud Muhtar Pacha qui fit remettre sur la scène à Adelina Patti un manteau de zibeline entièrement doublé de banquenotes turques. J'étais alors trop jeune pour savoir s'il obtint en échange tout ce qu'il espérait. Mais les actrices, conscientes des transports qu'elles éveillaient, n'hésitaient pas à tenir sur le gril leurs adorateurs musulmans, sachant qu'elles pouvaient tout obtenir d'eux avant de leur accorder les dernières faveurs et qu'une fois comblés, ces amants ardents comme braise ne se montraient pas toujours aussi généreux.

A ces divertissements qui faisaient courir le Tout Péra, Rafaël préférait les joies du recueillement et de l'introspection. Il recherchait les livres autant pour leur texte que pour la beauté de leur impression et de leur reliure. Il lisait le crayon à la main, relevant sur des fiches les mots nouveaux, les expressions qui l'avaient frappé afin de pouvoir se les réciter en marchant, soit qu'il franchit le Grand Pont pour se rendre à son travail soit que, désertant la ville, il traversât les cimetières des faubourgs qui s'étendaient à perte de vue comme des bandes de sauterelles voraces.

Dévalant la rue İskender, contournant l'hôpital autrichien et la caserne de la marine, il gagnait Kasım Pacha d'où il se rendait en caïc à Sütluçe.

A flanc de coteau rutilant comme une nappe de vitriol la plus décrépite nécropole juive de Constantinople.

Sur un sol raviné sans clôture où nulle stèle, nul arbre ne rappelle la position verticale, chevauchent les tombes dans un désordre tel qu'on les croirait ébranlées par un tremblement de terre. Des caractères carrés, coulés dans du plomb, restes d'un alphabet sporadique, disent la mort poussiéreuse.

Ou bien, il traversait la Corne d'Or pour s'enfoncer dans le cimetière d'Eyub.

L'eau palpitait comme du sang. Des *sandals* se frôlaient, chargés de grappes de femmes voilées, de fiers efendis qui laissaient aux bouquets qu'ils tenaient dans leurs mains le soin d'exprimer leur amour. C'est ce que l'on appelait le langage des fleurs.

On entendait tinter des tambourins, nasiller des clarinettes. Des cyprès, se profilant sur des crêtes croulantes, semblaient des archers soutenant le ciel de leurs lances. La lune se mourait dans le ciel moiré et les caïques filaient, un fanal à la proue. Il était devant un des plus beaux panoramas de la vie "désintégrée". Il n'éprouvait ni transe, ni tristesse à trahir de ses pieds ce royaume de la pure poésie d'où s'envolaient des flots de poussière sucrée. C'était l'empire de la Mort enveloppante, reposante, douce — un cri d'oiseau !

Si Versailles ressuscite le Roi Soleil, et le Hameau, Marie-Antoinette, Eyub faisait respirer à Rafaël la poésie de l'islam, une des plus envoûtantes qui fût jamais.

Devant la Corne d'Or vidant ses corbeilles d'argent dans la Marmara, corbeilles emplies de minarets et de coupes équilibrées comme des cerveaux, s'entremêlaient dans l'ordre grandiose du désordre, les tombes d'un jour et celles des années. Elles se donnaient l'accolade dans un continuel tremblement. Quelques-unes, impitoyablement fauchées, gisaient impures cibles dans leur marmoréenne substance. Au milieu de ce peuple de pur carrare les cyprès couraient comme des autruches pelées. Dans un entremêlement de grillages subtils comme un dessin de miniature persane se pressaient trois ou quatre stèles virginales par la finesse de leur grain et leurs coloris de pastel.

En certains endroits le soleil avait de la peine à percer. Alors dans cette obscurité presque édenique les marbres semblaient éclairés d'une lumière interne.

Cette colline, songeait Rafaël, n'est pas un lieu de pèlerinage spectaculaire. On la gravit sans bruit. Épuisée par le poids des pelletées, elle fond dans la pureté de l'air. Le vierge silence y retrouve son visage. Azur, minarets, cyprès : symphonie du noir et du blanc dans le bleu.

Cette attirance que Rafaël éprouvait pour les lieux où reposent ceux qui se sont envolés, n'obéissait pas à une tendance morbide de sa nature. Une visite chez les morts lui apprenait plus sur l'énigme de la vie que les vivants avec leur agitation, avec leurs livres. Les Turcs avaient coutume de rappeler que, trouver contentement à fréquenter les cimetières à un âge où l'on devrait rechercher les plaisirs, est présage de trépas. En effet, sur ce sol tant de fois retourné, dans ce deuil de la lumière, Rafaël humait un avant-goût d'une mort peut-être toute proche. Il se disait :

— Tel de mes amis a disparu. Le destin a voulu que ce fût lui ; cela aurait pu être moi !

Puis, quand la nuit se levait (la nuit ne tombe jamais en Orient ; elle se dresse royale comme un soleil nouveau, envoûtant les arbres, muselant la mer de ses maillons lumineux), il reprenait son chemin.

La lune dansait, dorée. Il s'émanait des brises stellaires je ne sais quelle profondeur, quelle impression de lassitude qui endormait sa tristesse tout en l'exaltant. C'était la tragique beauté du ciel oriental où le clapotis des vagues et les replis soyeux s'entr'accordaient.

L'état de Flora s'aggravait. Trop clairvoyante pour ne pas s'en douter. Mais les médecins promettaient la guérison si l'on écoutait leurs conseils. Elle espérait qu'à force de soins elle pourrait renaître à la vie, à cette vie qui maintenant la rongait comme le ver à soie dévore la feuille du mûrier.

*

Plus grave que l'événement qui nous désarçonne est notre entêtement à redemander ce qui nous a été une fois ravi. On oublie qu'une vie nouvelle succède à une vie disparue pourvu qu'on sache profiter de sa défaite et qu'on utilise pour se ressaisir cette énergie qu'on apporte à se désespérer.

Flora dit résolument adieu au monde. Elle n'avait plus qu'une seule pensée : guérir. Elle apprit à se résigner, à sympathiser avec son mal, l'introniser en soi pour mieux le terrasser. Plus de visites ni de sorties, mais de longues séances de chaise-longue, une nourriture abondante (on croyait alors sage de gaver les tuberculeux), le grand air, le soleil et, par dessus tout sourdine au sentiment !

Constantinople était loin d'être une ville polluée par les fumées d'usines. Il n'y avait — les fours des boulangers mis à part — que trois fabriques en tout et pour tout : la Fezhane où l'on manufacturait un drap grossier pour les militaires, une brasserie aux portes de laquelle des familles entières pique-niquaient, et une teinturerie tenue par un Allemand où l'on tournait en douze heures des habits de noce en vêtements de deuil.

Mais la maison de Büyük Hendek était froide comme une tombe et l'on pensait qu'une saison à la campagne pouvait servir d'adjuvant à une cure de repos.

Elias Calderon dénicha à Macri Köy un étage libre dans une habitation écartée. Au rez-de-chaussée de cette maison vivait une famille arménienne. C'étaient des gens apeurés qui s'étaient tapis dans ce lieu perdu pour se faire oublier.

Les quatre pièces du premier avaient été divisées par le propriétaire en deux appartements distincts ayant chacun leur entrée en propre. Une double porte où l'on avait mis un matelas pour étouffer les bruits les séparait. Mais les murs étaient légers et l'on entendait parler au travers.

Il n'est pas hors de doute que Elias Calderon, qui avait jeté son dévolu sur ce gîte inconfortable, n'ait été tout d'abord séduit par la faconde de son jeune propriétaire, fils d'une veuve d'un âge canonique, lequel aussi pompeux que pérorateur croyait savoir le français du fait qu'il récitait avec l'enflure du cabotin, une fable ou une tirade de tragédie que nous essayions, une fois seuls, à redire comme lui en imitant ses gestes et les intonations de sa voix.

Ulysse, c'était son nom, avait assuré Sol et Flora de ne jamais troubler leur quiétude mais que, si elles voulaient faire un brin de causerie avec sa noble personne, elles n'avaient qu'à frapper à la double porte qui séparait les deux appartements pour le voir "illico" chez elles. Il n'y ferait du reste qu'une courte apparition (toujours par crainte de les "desheurer", pour se retirer au premier signe de lassitude aussi rapidement qu'il était venu.

Les premiers jours qui suivirent leur installation, les deux sœurs s'amusaient presque tous les soirs à user du "Sésame, ouvre toi" convenu pour entendre débiter ce grand dadais, diseur de phébus. Il prétendait connaître les classiques "comme le fond de sa poche".

Au fait, son bagage se limitait à quelques maximes, à quelques répliques qu'il avait apprises par cœur. Mais là n'était pas le but de l'invite.

On voulait l'entendre répétailler sa ritournelle favorite "fruit, disait-il, d'une découverte dont il s'attribuait entièrement la pérennité et qui augurait de la pénétration de son esprit, découverte qu'il avait traduite en une sentence laquelle, vraie comme une formule différentielle, s'avisait indispensable à qui voulait prédire le temps".

Très souvent, Flora et Sol recevaient à Macri Köy une de leurs cousines. Elles l'entretenaient abondamment de ce grand dandin pour lui demander finalement :

— Veux-tu qu'on te le fasse venir ?

Et sans plus attendre sa réponse, elles allaient battre tempétueusement à la double porte en criant :

— Monsieur Ulysse ! Il y a présentement chez nous une "dame" qui se meurt du désir de vous connaître et de jouir de votre compagnie. Ne la faites pas languir. Accourez !

De l'autre côté du mur, grand remue-ménage. On entendait Ulysse crier :

— Je viens, je suis à vous !

Ce n'était pas facile de faire jouer la clef dans la serrure rouillée, d'éloigner le matelas. Mais qu'on était payé de sa peine !

Ulysse apparaissait délirant, les joues en feu, une mèche de cheveux sur l'œil droit, luisante de brillantine.

— Gentes demoiselles, balbutiait-il, me voici à vos genoux.

Et il s'agenouillait pour de bon.

— Ulysse consumerait ses jours à vos pieds, si vous ne lui faisiez signe de se relever, gentes demoiselles. J'ose espérer ne vous avoir pas fait "croquer le marmot", mais j'abomine le débraillé. J'ai dû un peu me rajuster pour me rendre à l'appel des Sirènes. N'ont-elles pas soupiré : "Venez, glorieux Ulysse ?" Et Ulysse a bravé l'irritation de la mer (il pensait alors à sa propre mère qui n'aimait pas le savoir chez les demoiselles) et l'inertie du matelas pour entendre leur chant ...

Il aurait ainsi continué à délirer des fadaises pendant des heures si, rengainant leur rire et se lançant une œillade, les deux sœurs ne s'étaient avisées d'ajouter.

— Quittez cette posture inconmode, Monsieur Ulysse et dites-nous, s'il vous plaît, le temps qu'il fera demain.

— Ma foi, Mesdemoiselles, répondait Ulysse, sondant le ciel en affinant les crocs de sa moustache, mon opinion à ce sujet vous est bien connue, je l'espère. Elle n'a point varié, car elle est inébranlable. Il nous faut, comme à l'époque de Cicéro, consulter les poulets sacrés. Pour moi, ces poulets devaient être plutôt des coqs !

— Le coq a-t-il chanté ? Oui ou non ? Hic est quaestio !

Et, roulant ses yeux globuleux, il récitait comme sous l'empire d'une incantation, une formule qui semblait avoir été enregistrée électriquement sur la cire de son cerveau. C'était là une phrase que Flora et Sol avaient entendue pour la énième fois, qu'elles se relançaient comme une balle, en s'esclaffant, que toute la famille Calderon avait fini par répéter à longueur de journée, une sorte de scie, de rengaine.

— Quand le coq chante et qu'il fait beau temps, c'est qu'il fera mauvais temps. Mais s'il fait vilain et que le coq chante, c'est qu'il fera beau temps !

*

Les journées de Macri Köy furent, pour Flora et Sol parmi les plus mornes qu'elles eussent jamais connues. Si la cadette avait accompagné l'aînée, c'est qu'elle avait aussi sa "petite toux", qu'elle était sujette parfois à une "débilité de poitrine" qui, pour l'heure, n'éveillait pas de vives inquiétudes. La malade véritable était Flora. Sol n'était que "anémiée", pensait-on. Le séjour au grand air, une nourriture substantielle la remettrait sans nul doute.

Makri Köy, par delà le Château des Sept Tours, c'était déjà la grande banlieue. S'y rendre était presque un événement. On devait descendre à Galata, traverser le Köprü, gagner la gare de Sirkeci à une demi-lieue d'Eminönü et, toujours par des ruelles envasées, se faufiler dans la foule.

Restait une autre alternative : passer le bras de mer en barque et atteindre l'échelle de Sirkeci, ce qui semblait osé en temps de houle au milieu des centaines d'embarcations légères, se heurtant, s'éperonnant. Enfin, une fois rendu, ne devait-on pas attendre longtemps un train fantaisiste qui arrivait et partait toujours en retard pour s'arrêter à Kum Kapı, Yeni Kapı, Samatya, Yedi-Kule ... Pour un Pérote, c'était là s'expatrier.

Et puis, Makri Köy avec ses maisons clairsemées dans l'argile était sinistre l'hiver. Ce n'étaient que prairies coupées de mares, de chemins fangeux où les bottes s'engluaient. Et c'est considérant cette boue que Elias Calderon détachait tous les matins de mes bottines avec un couteau de table, que j'ai songé à notre chair "argile idéale" qui façonne la femme, la fleur, l'agneau et la main qui l'égorge !

Quand elles s'ennuyaient de vivre en solitaires Sol et Flora faisaient des "escampativos" en ville, déguisées en touristes, le visage caché par une voilette à pois, évitant les tramways, le tunnel où elles auraient pu se trouver nez à nez avec une connaissance. Elles traversaient en caïque le bras de mer qui séparait Sirkeci İskelesi de Top Hane. Et, une fois sur l'autre rive, elles gagnaient Péra par Sali Pazarı et la rue Kumbaracı. C'était une gageure pour elles que d'entrer en catimini chez Mullatier ou chez Lebon, pâtisseries français, où elles achetaient des éclairs au chocolat qu'elles dévoraient furtivement dans des passages obscurs. Jouant avec le feu, elles franchissaient en trombe le jardin du Taksim ou le Bazar Allemand et, quand elles étaient rompues de fatigue, elles allaient s'asseoir en l'église Saint-Antoine de Padoue dont l'abside donnait sur le champ Saint-Louis et l'ambassade de France.

Avec la nuit, elles rentraient à Makri-Köy, éreintées, le cœur battant. Juger un peu ce que l'on aurait comméré si on les avait reconnues. Elles se seraient déshonorées dans une ville où les habitants aimaient tellement cancaner !

Le convoi quittant Sirkeci pour Florya, emporté par une locomotive poussive, faisait un bruit d'enfer. Il assourdissait les banlieues de son sifflet strident tout en couronnant les murs de Théodose, avec lesquels il semblait jouer à cache-cache, d'une longue aigrette de fumée. Ses wagons exigus où les voyageurs s'entassaient étaient dénommés par leurs usagers *kutu* (boîtes ou nids à microbes). On se trouvait en compagnie de gens du peuple qui, accroupis sur les banquettes, se pédicuraient parfois avec un grand couteau de poche, celui-là même qui leur servait à ouvrir les pastèques. On y fumait dru et l'atmosphère devenait irrespirable. Et les personnes délicates pensaient que les avantages d'un séjour au grand air, qu'on allait chercher si loin, étaient anéantis par les effets d'un si nauséabond milieu.

Certains jours, pour tuer le temps et raviver leur esprit engourdi par la lecture, elles confectionnaient de la pâtisserie.

Le couloir qui leur servait d'officine était si étroit que lorsqu'elles se tenaient debout l'une contre l'autre devant la petite table adossée à la cloison, elles touchaient de leurs épaules la double paroi qui séparait leur logement de celui d'Ulysse. Elles pétrissaient longuement une pâte qu'elles étalaient avec un rouleau de bois sur la toile cirée de la table. Elles y découpaient des rondelles en forme d'hosties et des croissants à l'aide d'un *fincan*, petite tasse à café turc.

Ces figures, taillées dans une substance éminemment plastique et qui ressuscitaient à mes yeux la lune dans son plein ou les *alem* d'or que je voyais flamboyer à la cime des minarets, me laissaient rêveur d'autant plus que la cuisson les rendait croquantes. Mais, ayant entendu chuchoter que Flora et Sol étaient "contaminées", mot qui, pour moi, se doublait d'un sens redoutable, je tremblais de devoir en manger. Et, toutes les fois que mes sœurs m'en offraient de leurs doigts que j'imaginais pollués, je les refusais prétextant que j'avais mal au ventre, refus d'autant plus homérique que ces friandises parcimonieusement distribuées par Zimbul étaient là, offertes à profusion.

Maman allait les voir toutes les semaines. Elle ne passait qu'une ou deux journées avec elles, craignant que son éloignement de Büyük Hendek n'y produisît une perturbation vivement ressentie de Simon qu'elle honorait d'une crainte révérencielle.

Quant à Elias Calderon, il venait passer régulièrement chez ses filles la nuit du vendredi et la journée du samedi, pour repartir sans bruit le dimanche avec l'aube.

Il s'amenait avec cet immense sac de tapisserie que nous lui connaissons et qu'il bourrait de fruits, d'œufs, de caviar, de beurre, de miel vierge, provisions avec lesquelles il espérait ranimer la santé de ses filles bien aimées.

Il dormait sur un lit bancal qu'il dressait dans la pièce attenante à celle de Flora et de Sol, réduit couvert d'un toit de zinc où courroucoulait des colombes.

Reposant sur un lit pliant, tout près du mien j'étais, dès qu'il avait soufflé la lampe, témoin de son agitation et de ses soupirs.

L'on grelottait. Le plancher était larvé d'ouvertures larges comme la main par où les rats entraient et sortaient avec un effroyable vacarme.

J'avais la naïveté de placer sur un de ces trous notre réveille-matin, espérant que son tic-tac allait intimider les rongeurs. Mais quand mon père était là, il le disposait à son chevet sur la chaise où il étalait ses vêtements pour ne pas manquer de l'entendre sonner à l'heure fixée. Et ces nuits-là, je suivais, atterré, leur infernale sarabande.

La pluie tambourinait sur les carreaux fêlés dont certains avaient été remplacés par du papier. Le *karayel*, vent violent, mettait en pièces la campagne. De mes yeux pétrifiés par la peur, je suivais l'évolution de la nuit, attendant dans l'angoisse le retour du jour.

A perte de vue devant nos fenêtres s'étendait un vaste terrain en bordure de la mer. Il défendait une poudrière. Il était jalonné de guérites rayées de rouge où veillaient jour et nuit des soldats, l'arme au pied. Cette poudrière ou *Baruthane* avait déjà sauté une fois, et la déflagration avait été si violente que toutes les vitres de Stamboul volèrent en éclats. Et c'est pour éviter le retour d'un pareil cataclysme que ces militaires cordonnaient la prairie et qu'il était défendu à quiconque de s'aventurer sur ses bords une cigarette aux lèvres.

La nuit tombée, les sentinelles devaient pousser un cri convenu pour témoigner qu'elles ne s'étaient pas endormies. Et ce cri, jaillissant de toutes ces poitrines engourdies et lancé de guérite en guérite, nous faisait tellement sursauter au milieu de la nuit que je faisais des vœux pour que chacun de nous se sentit assez incommode pour qu'on décidât de lever le camp. Je vivais avec l'idée que la poudrière pouvait exploser imminemment et que la mort rôdait autour de nous.

De ce temps date cette tristesse qui n'a cessé de peser sur ma vie. Elle est à l'origine de ces terreurs qu'une sensibilité aigüe a vite fait de se muer en inquiétude métaphysique.

Notre séjour à Macri Köy ne se prolongea pas au delà de l'hiver car la santé de Flora, loin de s'améliorer, n'avait fait que décroître. Nul médecin ne venait la visiter. Elle se contentait, pour calmer ses accès de toux, de remèdes de bonne femme : sirops, teinture d'iode dont Sol lui badigeonnait la poitrine et le dos, de journaux dont on emmantelait son torse, car on croyait alors à la vertu curative de l'encre d'imprimerie.

Un conseil de famille fut tenu en présence d'un spécialiste lequel convainquit Simon Chinchon, sur les épaules duquel reposait la charge de la famille entière, que Flora devait, sous peine du pire, vivre sous un ciel plus clément. Le climat de Constantinople, humide et brumeux, était néfaste pour ses bronches. Et il fut décidé que, sans attendre à demain, on louerait une maison à Prinkipo, la plus salubre et la plus vaste des Îles des Princes.

Prinkipo, lieu d'exil des Basileus découronnés, était le séjour favori des riches Pérotes. Son prestige lui venait de son air vif saturé de l'odeur des pins. Il avait là un village de pêcheurs non loin duquel, année après année, s'élevaient des villas, quelques-unes des plus luxueuses. Il y avait aussi des pensions et des "palaces". Lorsque ceux-ci fermaient, sur la fin de l'automne, l'île se muait en une divine solitude. Les kiosques barbouillés de bleu tendre attendaient pour refleurir, le retour du renouveau.

*

Les matinées étaient propices aux baignades. Il fallait deux bonnes heures pour faire à dos d'âne le tour de l'île. Perdus dans la lumière les monastères de Khristos et de Saint-Georges flamboyaient.

C'était une fête pour l'œil, un régal pour l'esprit que de manger sur les terrasses de l'Hôtel Kalypso surplombant une mer brasillante avec, à l'horizon, Stamboul se profilant le soir comme une gueule de four.

Le passe-temps du dimanche était de "courir aux échelles" assister à l'arrivée des bateaux et la descente des passagers.

Ce n'étaient que beautés portant haut la science de la provocation, amazones corsetées étalant leur robe claire au vent salin qui durcissait leur gorge. Leur chevelure, lovée en torsades méditées, faisait saillir leur teint plâtré au blanc de céruse. Et comme elles œilladaient sous la voilette ! On les regardait pour le plaisir de se griller le sang. Les Turcs étaient passés maîtres dans l'art de la flirtation, dans la pêche à la Grecque, à l'Arménienne, à la Levantine. Quand l'une de ces vamps avait mordu leur cœur, ils la suivaient, la surveillaient dans ses allées et venues pendant des semaines, des mois. Rien ne les rebutait pour la conquérir.

*

Léon qui s'était lié avec des Anglais — les étrangers tout puissants sous le régime des Capitulations s'étaient aménagés de superbes campagnes à l'abri des importuns — pria Sir White, riche importateur, de lui céder son domaine de Prinkipo qu'il n'habitait presque plus. Et, dès le début du printemps, Flora et Sol allèrent se faire oublier dans cette retraite, suivies de l'infatigable Estrella toujours sur la brèche.

Je partis avec elles.

La traversée, par cette matinée de printemps, fut édenique. L'Asie catapultait ses moites vapeurs sur l'eau. Ciel et mer fusionnaient et le jour lactescent avait l'ivresse d'un clair de lune. La lumière nordique se mêlant aux couleurs d'un ciel tropical était pour l'âme un enchantement.

Je n'ai jamais rien su des arrangements qui présidèrent à l'acquisition de cette solitude, ni de la somme importante qu'on dut verser dans ce but. On était décidé à ne reculer devant aucun sacrifice pour sauver Flora. Tout ce dont je puis me souvenir c'est que je me trouvais transplanté en plein paradis !

Un mur surmonté d'une grille contournait le domaine auquel on accédait par une porte monumentale. La ville White regardait de bas en haut les collines. Elles étaient la proie de plantes capiteuses où bourdonnaient des nuées d'abeilles et de hannetons. L'odeur de la vivace lavande portait à la tête. Je découvrais pour la première fois l'empire de la terre, du soleil et de l'eau.

Des groupes de visiteurs montés sur des bourriques et criant "Hopla, bibica !" s'envolaient dans un nuage de poussière suivis d'un jeune ânier courant, les pieds râpés, derrière ses bêtes qu'il piquait de son bâton.

Flora et Sol, couchées sur leurs chaises-longues, emmitouflées dans leurs plaids ont marqué mon âme d'un sceau indélébile. J'ai dû vivre le drame de la désespérance à un âge où les enfants s'épanouissent dans les rires et les jeux.

Depuis la chute de Byzance, rien n'était venu troubler le cours de cette île idyllique. Je humais l'air qui avait enivré Théodora. Je songeais, muré en moi-même, comme un personnage de tragédie dévoré par ses crises et par ses larmes. Mais je n'avais personne à qui me confier. La pensée qu'on pouvait alléger ses peines par la communication ne m'avait jamais effleuré. Comme un bateau pris dans les glaces, je demeurais figé dans l'éphémère beauté des choses. Je passais des heures à m'enivrer du mélange mobile des couleurs.

Je vois encore cette ville chauffée à blanc par le soleil, en retrait sur une éminence dont les pentes tapies sous des pinèdes dévalaient roides jusqu'à la route argileuse. Ces pentes étaient devenues si glissantes, par l'accumulation des aiguilles desséchées, qu'on avait peine à les descendre et même à s'y tenir debout. Notre ville, d'un blanc d'albâtre, me semblait un grand tombeau plongé dans la verdure. Délaissée de son propriétaire qui possédait à Moda et sur le Bosphore des biens immeubles considérables, elle était devenue la proie du Temps. Les portes et les fenêtres fermaient à peine. Perpétuellement battues par le vent du large, elles produisaient un fracas qui aggravait la désolation du lieu.

Les premiers jours de leur installation chez les White, Flora et Sol se sentirent esseulées, bien qu'Estrella fût près d'elles. Zimbul, retenue à Büyük Hendek par les nécessités d'une nombreuse famille, ne se rendait à Prinkipo qu'un jour par semaine, juste assez, hélas ! pour constater les ravages que la maladie opérait chez Flora.

*

Ce début de printemps rendait tout le monde ivre. L'île aux jasmins frileux paressant sur la mer brillait, miroir ardent ! Des vapeurs balsamiques montaient de la terre. Tout parlait d'amour tandis que la toux secouait Flora, qu'un mal cuisant entre les épaules tenait éveillée une bonne partie de la nuit.

À la lueur de la veilleuse, qu'on tenait allumée pour chasser les pensées affligeantes, luisaient ses pommettes enflammées, sa peau moite, ses mains maigries.

Le médecin ordonnait de laisser la nuit les fenêtres ouvertes, mais parfois des orages violents obligeaient à les fermer. Estrella épongeait alors Flora. Elle la frictionnait, lui changeait la chemise. Mais sous le coup de l'émotion, la température montait pour ne redescendre qu'avec le lever du soleil.

Le docteur rappelé prescrivait de l'opium, des badigeonnages à la teinture d'iode, de la créosote à hautes doses, de l'huile de foie de morue qu'elle n'avalait qu'avec dégoût. Estrella lui glissait le thermomètre dans la bouche pour établir, avec les températures ainsi levées, un graphique qu'elle mettait tous les jours sous les yeux du médecin.

Non seulement Flora manquait d'appétit, mais l'idée même de s'alimenter lui était un supplice. Alors son "physicien" la sermonnait tout en lui expliquant la nécessité pour elle de se "gaver". Il la menaçait, si elle ne devenait pas plus raisonnable, de ne plus s'occuper d'elle. Il allait même, pour vaincre son apathie, jusqu'à lui faire peur. Alors, fermant les yeux, elle se décidait à avaler des cuillerées de pulpe de viande mêlée à du bouillon, à du lait, à de la confiture. Comme elle ne pouvait digérer les œufs crus, le médecin lui apprit à les gober après les avoir troués de part en part avec une aiguille. La nécessité de se procurer des œufs frais qu'on lui prescrivait de consommer aussitôt pondus, fit qu'on se mit à élever des poulets.

Non loin de la villa, on clôtura un bout de terrain d'un treillis en fil de fer. Elias apporta de Stamboul une douzaine de bonnes pondeuses ainsi que deux coqs pour leur tenir, paraît-il, compagnie. Mais quelques poulets s'envolèrent dès le lendemain en quête d'espace. On leur rognait les ailes. Je m'attardais à les entendre caqueter, à les voir obstinément gratter le sol à se laisser couvrir par l'un des coqs sous lequel elles s'aplatissaient ventre à terre. Le mâle orageux, chevauchait sur leur croupion comme un cavalier sur sa monture, battant des ailes et mordant la femelle à la nuque. Le diable m'emporte si je comprenais quelque chose à ces ébats. J'étais seulement indigné de voir l'arrogant dragon rouler ses grands yeux, agiter furieusement sa tête injectée de sang.

C'était toujours le plus gros des deux qui se livrait à ces exploits détestables et, non seulement il ne permettait jamais à son camarade de grimper sur l'une de ses consœurs, sport que lui pratiquait avec ardeur mais il allait même jusqu'à l'empêcher de se nourrir. Courroucé comme un sultan à qui on aurait ravi une de ses odalisques, le maudit querelleur dressait au moindre bruit ses barbillons et dégainait ses éperons. Il partait tout le jour en guerre contre son calamiteux compagnon qu'il harcelait de son bec, de ses ergots, poussant la cruauté jusqu'à le reléguer affamé dans un coin de l'enclos. Et le proscrit, mis dans l'impossibilité de se sustenter, dépérissait à vue d'œil tandis que son rival claironnant, comblé, jouissait d'une santé insolente.

*

Un beau matin, il se décida de l'envoyer faire son salut dans l'autre monde.

Ce fut un combat sanglant où le coquelet vaincu s'abandonna entier à la vindicte de son adversaire. Celui-ci, non content de le cribler de son bec, de l'aveugler de ses éperons, se mit à l'enterrer par la tête encore palpitante. Nous le retirâmes du trou dans lequel son ennemi l'avait enfoui. Sans notre intervention, il aurait péri sous la fureur du despote qui ne souffrait pas de partage dans son harem. Ce n'était plus qu'une loque toute dégouttante de sang que nous essayâmes de ranimer en l'aspergeant d'eau.

Il vécut parmi nous comme un membre de la famille, dans une pièce du rez-de-chaussée, sans se remettre de ses nombreuses blessures et s'éteignit blafardement sans jamais plus souligner de son cri le jour naissant.

Sitôt qu'une de nos poules se mettait à caqueter on guettait la sortie de l'œuf pour le servir tout chaud à Flora.

*

Une nuit le renard, bête dont on ne soupçonnait pas la malice, égorgea toutes les poules à l'exception du coq qui se défendit vaillamment. On les remplaça par d'autres qui, au bout de quelques semaines, furent l'une après l'autre frappées de cécité. C'était clair qu'une épidémie les décimait.

Le jardinier déclara que les poulets perdaient la vue du fait de l'exiguïté du lieu dans lequel ils évoluaient.

On ouvrit sans plus tarder les portes du poulailler et on les laissa errer dans le domaine. Quelques unes ne revinrent pas le soir.

Alors Flora imagina de promener ses poules en leur attachant une longue ficelle à la patte. Elle pensait ainsi leur faire prendre de l'exercice tout en les gardant à vue. Mais les cordes s'emmêlèrent autour des arbres. Il fallut pour délivrer les bêtes couper le lien qui les retenait au ras des portes et transporter chacune d'elle à nouveau dans le poulailler.

*

Une nuit le chokhet Salomon Barbaste, rabbin sacrificateur qui s'était dérangé de Silivri pour voir Flora, sortit d'un étui en bois un couteau effilé comme un rasoir dont il essaya le fil sur l'ongle du pouce, puis il se dirigea dans l'obscurité vers le poulailler escorté de Zimbul portant une bougie allumée.

Je les suivis, anxieux d'apprendre ce qui allait se passer. Il ravit une poulette endormie à son perchoir. Aussitôt toutes les autres se mirent à glousser terrifièrement. Salomon posa ses mains sur la tête du volatile dont il avait lié les pattes et, levant les yeux au ciel, fit une exhortante prière. Son front, à la lueur de la flamme, resplendissait dans les ténèbres. L'oraison terminée, d'un geste rituel et prompt, il trancha d'une passe de son couteau la carotide de l'oiseau qui vomit tout son sang, en se débattant.

Salomon bénit le sang que la terre avait bu. La nuit rendait ce sang plus rouge que le rubis.

Il pluma le poulet palpitant et le remit à Zimbul qui l'ouvrit et le fit cuire pour en tirer un bol de bouillon qu'elle servit à Flora dont l'épuisement causait de vives inquiétudes.

*

Aux lendemains de nuits d'insomnie et de déchirante toux, Flora semblait hébétée. Le médecin appelé à grande hâte s'efforçait de ranimer la malade. Percutant de ses doigts les omoplates et le dos, il l'auscultait longuement. Sur un fin mouchoir de batiste qu'il étendait sur les vertèbres, il collait sa grosse oreille velue au sommet de la douce épaule et, percevant un bruit de pot fêlé, il fronçait le sourcil.

Flora éprouvait des envies de boire démesurées. Sa langue se perdait sous un enduit blanchâtre. Dans un sursaut d'émotion, elle s'accrochait au cou de son médecin et ses yeux, plongeant dans les siens, semblaient lui demander :

— N'est-ce pas que je vais mourir ?

— Vous vivrez bien plus longtemps que moi, répondait posément le praticien, voulant faire revivre l'espérance. Du reste, je vous trouve un peu mieux qu'hier, ajoutait-il, nonobstant la crise de cette nuit, chose normale dans l'évolution de votre maladie. Rien de grave, croyez-m'en. On va vous tirer de peine. Mais il faut suivre mes conseils de point en point. Dès ce jour vous ne garderez la chambre que s'il fait du vent. Et, ce mot de vent prononcé, songeant aux étouffements dont se plaignait Flora, une foule d'autre sens comme âme, souffle, esprit, vie ; colère, conscience, courage ; démon, désir, néant attachés tous au seul vocable hébreu *rouah* signifiant aussi vent, affluèrent par association d'idées à son esprit et, obéissant à un penchant bizarre qui, chez certains, ne peut les empêcher de dissocier le côté comique de certaines situations désespérées il se mit à fredonner un air populaire d'une déconcertante banalité :

"Qu'il pleuve, qu'il vente

J'ai mal au ventre.

Soirée, matin

J'ai mal aux reins."

Ce qui fit rire Flora parce que le burlesque de cette chanson contrastait avec le sérieux de la personne qui la chantait. Et le médecin de reprendre :

— Vous, ma petite, je vous défends d'avoir mal au ventre ! Et vous vous porterez mieux si, tous les matins à jeun, vous preniez deux cuillerées d'huile de foie de morue.

— Brrr ! Je ne la puis souffrir.

— Il le faut. Je voudrais aussi vous voir manger en permanence, vous suralimenter ...

— Je suis une petite mangeuse, docteur, vous le savez.

— Boire du lait comme une vache...

— Mais une vache, docteur, ne boit pas de lait !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais vous m'avez compris ...

Manger cervelle, caviar, gras de jambon.

— Quelle horreur !

— Ou je vous gave avec une sonde stomacale de poudre de viande et de peptones !

— Il ne manquerait plus que ça !

— Comprenez-moi ! A mesure que vous vous alimenterez davantage, vous ferez un pas vers la guérison.

— Vous dites que je guérirai, docteur ?

— Cela ne fait aucun doute. Mais il vous faudra manger "moult" beurre, des mottes de beurre, tout un Himalaya de beurre !

— Qu'à cela ne tienne !

— A la bonne heure ! C'est ce qui s'appelle être raisonnable ! Je vous prends au mot. Laissez-moi vous préparer de mes propres mains ce que les Américains appellent un egg-nog et les Allemands un knickbein ; un vrai nectar qui vous regaillardira !

Et il criait à Zimbul qui avait assisté à tout cet entretien, ravalant ses larmes et qui, maintenant, pleurait de joie, gagnée par l'optimisme du médecin :

— Qu'on m'apporte un grand bol de lait, un œuf de première fraîcheur, deux ou trois cuillerées de sucre en poudre, et du cognac, du rhum, du kirsch ou du curaçao, à votre guise !

A cet entrain endiablé Flora, minée par la fièvre hectique, était transportée d'enthousiasme. Il lui semblait qu'elle respirait plus aisément, que cette douleur lui térébrant la poitrine avait presque disparu. Elle prononça d'une voix caverneuse :

— Vous êtes bien bon ...

Au fait, ce docteur était si encourageant, si énergique et si drôle, qu'elle l'adorait. Comme il lui faisait du bien lorsque, lui tâtant le pouls en fixant le cadran de sa montre, il lui disait :

— Inutile de vous alarmer. Vous irez mieux tantôt.

Et pourtant, ce qu'il avait l'air "janissaire" avec ses moustaches en croc, plaquées contre ses joues mates et parfumées à la mélisse !

Il lui prescrivait de l'opium, des reconstituants sur un carnet d'ordonnances enchâssé dans son portefeuille en maroquin.

Zimbul poussant des pieds la porte, apporta sur un cabaret, le lait, le sucre, l'œuf et le cognac demandés.

Battant le jaune et le blanc d'œuf ensemble avec le sucre, il y versa ensuite le lait et le cognac puis, ayant bien fait mousser le tout, il servit le breuvage à Flora en lui disant :

— Buvez moi ça ! Vous vous sentirez mieux. Et j'ordonne que tous les matins, sur les dix heures, vous fassiez de même. Rien de plus simple. Vous avez vu comment j'ai opéré. C'est un egg-nog. C'est... répétez s'il vous plaît avec moi, Mademoiselle !

— Un egg-nog, bredouilla Flora en pouffant de rire.

Parfait !

*

On s'étonnera aujourd'hui, où la médecine s'est socialisée et standardisée pour le plus grand profit des malades ... et des médecins, qu'un ancien interne des hôpitaux de Paris ait pu s'attarder si longtemps à faire le boute-en-train pour distraire sa malade et se soit abaissée jusqu'à lui préparer une sorte de lait de poule.

Aux environs de 1900, le médecin ne lésinait pas sur le temps des visites. Il roulait dans sa voiture conduite par son propre cocher, et son arrivée faisait événement. Il apportait l'esprit, le réconfort, la confiance dans le foyer affligé. Il parlait de tout, le cœur dans la main, blaguait la maladie et le malade et, lorsqu'il le quittait, celui-ci sentait sa tristesse s'en aller avec son docteur. Il connaissait la complexion de toute une famille et ordonnait des remèdes dont il dosait lui-même les ingrédients. Il éprouvait presque une certaine gêne à l'idée d'être obligé de "repasser", de multiplier les consultations et de s'enrichir aux dépens de ceux qui souffrent. L'aisance et parfois la fortune venaient à lui sans qu'il se souciât de les obtenir. S'il n'entendait pas toujours grand chose au comportement du corps humain, c'était par contre un excellent psychologue.

*

— C'est du naman ! s'écria le docteur Cremona lorsque Flora eût fini de vider son verre. Et vous avez fait d'une pierre deux coups : reprendre des forces et apprendre l'anglais ! Ces Américains sont en train de bouleverser toutes nos conceptions sur la vie. Vous verrez qu'un jour ils désagrégeront l'atome et iront voir ce qui se passe dans la lune ! avouez, Mademoiselle, que le mot egg-nog sonne plus rondement que son homologue knickebein !

— Et maintenant, ma petite Flora, la Chloris des Grecs, Flore entourée d'Amours, peinte par Poussin, fuyez, comme dans le célèbre Printemps de Botticelli, l'étreinte de Zéphyr. Car les Vents, fussent-ils les plus doux, vous sont contraires. Je ne sais qui a dit qu'un homme seul est toujours en mauvaise compagnie. Même si vous avez très mal dormi, vous ferez désormais journellement votre cure d'air, bien allongée sur une chaise-longue, soigneusement enveloppée dans vos couvertures, à l'abri du vent comme du soleil, car le soleil c'est du feu, et il donne la fièvre. Et voici par le menu le programme de la journée que je suis en train de vous tracer sur une feuille d'ordonnance.

A 8 heures, petit déjeuner, composé d'œufs crus, de viande, de beurre. J'exige que vous buviez à ce premier repas un demi-litre de lait.

De 8 h. 1/2 à 9 heures, Flora se promènera dans le jardin à pas lents. Cette promenade sera une flânerie et non une fatigue, une rêverie de Schumann, ajouta-t-il en souriant, content de sa trouvaille (il savait que Flora jouait du piano). Elle n'aura point d'autre visée que celle de contempler la terre et le ciel. Vous ne pouvez, si le vent se lève, l'empêcher de souffler mais, de grâce, ne marchez pas contre lui. C'est un personnage d'importance !

Vous vous reposerez par système, même avant d'avoir éprouvé la moindre fatigue. Sachez que l'on s'enrhume non par les poumons mais par la peau. Évitez de vous mettre en sueur. Faites un arrêt tous les cent mètres et, sans vous contracter, respirez, par le nez, profondément.

De 9 à 12 heures, cure de repos sur chaise-longue. Défense absolue de lire. Un jour, si vous le désirez, vous écrirez vos mémoires. Mais quand on lit, on n'écrit pas, et quand on écrit, on ne lit pas. Tels sont les impératifs de la Nature. Fermez les yeux, ne pensez à rien. Laissez-vous emporter par le tourbillon des mondes. Et dites-vous : "après moi le déluge !" Point n'oubliez pourtant qu'à dix heures vous devrez "emmagasiner" votre second petit déjeuner composé de pain, beurre, viandes froides, lait.

Midi, repas complet fait de potage, de viandes chaudes, de légumes au beurre, de un à deux verres de vin.

— Le vin me porte à la tête, docteur.

— Alors interrompit le praticien se tournant vers Zimbul, vous lui ferez boire du champagne, c'est plus léger. Une bouteille de champagne peut suffire plusieurs jours si, au lieu de faire sauter le bouchon comme les noceurs, vous y enfoncez un de ces mignons robinets en métal argenté qui laisse écouler juste la quantité désirée. C'est clair ? Je poursuis :

2-4 h. du soir, chaise-longue et "nirvâna" — yogi pratiquant le yoga

— ... Mais défense au soleil de vous taper sur la coloquinte !

4-5. promenade *piano piano*, comme dans la matinée.

5-7. Chaise-longue et "hosanna sur le sistre et sur l'encensoir !"

7-8. Dîner : soupe, viandes, légumes, purée de pommes de terre, beurre, champagne ou bière.

9 heures. Un verre de lait tiède avec 3 ou 4 cuillerées de cognac.

10 heures. Dodo. On pense au Colorado, ... aux cadeaux qu'on pourrait vous faire le jour de l'an. C'est tout. Fenêtres grandes ouvertes par beau temps ; fermées s'il fait grand vent. Et ne me dites pas que tout cela est invraisemblable. Ce programme et ces menus doivent être acceptés comme une règle. Vous vous y ferez, vous finirez par les trouver efficaces et à les aimer ! Songez que vous êtes ici pour vous soigner. Promis ?

— Promis, docteur, s'écria Flora, avec fermeté.

Et le docteur prit congé de la malade en lui serrant fortement le poignet.

Zimbul le suivit et, quand il fut au bas de l'escalier, elle l'invita à se laver les mains.

Elle lui présenta un pain de savon tout neuf et lui versa lentement sur les doigts de l'eau d'une cruche.

— Que pensez-vous, docteur, de l'état de ma fille, lui demanda-t-elle, étouffant un sanglot. Elle crache ses poumons !

— Il vous faudra redoubler de vaillance, Madame. Nous ne sommes pas des thaumaturges. Tout ce que les médecins peuvent, c'est de seconder l'œuvre de la nature. Vous tenez le sort de votre fille entre vos mains. Veillez à ce qu'elle suive à la lettre le programme que je vous ai tracé. C'est mieux que de prendre des drogues, de pleurer ou de se désespérer.

Si les crachements de sang reviennent cette nuit, poursuivit-il en s'essuyant dans la serviette toute fraîche que Zimbul venait de lui tendre, gardez-vous de manifester le moindre trouble, surtout devant elle. En cas de sueurs abondantes, frictionnez la vivement à l'alcool.

Sur ce, le docteur Cremona dit adieu à Zimbul et s'engagea dans une des tortilles bordées de pins qui dévalaient jusqu'au bas du domaine où l'attendait son coupé verni et tellement rutilant avec ses lanternes aux cuivres fourbis que les deux chevaux blancs semblaient tirer une châsse.

L'île était fardée de jeunesse et comme ivre de ses éblouissements. C'était comme si les abstractions des poètes sur la virginité du monde venaient soudainement de prendre corps. L'esprit tout naturellement les associait à la Naissance de Vénus dans l'immatériel Printemps de Botticelli. La terre rouge harponnée de rayons bleus semblait une lave emparfumée, perpétuellement en travail. Les pins bruissaient. La Marmara, vierge comme aux premiers vertiges du monde, était une mer d'urane où flottaient des couronnes de cinéraires enlacées. C'étaient l'écrin des huit îles entourant Prinkipo la majestueuse de leurs lassos fluides.

Le vent chantait dans les épicéas. Si les uns, au soleil, étincelaient comme des lustres, d'autres arboraient des cocons où se terraient les chenilles qui les dévoraient. Le docteur Cremona comparait la lèpre de ces conifères hébétés à cette bouillie puriforme et vomique qui perforait les bronches de Flora, à ces tubercules ramollies qui donnaient naissance à ces cavernes dont la grandeur allait du volume de la noisette à celle du poing d'un boxeur.

Il hésitait sur les méthodes de guérison à suivre, la thérapeutique de son temps concernant les maladies de poitrine étant embryonnaire. Les pratiques chirurgicales courantes de nos jours n'avaient pas été tentées. Il devait s'en tenir aux seuls préceptes d'hygiène appuyés par une médication antiphlogistique et tonique.

Considérant la jeunesse et la beauté de Flora, il se proposait de décider Elias Calderon et Simon Chinchon à l'envoyer dans un sanatorium de Leysin dirigé par des spécialistes lesquels disposaient de moyens autrement puissants que les siens. Mais comment triompher des préjugés tenaces d'une famille ? Envoyer une jeune fille malade dans un milieu étranger semblait hardi. Et, chose lourde de conséquences pour les cadettes, qu'aurait été proclamer sur les toits l'existence de la phtisie chez les Calderon ? Ne fallait-il pas, au contraire, pulvériser les rumeurs que propageaient les mauvaises langues et faire accroire à toute la parenté qu'une indisposition passagère due à la fatigue requerrait de Flora un repos absolu ? Et le fait est que, nul, dans l'entourage immédiat de la malade, ne se doutait de ce redoutable fléau qu'on nommait innocemment "maladie de poitrine".

Pour Zimbul — la mère pressent parfois la fin prochaine d'un des siens, de même qu'elle percevait la vie obscure de l'embryon qui bougeait dans son ventre — expédier Flora en Suisse équivalait dans son esprit à une séparation éternelle. C'était lui voir déjà un pied dans la tombe.

La Mort ? Personne au juste n'imaginait son vrai visage bien qu'elle fût sensible aux yeux des foules par le spectacle quotidien des cadavres fardés qu'avant de porter en terre, les Grecs promenaient une dernière fois dans des cercueils ouverts avec orgie de chants, de cierges, d'encens, au sein de ces concentriques ceintures de cyprès ornant les demeures des vivants et qu'on nommait la ville et où les ossements défilant les pelletées de terre, donnaient la réplique aux étoiles.

Si la mort badaudait un peu partout, la vie semblait encore plus désirable par contraste, plus luxuriante par la diversité nette des saisons qui se suivaient avec leurs attributs dans un enchantement perpétuel. Elle s'accompagnait d'une telle profusion de beauté païenne qu'elle lui communiquait cette fascinante fraîcheur du fruit qui fond sous la dent.

L'hiver, Prinkipo n'était peuplée que par quelques rares colonies d'Arméniens et de Grecs, zélateurs paisibles d'un passé purulent, confinés dans leurs habitudes, dans leur culte, dans une paresse qui faisait leur seule béatitude. La furie des vents et des tempêtes isolait ces "îles de marbre" du reste du monde.

Deux fois par jour, un bateau les reliait à la ville. Souvent, rapport au *lodos* qui tempêtait, tout le trafic avec la capitale était interrompu. Les deux ou trois épiciers du lieu qui vendaient un peu de tout, du pétrole au fromage (c'est pourquoi bien souvent le fromage avait un arrière-goût de pétrole) et qui croupissaient sur place avec les olives et les harengs de leurs tonneaux de saumure, se chauffaient autour de leur *mangal* derrière leur porte barricadée, enveloppés de fichus, attendant pour se raviver le retour du renouveau.

Les pendules sonnaient indifféremment à la *turca*, à la *franca*. Heures affranchies de toute contrainte ! Et les vagues biffaient de leur écume les plus tenaces rancœurs, les plus térébrants souvenirs.

*

Sous des nuées de suie, l'héroïque vapeur de la Compagnie *Mahsuse*, ballotté par la houle, ne paraissait pas plus peser sur la mer que ces petits bateaux que les enfants construisent en pliant des carrés de papier. Les aubes de ses roues projetées hors de l'eau, fauchaient à vide. Comme on le voit ces îles, l'hiver, étaient livrées aux fureurs de Neptune et de Borée. Ceux qui les habitaient par tous les temps étaient de natifs pêcheurs, des âniers aussi sobres que leurs bêtes, des moines haut-perchés chantant des hymnes séraphiques et déchiffrant des palimpsestes tout en rêvant de délivrance sans jamais sortir de leurs murs.

Mais dès le début d'avril, les îles se métamorphosaient. Le trident de Neptune les réveillait de leur léthargie. Avec lui, accourait la troupe des Tritons soufflant dans leurs conques et les Sirènes murmurant la mer. Les kiosques dormant au cœur des jardins reflourissaient. Jacinthes et narcisses couvraient les vallées.

On emménageait. Les bateaux se suivaient plus nombreux apportant les vendredis et les dimanches un regain de visiteurs. J'ai déjà fait mention de la beauté des filles grecques, marbres envolés de nos musées, et de la passion qu'elles inspiraient aux Turcs qui les dénudaient en pensée. Ils les couvaient d'œillades enflammées. Ils tentaient l'impossible pour essayer de les revoir, ils leur envoyaient des billets rédigés dans un style fleuri et des dragées, et des cadeaux.

Ne s'y prenaient à cette glu que des ouvrières en confection du quartier de Tatavla aux toilettes fraîches, aux ombrelles claire, et si finement gantées !

Quant aux femmes de la bourgeoisie, elles vivaient dans la crainte de se compromettre sans pour cela renoncer à leur passe-temps favori, celui de tortiller des hanches, de remuer les mâles de leurs yeux foudroyeurs, accompagné d'un brusque mouvement de tête qui agitait leurs nattes échappées d'un *fakiol* brodé de fleurettes à l'aiguille.

Partout où la foule s'épaississait, à la descente des bateaux ou devant les guichets des stationnaires, à l'intérieur du tunnel (qu'on appelait aussi la ficelle) reliant la rade de Galata à la colline de Péra, dans les lieux mal éclairés, dans les ruelles louches, au passage du Bon Marché, dans les jardins des Petits Champs et du Taxim, aux bals champêtres de Fanaraki, à la mi-carême comme aux fêtes du Ramadan, dans les cérémonies du *Selamlık* et, tous les soirs, sur la grande rue de Péra où l'on se coudoyait, les Turcs qui, pourtant, ne manquaient point d'hétaïres ni de gourgandines, trouvaient un plaisir sadique à se venger de la passion que les Levantines leur inspiraient en les pinçant froidement, cruellement par derrière, tout en s'appuyant de toutes leurs forces contre elles pour cacher leur vilenie. Ils se conduisaient si effrontément qu'elles n'osaient les rabrouer, préférant se laisser tripoter plutôt que d'être un sujet de scandale et attirer l'attention sur elles. C'était tout au plus si l'une d'elles, excédée par tant d'audace, avait le courage de se retourner pour souffler, rougissante, à son tortionnaire, le mot *çapkın* qui voulait dire voyou !

Mais c'était là se déconsidérer, la victime ayant toujours tort de se révolter contre un état de choses qui passait pour naturel.

*

Flora, qui s'était liée avec les propriétaires de l'Hôtel Calypso, deux filles de l'Hellade, allait parfois déjeuner dans cet établissement où la salle à manger toute vitrée surplombait un site de hautes falaises et de terrasses fleuries. L'eau brasillait. La sérénité du ciel chassait les tristes pensées et les soucis. Elle aimait contempler, entre les groupes d'étrangers qui déjeunaient par petites tables, cette étendue de l'élément liquide où les couleurs du prisme papillotaient. Elle éprouvait un besoin de s'étirer, de se détendre devant cette mer lui caressant la joue et dont les irradiations brillantaient jusqu'à Stamboul.

Là-bas — Pélion sur Osas — s'entassaient les coupoles des mosquées aux protubérances annulaires, pressées de circonvolutions et de scissures. Ses pensées purifiées par le respir lui apportaient un calme inespéré. Elle aurait voulu demeurer là, voir le soleil couchant saigner par tous ses pores sur la ville des *müezzins*. Mais elle tenait à ne point se départir d'un programme de vie que lui avait tracé le docteur Cremona. Et ce n'était point sans regret qu'elle s'arrachait à ce spectacle dont la magie se renouvelait incessamment. Elle reprenait le chemin de la ville par les sentiers glissants qui couraient sous les pinèdes. Elle s'arrêtait, comme lui avait conseillé son docteur, avant même d'éprouver la moindre oppression, pour s'asseoir à même la terre verdoyante d'aiguilles.

Présument trop de ses forces parce qu'elle respirait plus aisément, elle pressait parfois le pas. Mais une fois rentrée, la fièvre la travaillait. Se tenant les côtes, elle se sentait aussi friable qu'une coquille de noix. Au milieu de ses oppressions, elle éprouvait un désir sauvage de s'accrocher à la vie qui semblait la quitter mais, rapport à des rafales de toux qui lui faisaient cracher des parcelles de son être, elle sombrait dans la dépression, surtout lorsqu'elle se rappelait combien elle avait été entourée, sollicitée et que, ne pouvant s'endormir, gonflée de son triomphe, elle retirait de dessous son oreiller ses carnets de bal pour passer en revue le nom de tous ceux qui lui avaient demandé la faveur d'une danse !

A présent, c'était autour de sa personne un silence total. Rares étaient ceux qui venaient aux nouvelles.

Elle avait surpris chez tous une certaine appréhension à s'approcher d'elle, à toucher ses effets. Ils ne savaient où se mettre; ils ne prononçaient pas son nom sans quelque gêne. Et cette méfiance avait gagné non seulement Elvira et Nona, ses cousines, avec lesquelles elle avait goûté tant de bonheurs mais aussi ses frères, ses sœurs, son père Elias et jusqu'à sa mère Zimbul !

Les seuls qui n'avaient point changé leur comportement étaient les serviteurs qui, ne se doutant point du danger de la contagion, se montraient presque aussi liants, aussi accessibles.

Flora et Sol étaient toute la semaine commises aux soins de la douce Estrella, vraie petite sœur des pauvres, laquelle faisant abstraction de soi était toute à la joie de se dévouer. C'est elle qui, en l'absence de Zimbul couchait sur un divan placé dans la même pièce que Flora, assistait l'infortunée dans ses quintes, l'épongeait quand elle la voyait ruisselante, faisait sa chambre, préparait ses repas.

Tandis que Flora, étendue sur sa chaise-longue, passait ses matinées dans le jardin, un livre à sa portée, qu'elle n'ouvrait presque jamais, Estrella et Sol se coulaient par la petite porte à claire-voie qui s'ouvrait au pied de la colline. Elles en gravissaient les pentes embroussaillées exhalant une odeur de lavande et de résine embrasée. Elles s'élevaient pour le plaisir de découvrir un horizon où, sur une mer miroitante, picoraient des îles paresseuses. On ne rencontrait personne sur ce promontoire où bourdonnaient des andrènes et

voletaient des papillons. De cet Éden suspendu entre le ciel et l'eau, les deux sœurs voyaient l'Europe et l'Asie face à face, et Flora pesant de tout son poids sur sa chaise et ne bougeant pas plus que si elle était morte. Elles lui criaient : "Ohé" ! Ohé ! "pour lui faire sentir qu'elles étaient près d'elle, malgré l'éloignement.

*

Le samedi, la villa White se remplissait de visiteurs. Avec Elias qui arrivait essoufflé, le cœur battant, angoissé, l'œil reflétant toutes les terreurs de la vie et les bras chargés de colis, il y avait Léon, aux petites lunettes d'or clouées à une tête de cobra, un sempiternel livre à la main, Deseado Calderon qui s'entraînait, tout en marchant, à tenir des discours aux nuages pour apprendre à parler aux hommes. Mais la venue la plus attendue était bien celle de Rafaël qui colportait avec lui un optimisme, une joie de vivre, un esprit de conversation et de bouffonnerie qui nous mettait en gaieté.

La joie est un genre de sagesse.

Il portait des lorgnons accrochés à l'oreille par une chaînette. Ses yeux sémillants roulaient derrière l'ovale de ses verres épais de myope. Toute la famille l'attendait à l'entrée de la maison autour de Flora, invariablement allongée, car il arrivait le dernier, retenu en ville par quelque occupation, de sorte que le déjeuner se trouvait retardé.

On consultait impatiemment sa montre ; on pronostiquait, on disait : "Il a dû manquer le bateau de dix heures et prendre celui de onze." Et, quand le "vapeur" venant du pont de Karaköy était en vue aux abords de l'île de Halki, on se consolait en se disant : "Il ne saurait tarder ! Mais aura-t-il l'idée de prendre une *brishka* ou de monter un bourricot pour rattraper le temps perdu ?"

*

La table tendue d'une nappe amidonnée se couvrait des spécialités culinaires qu'il aimait. On avait confectionné ces pâtés au fromage dont on se régala le samedi, ces *filicas* frites dans l'huile d'olive, ces *huevos shaminados* (œufs durs) paresseusement mijotés dans un composé d'eau, d'huile, de poivre, d'oignon jusqu'à ce qu'ils aient acquis cette couleur sombre du bois d'acajou ... Soudain, l'un de nous guettant dans la grande allée annonçait triomphalement :

— C'est lui !

On percevait son pas écrasant le sable et bientôt, écartant les branches il se montrait, mordillant des grappes mauves de glycine, coiffé d'un panama à larges bords. Il prodiguait des embrassements furieux et ces élans étaient si vifs que les breloques de sa chaîne tintaient sur son gilet croisé.

Facétieux comme un échappé d'internat, il amusait tant par ses racontements que par la variété de ses talents. Jongleur, gastriloque, cubistétaire, il remplaçait à lui seul toute une troupe de baladins. Il chantait, il

mimait le comportement d'une foule de personnages : *Acems* se tailladant le front et la poitrine à l'anniversaire de l'assassinat de Hasan et de Hüseyin ; Grecs, du haut de leurs balcons, déchargeant en l'air leurs tromblons au jour de la *Pascuarosa* ; *comitadjis* traités par les Turcs de *siçan* (rats), pour leur tendance à la conspirations ; *hafiye* (espions) fureteurs à visage de fouine ; barbiers savonnant debout contre une muraille le cou de leur client engagé dans un plat à barbe ; eunuques molasses sur les traces de leurs maîtresses et, ce qui par dessus tout faisait rire à ventre déboutonné, Abdül Hamid le sultan, celui qu'on nommait l'homme malade, prenant le frais dans son jardin, vêtu d'une vieille capote d'officier et s'appuyant pour marcher sur un sabre d'ordonnance.

Il imitait Cocona Elenco, la cartomancienne, qui faisait courir tout Stamboul par le don qu'elle avait, paraît-il, de faire retrouver les objets volés ou perdus.

Il savait par cœur les multiples décrets limitant en Turquie la liberté de la presse et, malicieusement, il vous les énonçait volubileusement.

Article I. Donner de préférences des nouvelles sur la santé précieuse du souverain et de la famille impériale, sur l'état des récoltes quand elles sont bonnes ... — Elles sont désastreuses, ajoutait-il, car on récolte toujours ce que l'on a semé.

Article 2. Éviter dans les feuilletons les mots "à suivre" ou "la suite à demain" qui provoquent une fâcheuse tension d'esprit.

Article 3. Éviter soigneusement les blancs et les signes de points dans un article parce que ces procédés autorisent des suppositions fâcheuses et troublent la tranquillité des esprits comme cela s'est vu en différentes circonstances.

Article 4. Si l'on entend dire que le Gouvernement a été convaincu de vol, concussion ou assassinat ou autre acte blâmable, tenir le fait pour non prouvé et le taire soigneusement.

"Ne pas parler de bombe..."

Et il faisait voler les objets autour de lui,

"de dynamite"...

Et il donnait un coup violent sur la table, qui faisait sauter les plats et trembler les sauces,

"d'égalité, de fraternité, d'Arméniens..." Et il réclamait emphatiquement, avec l'accent propre aux Arméniens, qui soutenaient que tous les génies du monde étaient gens de leur race.

— Lamartine, vous savez, Arménien il était ; l'âme est partie, Artin est resté !

Article 5. Supprimer certaines formules mathématiques qui rappellent les initiales de notre auguste padischah Abdül Hamid. Ainsi, même si vous traitez de chimie, n'écrivez jamais.

A. H = O, ce qui équivaldrait à Abdül Hamid = O

Article 6. Éviter le mot "malade" qui ferait songer à "l'homme malade"...

Rafaël, qui se donnait à lui-même la réplique, s'exprimait en une dizaine de langues. Il mêlait la farce italienne aux lazzis de Nasreddin Hoca et de Karagöz aux sketches, aux monologues satiriques des chansonniers dont il contrefaisait l'esprit boulevardier.

*

Tel était le studieux, le pondéré, le sage Rafaël une fois échappé de sa bibliothèque ou de son magasin. Léon qui trouvait son bagout et ses calembours assommants le traitait de *zevzek* et d'*hokkabaz* (escamoteur et phraseur).

Le samedi était le seul jour où Flora déjeunait en compagnie. Les drôleries de Rafaël la faisaient rire aux éclats et ce rire excitait la toux. Même que l'on voulût dissimuler son trouble, la terreur se peignait sur tous les visages. Pouvait-on manger en paix quand la grande sœur se crevait comme un miroir qui se brise ? Elle avait beau boire de l'eau par petites gorgées, elle explosait et sa pneumorrhée coupait l'appétit à tout le monde.

Précipitamment, elle se levait de table pour aller se perdre dans sa chambre. On l'entendait sangloter.

Zimbul accourait, l'entourait d'attentions. Elle la couchait, prenait sa température. Le thermomètre montait à 38°5 C. On tremblait qu'une hémopthisie ne se produise. On essayait, malgré ses résistances de lui donner la becquée car elle était trop faible pour de nourrir.

Le soir, lorsque le soleil se couchait, embrasant l'horizon de sa gloire, Elias Calderon, Léon et Rafaël quittaient la villa White. Ils attendaient, pour se mettre en route, que le bateau fût en vue de l'île de Halki toute proche ; le temps que ce bateau mettait pour y débarquer son monde et traverser le bras de mer qui la séparait de Prinkipo représentant à peu près celui qu'il fallait pour se rendre de la ville White à l'embarcadère.

Et jusqu'au samedi suivant, je demeurais seul avec Flora, Sol, Estrella et le jardinier, penché sur ses semis et sur ses choux.

Il allait toujours armé. Mais sa haute taille et sa tenue de *hirvat*, les deux molosses qui ne décollaient pas de ses talons auraient suffi à tenir en respect n'importe quel malfaiteur. Et le silence filait sa soie autour de la villa livrée au ciel étoilé.

Avec le retour du soleil, l'île semblait remonter, rassérénée, des profondeurs d'une mer où elle aurait dormi ensevelie.

Flora se demandait si elle aussi n'allait pas sombrer dans le monde des apparences. Mais comment concevoir qu'on puisse cesser de vivre ? On voit bien mourir les autres. Ces "évanouissements", pour déroutants qu'ils soient, sont aussi vite oubliés qu'enregistrés. La leçon ne profite à personne.

Pourtant nous savons qu'un jour il nous faudra aussi tout quitter. Mais savoir et croire sont des parallèles qui ne se rencontrent qu'à l'infini.

Imaginer ce qu'est la mort avec l'esprit lucide d'un cœur qui bat serait comme si l'on demandait à un veau, broutant dans un pré, de nous décrire ses impressions une fois que, dépecé et rôti, il effectuera son voyage dans les boyaux de ceux qui l'auront dévoré.

Le délaissement où sombrent ceux qui ont droit à notre souvenir semblait à Flora plus cruel que la mort elle-même. Mais, par cette sorte de résignation qui monte d'une chair éprouvée, elle humait avec ivresse la pensée de ses futures métamorphoses. Pourtant, elle se raidissait à l'idée d'un total anéantissement. Il fallait pour vaincre tenir le plus longtemps possible, lutter lucide, contre le désespoir, la maladie.

Une sorte de béate confiance la gagnait.

— Le docteur m'assure que je guérirai, se disait-elle. Je veux y croire. Je serai imperturbable comme un oiseau empaillé, une coquille !

*

C'est aujourd'hui que je comprends pourquoi l'on me tenait à distance de Flora qui m'apparaissait presque toujours étendue, le visage couvert d'un voile mauve car elle craignait autant les insectes que le soleil.

Une seule fois, je m'en souviens, elle me fit appeler dans sa chambre alors que sa solitude lui pesait et qu'elle frissonnait d'entendre trembler les fenêtres à guillotine. Elle se balançait dans son rocking-chair tout en promenant son regard sur la mer dévastatrice. Elle me tendit un bonbon qu'elle eut une peine de tous les diables à me faire accepter. Je demeurais rébarbatif quelles que fussent ses paroles qui me semblaient virtuelles, totalement dépourvues de sens.

Je me tenais sur la défensive, terrifié à la pensée qu'elle pouvait me demander (non, me forcer) de franchir cette zone dangereuse qui me séparait d'elle et de l'embrasser, car les enfants éprouvent une répulsion instinctive pour tout ce qui touche à la laideur, au deuil, à la maladie.

J'ai dû passer à ses yeux pour un cœur sec. Ne pouvant endurer plus longtemps ma réserve et sa défiance, elle me renvoya en me disant :

— Tu n'est qu'un vilain !

Dès le début de l'été, Zimbul se transporta à Prinkipo pour ne plus quitter sa fille.

Elle l'accompagnait dans sa promenade quotidienne qu'elle faisait après la sieste.

On s'était accordé avec un cocher que, tous les soirs, sur le coup de quatre heures, sa voiture attendrait à la porte du domaine.

C'était une victoria pimpante avec des lanternes aux glaces biseautées, couverte d'un dais de lin blanc tendu par des cordelettes, ajouré, brodé, festonné garni de grelots.

Le voiturier était un jobard au visage cuit comme une brique.

Flora et Zimbul s'en allaient au petit pas de leurs chevaux faire le tour de l'île. J'étais souvent du voyage. La beauté des sites m'étourdissait : pinèdes résineuses et rosées, tombes d'une blancheur de communicante, cyprès aux troncs évidés se profilant dans l'air turquoise.

Ces "cimetières marins" m'inspiraient une terreur telle que, bien avant notre départ, j'appréhendais leur rencontre. Leur beauté torpide que je n'arrivais pas à situer était à l'origine de ces angoisses que j'éprouvais en face de la mort. Je ne revoyais pas sans déchirement ce peuple de tombeaux translucides au pied des cyprès où croassent les corbeaux. Je fermais les yeux devant tant de matière éblouissante. Mais sur l'écran de ma rétine, dans l'obscurité de ma boîte crânienne, je revoyais, horrible cauchemar ! ces multitudes de croix chancelantes proférer des appels désespérés. Il me semblait être, moi-même, un de ces gisants à qui, pour une dernière fois, on faisait les honneurs de la lumière avant de la planter là dans une de ces nécropoles purulentes au pied d'un chicot chancreux.

Mes compagnes de voyage, nullement préoccupées de mes impressions recommandaient à l'automédon de justement croiser ces bataillons d'arbres éplorés dont le spectacle éveillait en moi je ne sais quelle répulsion — peut-être à cause de l'arôme âcre de leurs fruits écailleux — tout en opérant un irrésistible envoûtement.

Encore quelques tours de roue, pensais-je, et ces fantômes qui t'effraient vont disparaître. Mais, par une ouverture grillagée pratiquée dans les murs, je revoyais ces croix désespérées au pied des quenouilles vertes qui montaient en flèche, et la vue de tous ces objets, dont je savais à l'avance leur emplacement, m'était un présage de trépas. Je détournais la tête en attendant l'instant où mes yeux ne pourraient plus les atteindre. Mais enhardi par une curiosité malade, je cédaï à la tentation de les revoir une fois encore pour un dernier soubresaut.

La promenade achevée, on s'empressait de rentrer avant que la soirée ne fraîchît. Flora se sentait si lasse qu'elle haletait de fatigue à gravir la tortillère qui menait à la ville. Et une fois en haut, ne lui fallait-il pas monter l'escalier pour regagner sa chambre ?

*

Le crépuscule tombait sur le paysage avec une lenteur désespérante, précédant la nuit épaisse où la veilleuse, incapable de chasser l'anxiété, attirait phalènes et moustiques.

C'est alors que Flora se sentait seule comme dans un cercueil, nonobstant la présence d'Estrella ou de Zimbul, qui reposait non loin d'elle prête à lui venir en aide.

*

Un samedi de fin d'automne qu'on attendait Rafaël comme à l'ordinaire, on fut surpris d'apprendre, et cela seulement le lendemain, que son absence avait été motivée par un malaise subit.

Il avait été saisi de frissons accompagnés de douleurs intercostales et, malgré la fièvre et la pluie froide, il avait voulu se rendre au temple pour commémorer *Hanouka*, la fête de lumières.

Au retour ce fut une effroyable tousserie.

Notre cuisinière lui appliqua des ventouses. Lui couvrant la tête d'un linge, elle lui fit inhaler les vapeurs d'une bouilloire où elle avait fait infuser des fleurs pectorales. Son extinction de voix était totale.

Soudain, une hémorragie profuse se déclara. Ce flux de sang inaccoutumé chez un homme qui, jusque là, n'avait souffert du moindre accès de grippe était un des signes diagnostiques de la phtisie galopante, et le cas de Rafaël devenait, du coup, bien plus inquiétant que celui de Flora.

La foudre eût frappé notre maison qu'elle n'aurait pas pu produire plus de ravages. On se perdait en conjectures. Comment cet homme qui semblait invulnérable avait-il été touché dans la substance même de son être ?

Avait-il à notre insu subi des épreuves ? S'était-il surmené ?

Le médecin se mit en devoir d'éclairer Zimbul et Simon sur la nature de ce mal inexorable. Il leur dit que la vie de Rafaël était en danger, qu'il fallait pourvoir à son isolement pour protéger les autres enfants de la contagion. Pour mieux hâter les mesures, car ils étaient durs à comprendre, il leur expliqua que l'infection se transmettait par l'intermédiaire des crachats dont un seul enfermait assez de germes pour contaminer toute une famille. Il fallait donc manipuler avec précaution les vêtements et les linge du patient. Tout balayage était interdit. Le malade devait user d'une vaisselle personnelle. Interdiction aux jeunes d'entrer dans sa chambre.

*

Le mal prenait une allure galopante que les gens de métier connaissent bien. Le souffle était rude, saccadé. Les craquements perçus à la pointe des poumons se transformaient en râles.

En proie à une fièvre qui ne se possédait plus, Rafaël s'éteignait de consommation. Il jaunissait. Ses hémoptisies devenaient tragiques. La langue, le pharynx étaient couverts d'ulcères. Il n'avait plus que quelques semaines à vivre. Dès lors, la désolation fut souveraine dans la maison de Büyük Hendek. Simon Chinchon voyait du coup dépérir deux enfants qui faisaient sa joie. Flora se terrait à Prinkipo dans une immobilité tragique et Rafaël s'éteignait sans possibilité de salvation.

— Quelle offense ai-je faite à Dieu, se demandait-il, pour être éprouvé de sorte ?

Il ne se souvenait pas d'avoir délibérément enfreint un des multiples préceptes de la *Torah*, à qui les rabbins attribuent soixante-dix visages.

Dès le saut du lit, il courait faire ses ablutions à la fontaine et entonner sa louange à l'Éternel :

— "Loué sois-tu Éternel, notre Dieu, roi de l'Univers qui nous a sanctifiés par ses préceptes et nous a ordonné l'ablution des mains."

Puis il prononçait l'acte de foi que tout Juif pieux récite en se couvrant les yeux de la main :

— "Écoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un".

Et Dieu lui répondait :

— "Je t'unirai à moi à jamais, je t'unirai à moi avec équité et avec justice et avec grâce et avec miséricorde ; je t'unirai à moi par la foi, et tu connaîtras l'Éternel".

Paroles qui synthétisent la possession du monde par l'esprit et la consubstantialité de la créature avec la divine essence. Ce qui l'affermissait dans sa croyance et le transportait d'admiration, c'est que la prière hébraïque, loin d'être un assemblage de vocables creux alignés dans un but incantatoire, comble aussi bien les exigences du cœur que celles de la raison. C'est un hymne à la vie universelle qui illumine ceux-là même que le doute dévore.

Une, surtout, fruit de l'introspection, le ravissait pour la science avec laquelle elle avait été formulée. C'est celle qui se rapporte à la merveille de notre structure. Elle est belle par la nudité même des mots qui la composent, rappelant au fidèle le mystère des lois fonctionnelles et biologiques et le respect qu'il doit à son corps, temple de Dieu. Cette prière, quand il l'entendit pour la première fois, rendit béant d'étonnement le docteur Photiadès, otorhino-laryngologiste de l'Hôpital Français.

C'était un Grec orthodoxe qui ne s'était jamais douté des valeurs du judaïsme. Simon Chinchon était venu le consulter pour une otite aiguë. De fil en aiguille, ils en vinrent à parler de religion. Le vieillard lui dit qu'il y avait dans la liturgie hébraïque une oraison jaculatoire où l'on remerciait Dieu, architecte souverain, d'avoir doté le corps de cavités et d'orifices et il se mit à réciter cette prière après que le docteur Photiadès eût déclaré qu'il se voyait dans l'obligation de lui trouer le tympan.

— "Loué sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'Univers, qui a formé l'homme avec sagesse et a créé en lui différents orifices, différents organes creux. Il est manifeste et connu devant le trône de ta majesté que si s'ouvrait un de ceux-ci ou se fermait un de ceux-là, impossible de se conserver et de subsister devant toi. Loué sois-tu, Éternel, qui guéris toute chair et qui étonnes par tes œuvres".

En effet, le corps n'est-il pas un composé de cavités et d'orifices que l'air, le sang, la nourriture parcourent ? Nul doute que le fait d'en être pleinement conscient dès que les yeux s'ouvrent à la lumière peut suffire à régler notre comportement dans la journée, en nous rappelant que toute destruction induite d'énergie, toute entrave aux lois universelles ne ferait que déranger notre délicate machine.

— C'est là, dit le docteur Photiadès, la formule d'introspection la plus lucide que je connaisse. Elle pourrait être aussi une source de méditations pour les chirurgiens que cette unité de conformation, qu'ils retrouvent en substance chez tous les êtres organisés, étonne et surprend. O sagesse, quel rappel à l'ordre ! quelle leçon pour notre orgueil, quelle panacée contre les plaies et les chagrins de la vie ! Cavités, orifices !

*

Simon Chinchon observait scrupuleusement le repos sabbatique par qui les muscles, les nerfs et la pensée se relaxent et l'âme se rassénère, repos qui, par commandement, doit s'étendre au serviteur, à l'esclave, à la bête, et jusqu'à la terre elle-même. C'est ainsi que se réalise l'universelle communion qui, si elle était pratiquée selon la Bible, aurait arraché le monde à son nervosisme, à ce chaos où il se débat.

*

Les fonctions de Simon étaient celles d'un patriarche. Lui, c'était le chêne aux rudes rhizomes couvant la Famille Calderon de son ombre. Et voici que le courroux du ciel en abattait les plus belles branches.

Dans sa chambre au quatrième, miné par la consommation, Rafaël divaguait. Les livres s'empilaient à l'entour de son lit. On eût dit qu'ayant le pressentiment de sa fin, il eût voulu tout embrasser et tout savoir, car "l'espoir différé rend le cœur malade et le désir accompli est un arbre de vie".

Il m'appela, J'étais profondément hostile à cette invite.

Je me tenais près d'une fenêtre ouverte, refusant obstinément d'approcher de son lit où il reposait, en travers, la barbe broussailleuse et les yeux brillants dans un capharnaüm d'oreillers et de couvertures.

Il me présenta un demi-doigt de chocolat dans lequel il venait de mordre. J'allais m'élancer pour m'en saisir et, tandis que je couvais l'appât avec des yeux pleins de convoitise, je distinguait l'empreinte bien nette que les dents y avaient laissée. Je demeurais médusé. Lui insistait, poussait sa pointe. Je dardai vers ce corps amaigri un regard désapprobateur, car je sentais que, si l'homme avait pu remuer, il m'aurait enfoncé de force le bout de chocolat dans la bouche.

La vue des précautions prises pour ne pas mélanger sa vaisselle avec la nôtre, jointe à la défense qu'on m'avait faite d'entrer dans sa chambre, m'avaient suffi pour considérer le geste de Rafaël comme une audacieuse folie. Je lui en voulais de son insistance tandis que, érubescant, je me défendais d'un : " Non, non ! Je n'en veux pas ! "

Zimbul apportant un bol de bouillon, poussa la porte juste à temps pour me tirer de ma confusion et de mes transes. Elle me prit par le bras et me bouta hors sous prétexte que je venais d'être impossible avec mon frère.

Longtemps, ces marques laissés par les dents sur ce doigt de chocolat n'ont cessé de faire travailler ma tête. Elles m'ont hanté de leur ricanement que j'ai pris pour celui de la Mort.

Je me suis demandé, pourquoi Rafaël, qui n'ignorait rien du danger auquel il m'exposait, avait insisté pour que je mange son chocolat.

C'est que les réactions des malades devant leur maladie ne sont pas celles des gens bien portants. La dégradation de leurs facultés, qui accompagnant chez eux la ruine de leurs organes, émousse le sens de la responsabilité. On découvre même chez beaucoup de contagieux un besoin de s'agripper à des corps sains dans un désir de volupté suprême. C'est la vengeance de ceux qui, trahis dans leurs espérances, quittent ce monde, trop jeunes ou trop vieux, dans une velléité de plaisir qui touche au paroxysme.

Cet état d'âme, je l'ai rencontré, quelques années plus tard chez Cobra, mon compagnon d'études.

Il était condamné, il le savait ; je veux dire il le sentait.

*

Lorsque je le suppliais de prendre soin de sa santé, il m'expliquait son mal comme on démontre un théorème en essayant de me prouver pourquoi certaines personnes n'avaient pas le droit d'être "malades". J'insistais pour qu'il ne commît pas d'imprudences ; il me répondait :

— Je me moque de ma carcasse ; elle me crèvera !

Un mot de plus aurait fait monter une mousse ardente à ses lèvres et ses pommettes auraient crépité sous la pression de son sang.

— Tu trouves mon fard sinistre, me lança-t-il un jour, défiant ma compassion criminelle, t'en fais pas ! C'est que je viens de boire un coup pour tenir le coup !

Confondu par tant de bravade, je le contemplais atterré.

Voici qu'il crache par terre ! Mon Dieu, qu'il est bavard ! Il s'approche de vos joues. Il veut que vous respiriez son souffle. Vous l'obligeriez si vous buviez dans son verre. Il semble qu'il éprouverait une joie indicible à voir toute l'humanité mourir de la poitrine. Certes, il est généreux car il veut communier avec tous les vivants !

Phtisie, ô vocable sonore !

Ceux qui ont veillé un de ces êtres aux poumons ébréchés que la meule du râle achève d'ouvrir avant le jour ont compris, pour sûr, la musique que ce mot éveille dans nos viscères. Et nul doute qu'ils n'arrivent à saisir le sens fulgurant de ces paroles :

"Dieu forma l'homme de la poussière du sol et il souffla dans ses narines un souffle de vie."

Les uns crient "maman" même que leur mère est depuis longtemps morte. D'autres se raidissent de toutes leurs forces contre la vie qui leur échappe et parlent de gifler la mort si elle se présente. Quelques-uns s'éteignent dans un ravissement et, avec eux, expire "la voix mélodieuse".

Délicatesse des phtisiques ! Susceptibilité qui les fait se consumer de tendresse ! Ils veulent sentir sur leurs lèvres la pression de toutes les lèvres ; ils veulent étreindre de leurs muscles mouillés les corps desquels ils se savent séparés pour l'éternité. C'est bien un mal de jeunesse que cette "langueur" qui s'accompagne de fièvre, de prescience et d'exquise sensibilité.

Yolande enverra de San Remo des camélias sertis dans de la ouate. C'est pour que ses sœurs les piquent dans les cheveux avant de s'endormir. On reçoit ce "rondeau" avec beaucoup de crainte, et les corolles qui se sont ouvertes entre les doigts de la malade achèvent de s'épanouir dans le ruisseau.

Mais revenons à Cobra qui s'est amouraché d'une danseuse. Il a dix-sept ans, le malheureux ! et il vient de découvrir le tabac et l'amour. Constamment la cigarette scindée par la sueur qui lui perle des doigts, il se tient adossé à un mur. Il parle, les yeux perdus au loin dans une immobilité tragique. Peut-être est-il déjà ébloui par les soleils noirs des orbites vides ...

Oui, le crâne de la Mort avec sa voûte en toiture lui cache la voûte du ciel. Sans qu'il s'en doute le torse laiteux de sa jeunesse a reçu une goutte d'acide. Et toute sa pensée épouse la tête de la Grande Salvatrice et s'y développe comme le fœtus dans le placenta de la mère.

" Phtisie galopante " déclarent les médecins. Lui continue à bachoter. Les examens sont dans trois mois. Il a le ferme espoir d'y réussir. Vous ne pensez pas que, s'étant réfugié dans une anse, vous l'empêcheriez d'y amarrer son navire et de débarquer dans le port ! Il faut qu'il sorte triomphant de l'épreuve d'abord pour se donner du courage si l'on veut qu'il guérisse, ensuite pour être digne de cet amour mâle qui lui fatigue les bronches.

Ce n'est pas qu'il méconnaisse la nature de son mal. Il sait que "les tubercules détruisent les tissus quels que soient leur dureté, qu'ils divisent les vaisseaux et provoquent des hémorragies..."

— Maman !

Et sa mère a compris. Elle accourt, laissant choir ses aiguilles et sa laine. Son chignon, Babel de douleur, s'écroule sur ses épaules.

— Mon enfant, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu t'es trop surmené mon petiot ! Ne parle pas !

Et la bouche sur ses lèvres, elle boit un peu de cette lave rouge que les poumons en éruption de son petit rejettent au dehors. Cobra dit :

— J'étouffe !

La mère l'enlève. Les portes sont trop étroites pour donner passage à une mère qui embrasse son fils.

— Dieu ! gémit-elle, que le diable les emporte !

Et, folle, elle cogne contre le chambranle la tête, les pieds de l'enfant qu'elle serre sur sa poitrine puis, roule par terre avec le corps qu'elle voulait coucher dans un lit.

*

— Va, maman, appeler Néomie. Dis-lui qui je me meurs !

Noémie, qui porte une épaisse toison, est de trois ans plus âgée que lui. C'est une femme malheureuse qui a éprouvé sur les planches les turpitudes que les mâles saletés des hommes font souvent connaître aux vierges qui veulent s'épanouir dans l'art de la danse.

Époux d'un général qui la battait de sa cravache, elle divorça pour vivre avec un étudiant en pharmacie lequel, pour satisfaire sa curiosité perverse, l'enivrait quotidiennement d'éther ou de morphine.

Cobra la vit une nuit danser. Il en fut mortellement épris. Ce soir-là, il cracha du sang pour la première fois. Le lendemain, très malade, après avoir rêvé toute la nuit du tutu de la belle Noémie, il écrivit à son aimée une lettre comme seuls peuvent en rédiger les spectres et les fantômes quand ils entendent chanter la lune dans les bouleaux.

Il ne se passait un jour que Noémie ne reçût un billet émanant d'admirateurs passionnés. Mais il y avait dans celui de Cobra un accent sincère qui la bouleversa.

— Je ne suis qu'une pauvre femme, lui répondit-elle, un corps qui, pour s'évader de ce monde, pirouette dans la gaze de ses robes. Si c'est le désir qui vous aveugle, mon enfant, je vous plains. Mais si vous êtes une de ces natures raffinées qui se consomment faute de trouver la tendresse qu'ils méritent, venez à moi. Je suis la sœur de tous ceux qui souffrent.

En lisant ces lignes, Cobra crut un moment que la fluidité du ciel descendait dans ses bronches. Il lui semblait qu'un arbre poussant dans sa poitrine mutait de la fraîcheur de ses feuilles l'incendie de ses poumons.

Durant deux jours, il n'entendit plus ce tintement métallique comparable au bruit que rendrait une coup de verre légèrement frappée d'une épingle, ni ce gargouillement qui dénote chez les tuberculeux l'existence de lésions profondes. Mais ses fièvres le reprirent. Souvent, au milieu de la nuit, il lui semblait que sa chair fondait en eau. Il maigrissait. Tout homme, étranger à la médecine aurait pu, en le voyant, connaître la structure de nos côtes. Son nez s'effilait ; ses omoplates remontaient comme s'il lui poussait des ailes. En quelle forme d'oiseau la nature lentement le métamorphosait-elle pour aider l'âme de Cobra à franchir les latitudes inconnues des hommes ? Ses yeux dans la nuit luisaient d'un bleu de perle et ses pommettes saillaient comme si derrière elles une lanterne sourde était pendue.

— Appelle Noémie, maman ! ne cessait-il de répéter en rejetant toujours avec du sang des crachats jaunes farcis de bulles d'air.

Noémie, entrant, lui posait sur le front des bâtonnets de cire ...

— O ma sœur, je t'aime, soupirait-il, et je meurs de ne pouvoir t'embrasser !

Noémie soupira comme pour dompter sa nausée, puis, heureuse de donner à un moribond une joie suprême, elle reçut sur ses lèvres le souffle de Cobra.

Il retomba ivre sur l'oreiller tel un papillon qui a pris sur une fleur trop de pollen. Déchirant sa robe qui la moulait de près, elle ne conserva que le voile qu'elle portait sur la tête et se mit à danser.

Elle se tenait immobile sur la pointe de ses orteils. De son corps nu s'émanait une clarté reposante et il semblait à Cobra qu'une lampe d'albâtre le veillait au milieu de la pièce. Puis elle lui parut immense et surnaturelle : c'était l'instant où Noémie levait les bras et où les petites fleurs mauves qui entouraient sa chevelure s'éparpillaient sur le lit et sur le plancher.

Elle tourna vite, toujours plus vite jusqu'à ce que Cobra but de ses yeux toutes les étoiles du firmament. Alors elle s'arrêta et, glissant son pouce sur les paupières du jeune homme, elle le baisa au front et lui remplit la bouche de violettes.

*

La maladie évoluait si tragiquement chez Rafaël qu'on avait presque abandonné Flora dans son île. Mais la villa White trop éloignée du centre de ravitaillement ne pouvait, l'hiver, convenir au séjour d'un malade gravement menacé. Le médecin aurait pu être mandé à toute heure ; il fallait être aussi près que possible de la seule pharmacie ouverte à cette époque de l'année. Il ne fallait pas être loin de l'embarcadère pour faciliter la liaison avec la ville et les déplacements d'Elias Calderon et de Léon qui, bravant *lodos* et brouillard, venaient souvent passer la nuit à Prinkipo.

On jeta son dévolu sur la première maison à louer à proximité du débarcadère. Des fenêtres de cette habitation on voyait la gueule fuligineuse du navire, l'imposante cheminée enrobée de suie se profiler dans la bruine. Le bateau dont on avait doublé les amarres, prenait le large seulement quand le temps le permettait. Les vagues à l'assaut semblaient vouloir l'engloutir. Il tanguait à faire croire que l'île entière se balançait avec lui.

Le vent ululait. Ce qui aggravait la désolation du lieu.

La faiblesse de Rafaël était extrême. Il ne fallait pas compter qu'il pût faire le voyage. Ne devait-il pas se tenir sur l'entrepont, tout le temps qu'aurait duré la traversée, enfermé dans une chaise à porteurs ? C'était risquer gros.

Mais la maison de Büyük Hendek était froide comme un marbre. Et puis, ne fallait-il pas isoler le malade à tout prix pour préserver ceux qui vivaient dans son ombre ?

Un matin, après des jours tempétueux, le temps parut s'éclaircir. On crut sage de profiter de cette embellie pour déménager. On chargea le phtisque sur un fauteuil que quatre hommes soulevèrent par les pieds. C'est ainsi que Rafaël descendit les étages, hissé sur ce trône.

Décharné, livide, le visage altéré par une barbe qu'il ne rasait plus, il avait l'air désincarné. L'empressement des serviteurs, l'effarement des femmes prodiguant vœux et conseils, leurs pleurs rentrés, leurs soupirs communiquaient à ce départ ce tumulte émotionnel qui préside à la levée d'un cadavre.

Le cortège était sur le point de se diriger vers la sortie où une chaise à porteurs attendait au bord du trottoir, lorsque Saratchi, notre cuisinière, s'écria :

— Embrasse la *mézouza*, Rafaël, pour que l'Éternel guérisse les plaies qu'il t'a faites et te ramène dans ton foyer sain et sauf. *Refouah chéléma* ! Bonne santé ! Bonne convalescence !

*

La *mézouza*, on le sait, est un tube fluet de verre que les Juifs fixent sur le montant des portes de leurs demeures et qui renferme un rouleau de parchemin où sont inscrits les Dix Commandements : "Écoute Israël, Yahveh notre Dieu est seul Yahveh. Tu aimeras Yahveh ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force".

A cette exhortation, Rafaël répondit par un geste vague de la main comme pour dire : "A quoi bon ? Je sais que je pars pour partir, que tout me trahit, m'abandonne et que je vais connaître la terre d'aussi près qu'il me sera possible de la connaître".

Mais aux appels de Saratchi se joignirent ceux de Celina et de Zimbul avec tant d'insistance que les porteurs, tous juifs, revinrent sur leurs pas pour se poster devant la *mézouza* clouée contre l'entrée du salon et, mêlant leurs encouragements à ceux des femmes, ils psalmodièrent lentement :

— *Haydi Çelebi* ! allons noble Seigneur, baisez la *mézouza* pour que Dieu vous prenne sous sa garde et vous fasse revenir dans votre foyer *con vida y salud*.

Rafaël demeura, perplexe, puis obéissant à un atavisme obscur, il posa sur l'objet de piété deux doigts qu'il porta ensuite négligemment à ses lèvres. Et les femmes de s'écrier :

— Dieu veuille t'inscrire dans le livre de Vie ! Dieu fasse que tu nous reviennes vite guéri !

— Amen ! clamèrent des voix entrecoupées.

*

Tout Büyük Hendek semblait avoir été mis sur pied pour cet "appareillage". Les commères piquaient leur nez à la fenêtre, se penchant mi-vêtues à leur balcon tandis que Rafaël était installé dans sa chaise, bien emmitoufflé jusqu'au cou dans des couvertures et des châles.

Mais que la traite était longue pour se rendre au Pont où se trouvait l'embarcadère des Îles.

Les porteurs remontèrent la rue jusqu'à la tour de Galata. Du haut de leurs miradors, les sédentaires Levantines regardaient passer ce coffre funèbre aux rideaux de cuir baissés, qui essayait de s'ouvrir un passage à travers les troupes de chiens hurlants, sommeillants ou allaitant leurs petits.

Ils arrivèrent au pied de la tour trapue, encerclée de taudis vétustes et de flaques fétides.

C'était le quartier général des pompiers qui, à califourchon sur des tabourets bas, jouaient, sacraient, louchaient les filles tout en grillant sur des petits braseros de fonte des brochettes de viandes épicées.

Ils firent une halte pour s'éponger. Ils s'engagèrent ensuite dans la rue Yüksek Kaldırım, revêtue de pierres pointues, bordée de hauts immeubles dont les étages empiétaient les uns sur les autres, d'échoppes vociférantes offrant des articles poussiéreux. Des flots de piétons qui semblaient traîner leur pays après eux s'affrontaient sur les marches de cette artère tortueuse descendant vers le port et où *börekçis*, *helvacıs*, *mahallebıcıs*, marchands d'articles de bazars brassaient les mille et un idiomes de cette Babel de l'Islam.

— *Ena grossi, bir çeyrek. A pou pende grossia. Un grosh, cinco groshes boulissa !* Tout à une piastre, à cinq piastres !

Comme on le voit la vente "uniprix" était déjà pratiquée à Stamboul vers 1900.

La chaise ondulait dans la foule.

Quelques boutiques arboraient en guise d'enseigne des couvercles de bières se balançant au bout d'une corde. Des ruelles torves peuplées d'hôtels borgnes se pressaient tout du long de cette artère cascadante.

Arrivés à la Grande Rue de Galata, les porteurs se coulèrent dans la rue Kara-Köy et, tournant le dos au magasin Tiring, s'apprêtèrent à franchir le Köprü, le Pont-Neuf de Stamboul, qu'on appelait aussi le Pont de la *Valide*.

Elias Calderon qui suivait pas à pas le convoi ne cessait de crier qu'on évite de "cahoter" son fils. Entre temps, la mer s'était soulevée, le bateau avait du retard. On planta la chaise au milieu du bâtiment, entre le salon de première et la salle des machines, dans ce passage ouvert presque au ras de l'eau par où les marins lançaient le câble et poussaient les passerelles mobiles. Les vagues léchaient le cabanon où Rafaël laissait tomber sa tête fatiguée.

*

Bien que l'état de Flora fût loin d'être rassurant et qu'elle passât ces vilaines journées d'hiver où la pluie cognait aux carreaux, couchée dans son lit par manque de tout chauffage, on peut dire en un sens que, dans le désarroi général, elle était oubliée et que la sollicitude de la famille allait à Rafaël dont la santé flanchait d'heure en heure.

Ses hémorragies, son éréthisme cardiaque inquiétaient les praticiens qu'on faisait venir de la ville au poids de l'or.

A l'auscultation, ils ne manquaient pas de déceler ce bruit de pot fêlé, signal de la fin.

Ils l'avaient condamné. Leurs bons offices se limitaient à la prescription de remèdes dont ils savaient d'avance la parfaite inefficacité.

Rafaël s'envolait de ce monde sur une cavale galopant à une allure vertigineuse. Il se mourait avec tout ce que ce mot comporte, pour une personne jeune, d'affres, de déchirements.

Il s'agrippait sur les barreaux du lit, mordait ses doigts, tournant convulsivement ses yeux de la fenêtre au mur et du mur à la fenêtre où la Mort lui faisait la nique. Il regrettait de quitter la vie sans avoir connu les transes d'un grand amour et peut-être aussi la voluptueuse torture du plaisir. Ah ! si seulement on voulait le comprendre ! Que la mort lui serait moins atroce s'il pouvait, s'éteignant, serrer une vierge dans ses bras !

Ses yeux suppliants se fixaient sur ceux de sa mère qui ne soupçonnait rien de son tragique appétit. Vierge ? ... Oh que non ! N'importe quelle femme, n'importe quelle hétaïre de Tatavla qui monnayait ses faveurs dans une maison de rendez-vous et qui serait venue lui apporter sa poitrine et ses flancs, aurait pu calmer le désespoir qu'il éprouvait à quitter ce monde sans avoir connu l'amour.

*

Un joueur d'orgue de barbarie égrenait ses notes sous la fenêtre. Cet instrument, dont les Grecs raffolent, est un grand coffre à musique enjolivé de miroirs, de banderoles, de fleurs fraîches ou en papier et qui, monté sur un pliant, emplit les quartiers populeux de ses sonorités entraînantes.

Je ne sais d'où lui vient cette épithète de "barbarie" qu'il ne mérite certes point, car il produit des accords nostalgiques pareils à des sanglots.

C'est tantôt les roulades d'une accorte cantatrice qui vocalise en robe fuseau de satin blanc, tantôt le bris d'une coupe que l'on balance par dessus l'épaule après l'avoir vidée jusqu'à la lie. C'est comme si tous les oiseaux de la forêt se mettaient à chanter en l'honneur du rossignol et que le rossignol improvise à son tour quelques trilles pour remercier tous les oiseaux de la forêt. Pour le Grec, l'Italien, l'Espagnol l'orgue de Barbarie est un couteau que l'on retourne dans la plaie. Il exalte, il électrise. Le ruissellement de ses notes cascadantes met dans l'air un désir d'évasion. C'est toutes les Sirènes de Sicile abondant une plage où le soleil s'étire. Il traduit les envolées lyriques de la misère, la misère de la passion.

C'est l'opium du Napolitain qui croupit dans sa paresse ensoleillée, le soupir du Sévillanais sourcilleux, le cri qui électrise le *palikare* buveur de raki à planter son kriss dans le cœur de la Trahison. C'est la Vie et la Mort qui vocalisent. C'est le troubadour de bois, de métal et de soie, la colombine en tutu, la gondole dolente, le carnaval fou !

*

D'un regard de son œil enfiévré, Rafaël fit signe à Zimboul d'écarter les rideaux et, puisant dans sa bourse de cuir une poignée de piastres en argent, il les lance par la fenêtre ouverte aux pieds du *laternaci* ambulante. Le musicien, ragaillardé par une si bonne aubaine, s'enhardit à tourner la manivelle. Et quand il apprit que, par delà cette fenêtre du premier un jeune homme était en train d'agoniser, ses yeux demeurèrent désespérément fixés sur elle. Mais n'y voyant apparaître personne, il formula d'une voix forte un souhait à l'égard du donateur généreux :

— *O théos na sicossi ta pétaménassaz*. Que Dieu ressuscite vos morts !

Et, chargeant son instrument sur son dos, il partit inonder de mélodie un des bastringues du rivage.

Le moribond s'était bouché les oreilles pour ne plus entendre clamer l'instrument. Il ne pouvait plus supporter cette musique de soleil sur la mer. Zimboul, surprenant ses réactions, laissa brusquement glisser le châssis de la fenêtre à guillotine. Et ce bruit fit sur Rafaël l'effet d'un couperet qui s'abat sur une nuque, d'un tison qui s'éteint dans l'eau.

C'est alors que Elias apparut. Il adjura son fils de recevoir dix pauvres gens dans sa chambre, dix pauvres qui prieraient pour lui. C'est une loi synagogale que le *kaddish*, la sanctification du nom de Dieu, requiert, pour le moins, la présence de dix Israélites majeurs, dix comme les dix tribus, comme les Dix Commandements dictés par l'Éternel sur le Sinaï.

Rafaël devina la pensée de son père car, dans l'état où il se trouvait, la convocation de ce *miniane* équivalait à l'administration d'un moribond. Il râla :

— Je ne veux pas mourir !

Elias essaya de le rassurer en lui disant qu'il s'agissait là d'une simple oraison prononcée en commun pour attirer la grâce divine, oraison à laquelle, s'il le voulait, il pourrait mêler sa voix.

Alors les pauvres, rangés dans le vestibule, franchirent un à un le seuil de la chambre, auréolés d'humilité et de respect, respect inspiré plutôt par la solennité de l'heure que par le rang social du malade.

Les uns portaient toute leur barbe, d'autres qui, faute de moyens, ne se faisaient raser que trois ou quatre fois le mois avaient un air morose, rébarbatif.

Leurs habits avaient cédé aux entournures ou bien flottaient autour de leur taille.

Les plus timorés avaient ôté leurs bottines crottées. Leurs chaussettes trouées laissaient voir des orteils rougis par les engelures.

On débuta par l'acte solennel de foi, la *chemma* puis par la prière *Ayinou Malkenou*.

— "Notre Père, notre Roi, nous avons péché devant toi ...

Notre Père, notre Roi, souviens-toi que poussière nous sommes, inscris-nous dans le livre de pardon et de rémission..."

Rafaël n'avait pas assez de force pour unir sa voix à celles de ses frères, voix bien plus émouvantes que celles des orgues.

Ces fils de la communauté d'Israël étaient des gens simples, craignant Dieu, observant ses commandements. Ils priaient au réveil, ils priaient au coucher, ils priaient en travaillant, en mangeant, bénissant l'Éternel pour chaque bouchée de pain et pour chaque gorgée d'eau. Ils étaient sans ambition comme sans révolte. L'étude de la Torah, à laquelle ils s'étaient voués dès la plus tendre enfance, leur tenait lieu de consolation et de conseil.

Dieu était leur unique raison de vivre. Ils ne dévoraient pas leur temps à courir la chance, à essayer d'améliorer leur état. Ils avaient choisi ; ils étaient rivos à Dieu, à l'universelle Vie ; ils étaient pauvres ; ils étaient prêtres.

Leur âme entière était dans ces mots

— "Notre Père, notre Roi !"

Et ils se martelaient la poitrine de leur poing.

— "Souviens-toi de nous pour la vie, Roi qui préfère la vie et inscris-nous dans le livre de la vie, pour toi même, Dieu vivant !"

Et ils oscillaient sur leurs maigres jambes ; et ils pliaient leur échine comme un balancier de métronome.

— "Tu es fort à jamais, Seigneur, tu es puissant pour secourir, nourrissant les vivants par bonté, ressuscitant les morts par miséricorde grande, soutenant ceux qui tombent et guérissant les malades, et délivrant les prisonniers et gardant sa fidélité aux endormis de la poussière. Qui est comme toi, maître des merveilles et qui ressemble à toi qui fais mourir et fais vivre et fais germer le salut ?"

Ce fut enfin le tour du *kaddish* récité en araméen où le nom du Saint est par sept fois béni, magnifié, loué, glorifié, exalté, vanté, célébré ; prière qui emplît toute fosse aussi vite creusée que comblée et où la douleur de l'homme, cédant à la majesté de Dieu, se change en ravissement.

La prière s'éteignit. Les pauvres s'éclipsèrent aussi discrètement qu'ils étaient venus. Elias les accompagnant jusqu'à la porte, leur remit à chacun d'eux une pièce d'argent. Ils se dispersèrent dans la neige qui tombait.

Rafaël était dans le coma. Parfois il se réveillait de sa torpeur pour crier :

— Je ne veux pas mourir !

En vérité, il s'éteignait en gardant une intelligence lucide. Dans le combat qu'il livrait contre la mort, il se battait en titan. Zimbul, désespérée, s'efforçait de lui faire avaler une gorgée de lait mêlée à du tellurate de soude.

Le film de sa vie se déroulait dans son esprit avec une rapidité déroutante. En était-il arrivé à cet instant suprême dénommé "jugement dernier" où l'individu à la fois juge et partie, faisant un inventaire de tous ses desseins comme de toutes ses actions, prononce sur lui-même un arrêt de condamnation ou de salut.

"avant que s'obscurcissent le soleil, la lumière et la lune et les étoiles.
... avant que se rompe le cordon d'argent,
que se brise l'ampoule d'or,
que la cruche se casse à la fontaine,
que la poulie se brise et roule dans la citerne,
que la poussière retourne à la terre, selon ce qu'elle était et que l'esprit
retourne à Dieu qui l'a donné ..."

*

Il se voyait montant quatre à quatre les marches de l'escalier qui le conduisait à sa chambre sans éprouver la moindre fatigue. Il traversait le *köprü*, la poitrine gonflée d'air, l'œil ébloui par la lumière et la tête emplie de projets ! A présent, il n'était plus qu'un ramassis d'os mouillés d'où s'exhalaient une voix caverneuse qui arrachait les larmes.

— Je ne veux pas mourir ! hurlait-il. Je ne veux pas qu'on me mette dans un cercueil. Je ne veux pas qu'on me recouvre de terre. Je veux vivre, vi-vre !

*

Il se voyait encore gamin assis en rond avec d'autres gosses sur la natte d'un *heder*, apprenant l'hébreu de la bouche d'un vieillard barbu qui tapait de sa réglette sur les doigts toutes les fois qu'on estropiait un mot de la langue sacrée. Il se rappelait la volupté qu'il éprouvait à déviner et la récréation la tartine beurrée que sa mère lui avait glissée dans sa musette ; sa fierté, plus tard, d'être entré à Galata Saray qui abritait quelque six cents élèves et soixante professeurs dont une quarantaine, pour moins, étaient des Français. La cour de récréation éblouissait. On apercevait entre les hauts barreaux de la grille les *coconas*, les belles pépées grecques qui se promenaient sur leurs hauts talons, dans la grande rue de Péra.

Parfois, on avait mis de côté assez de *paras* pour s'acheter des éclairs au chocolat chez Mullatier. Éclair ... quel mot fulgurant pour celui que la Camarde foudroie ! Et c'était le goût du sang qui emplissait sa bouche.

Ah ! combien son cœur battait quand, au sortir de l'école, il traversait le "Bon Marché" où poitrinaient de pimpantes demoiselles aux yeux d'un bleu de Delft, à la collerette brodée... Encore un établissement qui lui parlait de la France qu'il n'avait vue qu'en rêve et dont il connaissait les poètes par cœur, où le gaz brûlant dans les vitrines éclairait les dernières modes de Paris !

Il avait surtout souvenance d'une petite armoire vitrée, de style Louis XV, où des automates en habit de cour dansaient des menuets sur une musique de Couperin. Et c'étaient les Petits-Champs auxquels on accédait aussi par la rue Venedik. Comme l'on était ébloui par la vue de la Corne d'Or avec ses bateaux jadis "ivres" et qui rouillaient, maintenant, à l'ancre face à l'Arsenal dans ce bras de mer où les brûlots de Mahomet pulvérisèrent la flotte de Constantin !

On y apercevait un pont aux planches pourries datant du sultan Mahmud et qui paraissait se tordre comme un empalé, tout empêtré de mâts, de cordages, de voiles. Des caïques aigus gondolaient. On sortait de l'hiver. La lumière rejuvenait les vieilles pierres, leur injectait une sève généreuse. Tout Stamboul était devant lui comme de la vaisselle martelée. C'était une superstructure diffuse s'étirant en hauteur, telle une ville en couvaïson sous d'immenses cloches à melon et de montagnes d'œufs empilés jusqu'aux nues.

Toutes ces coupoles picorées des pigeons, flanquées de minarets, de bouquets d'arbres, de glycines grimpantes, chose curieuse, pensaient. Des milliasses de bicoques de bois carbonisées par les incendies étalaient leurs toits aériens. On devinait, derrière leurs encorbellements, tout un monde de tendresse et de courtoisie car les hôtes qu'elles abritaient ne paraissaient connaître d'autre musique que celle du silence.

Par la rue Kabristan roulait le tramway tiré par deux haridelles. La pente était raide et les freins serrés à bloc gémissaient. Ils étaient longs à relayer. Du bout de la rue Büyüik Hendek "la rue des courants d'air et des fluxions de poitrine" comme la malignité publique la dénommait, il descendait par la rue Okçu Musa jusqu'à Galata et la mer, "la mer qui lave des souillures !" C'est dans un sentiment d'euphorie qu'il remontait chez lui choyer ses bouquins. La lecture lui procurait une ivresse jamais assouvie, près de la lampe pansue à double mèche veillant avec lui sur la ville endormie.

Pour reprendre des forces, il mordait dans des croûtons qu'il avait coulés dans ses poches et buvait de l'eau de *terkos* à même le robinet.

C'est au cours de ces nuits d'été où le sang des adolescents s'enfièvre, qu'il avait composé dans le genre des poètes précieux du XVII^e siècle, des *Sonnets à la Princesse* et des *Bouquets à Iris*, qu'il débitait si souvent à Léon que cela devenait une scie. Pour l'endêver, celui-ci les lui resservait juste à l'heure "où Morphée lui versait ses pavets".

Exhorté par la vocation poétique de son cadet, Léon, pour sa part, avait composé une *Guirlande à Clorinde*.

Au fait Iris, la Princesse ou Clorinde incarnait une seule et même personne. C'était une voisine un peu sur l'âge dont ils se disaient éperdument amoureux parce qu'elle poussait la coquetterie, au saut du lit, jusqu'à se montrer en chemise à sa fenêtre.

Il criait à Léon en train s'essuyer les verres de son lorgnon :

— Cette ménade qui projette ses formes dans le vide et que je connaîtrai un jour, tudieu ! (dans le sens biblique, cela s'entend) n'est pas une créature comme les autres étalant le frou-frou de leur nudité. C'est Cotyto, déesse de la luxure.

— Je soutiens, rétorquait Léon après avoir lorgné la dame à travers les lames de la persienne, que c'est plutôt Putiphar.

— Putiphar ? Fi ! C'est Poppée.

— Cesse de m'insulter, repupiaire !

— Arrête de m'outrager, Estromane !

— Desbragado !

— C'est desbragado que l'on a dit ? C'est bien.

Ce vocable espagnol malencontreusement crié par l'un d'eux mettait fin à l'altercation. Celui qui venait de la prononcer devait — selon la règle du jeu — se déculotter pour de bon et danser dans ce débraillé au bras de l'autre, au grand émoi de la voisine scandalisée qui refermait brusquement sa fenêtre. Et les deux galants de s'écrier :

— Adieu Clorinde, Iris, Princesse !

L'apparition tous les matins de cette dame à la croisée s'accompagnait presque invariablement des mêmes scènes de la part des jouvenceaux qui, par ce canal, essayaient de sublimer de secrètes poussées de leur sève ... Mais Léon avec qui il s'était tant diverti n'était pas en ce moment, près de lui ...

*

Il se souvenait qu'un vendredi de Ramadan, alors qu'ils se rendaient tous les deux à Tophane assister à la cérémonie du *Selamlık*, ils furent témoins d'une rixe entre permissionnaires dans une de ces venelles interlopes emplies de détritits tout au bas de Yüksek Kaldırım. Refoulés par un groupe de ruffians faisant un vacarme d'enfer, ils furent entraînés dans un lavis de ruelles flanquées de sordides échoppes, à l'entrée desquelles se tenaient des hétaires dont quelques-unes s'affichaient nues des pieds à la tête. Elles invitaient les passants à copuler par toute une série de contorsions obscènes qui ne pouvaient laisser insensibles les arsouilles les plus endurcies. Certaines, couvertes jusqu'au menton, brusquement fouillaient leur corsage et pointaient leur poitrine vers les passants, ou relevant leur robe, offraient leur croupion fleuri de tous ses attributs.

Ils se trouvaient à Kemer Altı, le quartier de la basse prostitution.

Ils côtoyaient des tziganes fringantes aux yeux koheulés, un œillet écrevisse aux lèvres, des Arméniennes mamelues, des filles de marbre (c'étaient des Grecques) muettes parmi les louves verbeuses, raides comme les caryatides de l'Erechthéon.

Les portes de ces Antres de la Fornication s'abattaient comme des trappes dès qu'un amateur avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

— *Gel buraya* ! s'écriaient-elles, l'équivalent de l'éternel "Viens chéri".

Mourant de honte, Léon et Rafaël couraient en tous sens pour fuir ce lieu maudit. Mais une venelle embrochant une autre, menait souvent à une impasse.

Ils furent entravés dans leur fuite par des proxénètes avec qui ils eurent maille à partir. Passant devant un *kulluk* ou corps de garde, ils se retrouvèrent mi-ahuris dans une grande artère de Galata, devant le Crédit Lyonnais. Ils étaient sauvés !

Mais cette aventure les avait si fortement marqués qu'ils se plaisaient à se la remémorer souvent avant de s'endormir.

— Léon ... Je veux voir Léon, balbutiait Rafaël.

— Il sera là, bientôt, soupirait Zimbul. La tempête fait rage, le bateau a dû avoir du retard.

La fièvre brouillait ses pensées. Son râle produisait un bruit d'écailles fripées. Il ne parlait plus de Léon. Ses yeux hagards essayaient de situer le lieu où il se trouvait. Dans ses hallucinations qui se suivaient à la chaîne, il se voyait faire face à de squelettiques pompiers portant sur leurs trémoussantes épaules des pompes à incendie allongées comme des cercueils. Ils descendaient quatre à quatre les trois-cent-onze marches de la tour de Galata, en poussant leur terrifiant *yangın var* ! il y a le feu !, tandis que des flammes filaient de leur bouche.

Et leurs tibias tapaient tellement sur ces marches, pour la plupart en bois, qu'il lui semblait que toute la tour oscillait sur sa base. Enfin, elle s'était si brusquement mise à tourner et virer que son sommet en était venu à raser le sol de ses quarante fenêtres. Ronflant comme une toupie, elle en était arrivée à bondir par-dessus les maisons où le linge séchait aux terrasses, les loggias, les cyprès, les cahutes de bois tendre, la mer verte, les terrains ravinés. Convertie en météore, elle frôlait les rues Medrese, Kule Dibi, Şehsuvar, Büyük Hendek, Yazıcı, Luleci, Patrik, Yüksek Kaldırım, balayant de sa masse ronde limonadiers, barbiers, chiens errants, renversant un après l'autre dans la mer minarets, médressés, bazars bulbeux où tapis et babouches, arquebuses et brûle-parfums, loukoums et *şekers* fondaient, se plombaient, devenaient noirs.

A Balık Bazar, le marché aux poissons, arrivaient des saumons couleur de corail, des anguilles vernies, des turbots couverts de bosses, des crabes dévorants brandissant leurs pinces. Et toujours la tour gravitait, se doguant avec les églises, heurtant les fontaines couvertes de versets coraniques.

Maintenant, c'était la terre elle-même qui tournait à l'inverse de la tour laquelle, arrachée avec ses racines comme une molaire géante, semblait projetée dans l'espace.

Elle survolait Dolma Bahçe et son lacis de grillages dorés, elle enfilait le palais de Çıragan dont les fenêtres baillaient dans le vide, les créneaux décrépits d'Anadolu et de Rumeli Hisar. Elle était à Kandilli, à Küşdili, à Kilyos aux portes de la mer Noire ! Mais brusquement, le ciel s'était embrasé. Les étoiles pleuvaient de l'empyrée pour venir briller modestement dans les petites lanternes en fer blanc que les fruitiers de Stamboul posaient, la nuit,

sur le rebord de leur couffe tapissée de pampre. Ces falotes lueurs que le vent agitait s'apparentaient-elles aux feux follets des frissonnants cimetières ? Mieux que les éclatants becs de gaz, elles mettaient en valeur les prunes givrées, les abricots sulfureux les grenades cabossées, les mûres qui sont des glandes, les fraises qui sont du feu, le feu qui est du sang, le *sang qui est l'âme*.

O lumignons qui brilliez assez vifs pour éclairer les plateaux de la balance et permettaient de distinguer les piastres en argent des paras en bronze, comme ils faisaient surgir de la ténèbre la face du fruitier labourée de rides empreinte d'une résignation infinie ! Et Rafaël voyait cette résignation. Il vit aussi que sa mère qui pleurait s'efforçait de cacher ses larmes. Et il dit à sa mère avec tout ce qui lui restait encore de force dans la voix :

— Maman, il me semble aller mieux. Je voudrais manger un peu de ...

Il n'eût pas la force de poursuivre.

Il y avait longtemps qu'il refusait toute nourriture et voici qu'à présent il demandait à manger. Un vague espoir se glisse dans le cœur de la mère.

— Oui, mon enfant, je vais t'apporter ton bouillon. Le temps de le réchauffer et je suis là.

Elle courut à la cuisine poser le pot sur le feu. Quand elle poussa la porte de la chambre, essoufflée, un plateau entre les mains, elle jeta un long cri qui ébranla la maison, un de ces cris qui détruisent le cours des choses et l'équilibre d'une vie quand la vie ne s'arrête pas sur l'heure.

*

Se sentant prêt d'exhaler son âme, Rafaël avait voulu, dans une ultime preuve d'amour pour sa mère, lui épargner le spectacle de sa fin. Il l'avait éloignée justement au moment où les "allongés" s'accrochent désespérément à ceux qui sont debout.

Lorsque Simon, Elias, Léon, Deseado arrivèrent à Prinkipo pour assister aux derniers moments du moribond, Flora et Sol s'étaient déjà embarqués pour Galata et regagner Büyük Hendek (avec quelle hâte) comme on fuit devant un ennemi qui avance. Elles se claquemurèrent dans leur chambre aussitôt qu'arrivées. Estrella tentait de les consoler. Dans les pièces spacieuses du rez-de-chaussée, la flamme d'une veilleuse, d'un *kandil*, brillait ainsi qu'à la Veillée du Grand Pardon.

Celina, paralysée par la goutte, gémissait à la pensée de cette mort. On eût dit qu'elle avait assisté, minute après minute, à l'agonie de son petit-fils. Et, le lendemain, elle apprit que l'instant même où Rafaël avait éloigné Zimbul était celui-là même où elle s'était écriée.

— Il est mort !

J'étais par hasard près d'elle et ces mots me glacèrent le sang sans pouvoir me rendre compte au juste de leur sens. Je fus étonné de découvrir pour la première fois, chez Celina, un attendrissement peu compatible avec sa dureté, son agressivité habituelle.

La conversation qu'elle eut avec Estrella me semblait sinistre. Elle ne parlait que de transport du corps, de funérailles.

Le fait est que ce transfert fut des plus macabres. Le capitaine avait refusé de prendre un mort sur son bateau. Il fallut s'entendre avec un barquier grec pour faire passer la mer au cadavre.

On partit par une nuit noire. Le vent du sud était si violent que c'était une entreprise téméraire que cette traversée de plusieurs heures dans une embarcation qui faisait eau, avec un mort et un barquier ivre.

On avait pensé amener la bière, à Büyük Hendek, mais le voyage des îles au pont avait duré près de six heures. On se dirigea donc directement vers Hasköy où devait avoir lieu l'inhumation.

Zimbul avait quitté Prinkipo par le premier bateau. Son apparition à Galata fit l'effet d'une bombe.

— *El desgraciado*, le malheureux savait, gémissait-elle, qu'il n'allait plus revenir. C'est pourquoi, tu t'en souviens, (elle parlait à Celina), il avait hésité à embrasser la *mezouza* !

Zimbul dit à sa mère comment, pour lui épargner une inutile souffrance, il l'avait, à la dernière minute éloignée de lui...

*

La mort qui avait terrassé Rafaël seul dans son île faisait maintenant son entrée officielle à Büyük Hendek.

Tous les cadres, marbres de cheminées, lustres et miroirs furent voilés de crêpe. Dès que la triste nouvelle se répandit, parents et connaissances affluèrent à Büyük Hendek. Toute personne nouveau venu qui entraît déchaînait chez les femmes une explosion de cris où se mêlaient larmes et embrassements.

On attendait le retour des hommes du cimetière.

Tout le faubourg de Hasköy, touché par la jeunesse de Rafaël, avait tenu à se joindre au cortège.

A l'est de Sötlüce, s'étale la plus vaste nécropole juive de Constantinople. La Désolation, voulant se faire ici totale, n'a ni stèles, ni arbres, ni clôture. C'est l'accomplissement de la parole biblique ; "Tu es poussière et tu retourneras en poussière". Sur la rive opposée se profile le cimetière musulman d'Eyub. Il s'étage sur les flancs d'une colline qui ressuscite un de ces paysages vaporeux chers à Léonard.

C'est là que j'ai saisi par introspection, dans un court-circuit des nerfs qui produisent ces illuminations intérieures, le sens de la mort, la mort enveloppante et douce, un cri d'oiseau ! Cette colline dansante qui recelait le Stamboul des femmes voilées et des imams enturbannés, des flûtes et des darboukas, des derviches clamant qu'Allah aime ce qui tourne et hurlant : "hou ! Allah hou !" n'a jamais été un lieu de pèlerinage spectaculaire. Épuisée par le poids des pelletées, elle ne vivait que de la munificence du respir.

Le vierge silence y trouvait un lieu propice pour ses ébats. Fuseaux d'ombres, élans cannelés de la pierre, symphonie du deuil dans le bleu.

*

Il était trois heures passées lorsqu'arrivèrent les hommes, retour du cimetière. Ils avaient les traits décomposés. Ils plongeaient dans une sorte de léthargie qui ne leur permettait pas de se rendre compte de ce qu'ils venaient d'accomplir, ni de la profondeur du vide qui allait se creuser en eux à cause de cette fosse qu'ils venaient de combler. Mais les femmes étaient là pour les rappeler à la réalité.

Celina, coiffée d'un *yemeni* noir, la face pâle comme un crépi de chaux, Flora la poitrinaire qui se voyait déjà comme son frère, les yeux, la bouche cousus de terre, Sol, torche de chair renversée aux cheveux croulants, Luna et ses maux d'entrailles, Saratchi aux mains huileuses tailladées par les couteaux de cuisine, Estrella, qui ne cessait de faire la navette entre tout ce monde, sortirent de leur torpeur pour s'élancer en flèche vers la cible du cri, du cri qui monte de toutes les cavités du cœur, du cri qui s'exhale non seulement du gosier mais par tous les pores !

La plus inconsolable était Zimbul qui avait mis au monde onze enfants desquels il ne restait plus en vie que neuf.

Elle se roulait sur les parquets comme la vague déferle sur les brisants. Son désespoir nous affectait tous par ce qu'il présentait d'extrême.

Elle vivait littéralement la mort de son fils.

Elle était enterrée comme lui. Elle traduisait sa révolte, le dépit de sa jeunesse éteinte. Il s'exprimait par sa bouche, sa bouche qui n'était qu'un cri.

Le rabbin, s'approchant de chacun de nous, fit à nos habits l'entaille traditionnelle en signe d'affliction.

On se rassembla pour la prière de *Min'ha* et tous d'une voix que les larmes brouillaient récitèrent le *kaddisch des Avelim*, l'hymne de glorification en l'honneur du Très Haut, ainsi que les versets de l'Ecclésiaste :

"Une bonne renommée vaut mieux qu'un bon parfum et le jour de la mort que le jour de la naissance.

"Mieux vaut aller à la maison de deuil qu'à la maison de festin.

"Mieux vaut la tristesse que la vie...

"Le cœur des sages est dans la maison de deuil ...

On prononça enfin les dernières prières pour le repos de l'âme du défunt, lequel devait désormais suivre sa voix et ne communiquer avec les vivants que par la prière.

Puis toute l'assistance assise par terre, autour d'une grande nappe largement déployée sur le plancher, se réunit pour un repas où ne figuraient aucun mets doux et où le café même était servi sans sucre.

C'est ainsi que toute la famille Calderon et tous ceux qui vinrent honorer la mémoire du disparu prirent place à même le sol durant sept jours, comme il est dit dans le rituel.

Et l'on discutait la Loi. Et l'on philosophait sur le destin d'une vie.

Zimbul s'approcha du groupe des hommes en oraison. Elle se recueillait, la tête couverte, jusqu'au moment de l'*azcara*, l'offrande du souvenir, où l'officiant prononçait d'une voix voilée le nom de Rafaël.

En entendant ce nom, elle fondit en sanglots, se rappelant l'irréparable perte.

Elle prit les vêtements de la veuve et, comme elle ne voulait pas attrister les siens, elle se confinait dans des retraites où nul ne pouvait l'atteindre pour se livrer à la douceur de pleurer.

*

* *

04 SA 809

ULB Halle

3/1

000 226 351



MAURICE CARACO

LA FAMILLE CALDERON

OU

Chronique de la vie juive de Constantinople au début

